

NOSSE LAR

FRANCISCO CÂNDIDO XAVIER

NOSSO LAR

PAR L'ESPRIT
ANDRÉ LUIZ



CONSEIL SPIRITE INTERNATIONAL

Table des Matières

AVANT-PROPOS	9
A PROPOS DES NÉOLOGISMES	11
LEXIQUE	13
NOUVEL AMI	15
MESSAGE D'ANDRÉ LUIZ	19
1. DANS LES ZONES INFÉRIEURES	23
2. CLARENCIO	27
3. LA PRIÈRE COLLECTIVE	33
4. LE MÉDECIN SPIRITUEL	39
5. RECEVANT ASSISTANCE	45
6. PRÉCIEUX AVIS	51

7. EXPLICATIONS DE LISIAS	57	29. LA VISION DE FRANCISCO	191
8. ORGANISATION DE SERVICES	63	30. HÉRITAGE ET EUTHANASIE	197
9. PROBLÈMES D'ALIMENTATION	69	31. VAMPIRE	203
10. DANS LE BOIS DES EAUX	75	32. INFORMATIONS SUR VÉNÉRANDA	211
11. NOUVELLES DU PLAN	81	33. DE CURIEUSES OBSERVATIONS	217
12. LE SEUIL	87	34. AVEC LES NOUVEAUX VENUS DU SEUIL	223
13. DANS LE CABINET DU MINISTRE	93	35. RENCONTRE SINGULIÈRE	229
14. EXPLICATIONS DE CLARENCIO	99	36. LE RÊVE	235
15. LA VISITE MATERNELLE	105	37. LA LEÇON DU MINISTRE	241
16. CONFIDENCES	111	38. LE CAS DE TOBIAS	249
17. À LA MAISON DE LISIAS	117	39. EN ÉCOUTANT LAURA	257
18. AMOUR, ALIMENT DES ÂMES	123	40. QUI A SEMÉ RÉCOLTERA	263
19. LA JEUNE DÉSINCARNÉE	129	41. CONVOQUÉS À LA LUTTE	271
20. NOTIONS DE FOYER	135	42. L'INTERVENTION DU GOUVERNEUR	279
21. CONTINUANT LA CONVERSATION	141	43. EN CONVERSATION	285
22. LE BONUS-HEURE	147	44. LES TÉNÈBRES	291
23. SAVOIR ÉCOUTER	153	45. DANS LE DOMAINE DE LA MUSIQUE	297
24. L'IMPRESSIIONNANT APPEL	159	46. SACRIFICE DE FEMME	305
25. CONSEIL GÉNÉREUX	165	47. LE RETOUR DE LAURA	311
26. NOUVELLES PERSPECTIVES	171	48. CULTE EN FAMILLE	317
27. ENFIN LE TRAVAIL	177	49. RETOURNANT À LA MAISON	325
28. EN SERVICE	185	50. CITOYEN DE « NOSSO LAR »	331

AVANT-PROPOS

Ce livre fait partie d'une série de treize ouvrages qui seront traduits en français au fil du temps. Ils ont tous été « psychographiés », c'est-à-dire reçu par écriture automatique — voir à ce sujet Allan Kardec, *Le Livre des Médiûms* sujet 157 —, par le plus connu des médiums brésiliens, Francisco Cândido Xavier également connu sous le surnom de Chico Xavier.

Chico est né au Brésil, dans la ville de Pedro Leopoldo, état du Minas Gerais, en 1910. Très tôt il travailla au développement de sa médiumnité. Durant toute sa vie, ce n'est pas moins de 410 ouvrages qu'il écrira sous la dictée de divers Esprits, dont Emmanuel, son guide spirituel, et André Luiz, médecin de son vivant qui vécut au Brésil où il exerçait sa profession.

André vécut sa vie sans s'inquiéter des choses spirituelles jusqu'à ce que vienne sa désincarnation. Cette étape est contée dans le premier livre de la série, le plus vendu à ce jour, « *Nosso Lar* : La vie dans une colonie spirituelle ». On y découvre l'arrivée du médecin dans l'au-delà après qu'il ait

quitté son corps physique. Médecin sur la Terre, perdu dans l'Éternité, on le voit évoluer, se questionner, remettre ses croyances en question et grandir spirituellement. Il nous raconte son histoire tel qu'il l'a vécue et ressentie.

Cette série a pour but de montrer aux incarnés que nous sommes, que rien ne s'arrête à la mort du corps physique, loin de là.

Ces lectures pourront certainement surprendre de par l'aspect extraordinaire des récits. Pourtant, celui qui a lu ou lira *Le Livre des Esprits*, coordonné par Allan Kardec, avec attention, pourra y voir la concrétisation des préceptes et des fondements de la doctrine délivrée par les Esprits.

La vie existe à des degrés que nous ne soupçonnons même pas, et nos frères de l'invisible sont là pour nous éclairer, nous guider, pour nous redonner un peu de confiance et de sérénité face aux grands questionnements de la vie et de la mort.

Chacun de ces treize ouvrages aborde un thème lié au Spiritisme, à la vie des Esprits dans leurs relations quotidiennes entre eux mais aussi avec les incarnés à travers la médiumnité.

Ainsi, c'est une porte que nous voudrions ouvrir, aux lecteurs de langue francophone, sur un univers grandiose, tel qu'il est, dans toute son immensité, toute sa splendeur ; l'Univers qui nous entoure.

LE TRADUCTEUR

À PROPOS DES NÉOLOGISMES

Allan Kardec, lui-même, disait dans « *Introduction à l'étude de la doctrine spirite* » du « **Livre des Esprits** » que « *pour les choses nouvelles il faut des mots nouveaux* ».

Le Spiritisme est une doctrine nouvelle qui explore des domaines nouveaux. Ainsi, afin de pouvoir en parler clairement, nous avons besoin d'un vocabulaire limpide, parlant.

De plus, dans le respect des livres originaux, ces traductions ont eu besoin de l'emploi de mots n'existant pas dans la langue française pourtant si riche. D'autres termes, d'autres expressions ont, quant à eux, un sens un peu différent de celui généralement attribué.

Tout cela se trouve expliqué dans le court lexique qui suit.

LEXIQUE

Ce petit lexique a pour but d'expliquer les néologismes employés et le sens de certains mots dans leur acception spirite.

— DÉSOBSESSION : Travail d'assistance médiumnique durant lequel une discussion s'établit entre l'Esprit « obsesseur » et une personne chargée de l'orientation spirituelle. Néologisme.

— OBSESSEUR : Esprit, incarné ou désincarné, se livrant à l'obsession d'une autre personne, elle-même incarnée ou désincarnée. Néologisme.

— ORIENTATION SPIRITUELLE : discussion visant à aider et éclairer un Esprit souffrant sur sa condition et sur les opportunités d'amélioration de son état. Se pratique lors des séances de « désobsession », par des orienteurs incarnés ou désincarnés.

— OBSESSION : Acte par lequel un Esprit exerce un joug sur un autre Esprit (voir à ce sujet *Le Livre des Médioms*, ch. 23 – De l'obsession).

— PSYCHOGRAPHIE : Du grec *psukhê* (âme) et *graphia* (écriture) ; fait d'écrire sous la dictée d'un Esprit. Type de médiumnité. Néologisme.

— **psychographe**

— PSYCHOPHONIE : Du grec *psukhê* (âme) et *phônia* (voix) ; fait de parler sous l'influence d'un Esprit. Médiumnité d'incorporation. Néologisme.

— PÉRISPRIT : Enveloppe semi-matérielle de l'Esprit. Chez les incarnés, il sert de lien ou d'intermédiaire entre l'Esprit et la matière ; chez les Esprits errants, il constitue le corps fluide de l'Esprit. (*Le Livre des Médiums*, chapitre 32 – Vocabulaire Spirite)

— **périspritique** : qui est relatif au périsprit. Néologisme.

— VAMPIRE : les vampires, dans le Spiritisme, sont des êtres qui absorbent l'énergie et les sensations des personnes. Il ne s'agit plus de buveurs de sang mais de buveurs de fluides qui sont, en réalité, des Esprits ignorants, encore très attachés aux sensations et à la matière.

— VOLITION : « Exercice de la volonté dans une expérience parapsychologique. » (Petit Robert) Acte par lequel les Esprits se déplacent au moyen de leur volonté. Ils flottent pour ainsi dire dans l'air, et glissent sur la terre.

— **voliter**

NOUVEL AMI

En général, les préfaces présentent les auteurs, mettant l'accent sur leur mérite et commentant leur personnalité.

Ici, la situation est cependant différente.

Vous cherchiez en vain, compagnons incarnés, le médecin André Luiz dans les catalogues de la convention.

Parfois, l'anonymat est fils de la compréhension légitime et du véritable amour. Pour racheter le passé scabreux, les barèmes de la nomenclature usuelle appliquée à la réincarnation changent. L'oubli temporaire fonctionne comme une bénédiction de la Divine Miséricorde.

André a eu aussi besoin de tirer le rideau sur lui-même.

C'est pour cela que nous ne pouvons présenter le médecin terrestre et auteur humain mais le nouvel ami et frère en éternité.

Afin d'apporter de précieuses impressions aux compagnons du monde, il a eu besoin de se dépouiller de toutes les conventions, y compris de son propre nom, pour ne pas blesser les cœurs aimés encore enveloppés dans les vieux manteaux de l'illusion. Ceux qui cueillent les épis mûrs ne doivent pas offenser ceux qui plantent au loin, ni perturber les pousses vertes, encore en fleur.

Nous reconnaissons que ce livre n'est pas unique. D'autres entités ont déjà commenté les conditions de vie outre-tombe...

Cependant, il y a longtemps que nous désirons apporter dans notre cercle spirituel quelqu'un qui puisse transmettre à d'autres la valeur de son expérience, avec tous les détails possibles pour la juste compréhension de l'ordre qui préside à l'effort des désincarnés travailleurs et bien intentionnés, dans les sphères invisibles au regard humain bien qu'intimement liées à la planète.

De nombreux amis souriront certainement face à certains passages des récits. Cela dit, l'inhabituel cause la surprise à toutes les époques. Qui n'a pas souri sur Terre, il y a quelques années en arrière, quand on nous parlait d'aviation, d'électricité ou de radiophonie ?

La surprise, la perplexité et le doute sont de tous les apprentis qui ne sont pas encore passés par la leçon. Cela est plus que naturel et hautement justifié. Nous ne commenterons, de cette manière, aucune impression d'autrui. Tout lecteur a besoin d'analyser ce qu'il lit.

Reportons nous donc seulement à l'objectif essentiel de ce travail.

Le Spiritisme gagne un nombre grandissant d'adeptes. Des milliers de personnes s'intéressent à ses travaux, moda-

lités et expériences. Cependant, dans ce champ immense de nouveautés, l'homme ne doit pas se négliger.

Il ne suffit pas d'enquêter sur des phénomènes, d'adhérer verbalement, d'améliorer l'apparence, d'éduquer la conscience d'autrui, de faire du prosélytisme et de conquérir les faveurs de l'opinion, aussi respectable que cela soit, sur le plan physique. Il est indispensable de méditer sur la connaissance de nos potentiels infinis, les appliquant, à notre tour, au service du bien.

L'homme terrestre n'est pas un déshérité. Il est fils de Dieu en travail constructif, revêtant le vêtement de chair ; élève de l'école bénite où il est nécessaire d'apprendre à s'élever. La lutte humaine représente son opportunité, son outil, son livre.

L'échange avec l'invisible représente un mouvement sacré pour la fonction restauratrice du Christianisme pur ; mais que personne ne néglige ses propres nécessités dans la place qu'il occupe par la volonté du Seigneur.

André Luiz vient vous raconter, lecteur ami, que la plus grande surprise de la mort charnelle est de nous placer face à notre propre conscience où nous édifions le ciel, stationnons dans le purgatoire ou nous précipitons dans l'abîme infernal ; il vient rappeler que la Terre est un atelier sacré, et que personne ne la méprisera sans connaître le prix de la terrible erreur à laquelle le cœur s'est soumis.

Gardez son expérience dans le livre de l'âme. Elle dit bien haut qu'il ne suffit pas à l'être de s'attacher à l'existence humaine mais qu'il a besoin de savoir en profiter dignement ; que les pas du chrétien, en n'importe quelle école religieuse, doivent se diriger véritablement

vers le Christ, et qu'en notre camp doctrinaire, nous avons besoin, en vérité, du SPIRITISME et du SPIRITUALISME, mais bien plus encore de SPIRITUALITÉ.

EMMANUEL

Pedro Leopoldo, le 3 octobre 1943.

MESSAGE D'ANDRÉ LUIZ

La vie ne s'arrête pas. La vie est une source éternelle et la mort n'est que le jeu obscur des illusions.

Le grand fleuve suit son cours avant la mer immense. Copiant cette expression, l'âme parcourt aussi des chemins variés et plusieurs étapes, recevant également des affluents de connaissances, ici et là, s'agrandissant en volume et se purifiant en qualité, avant de rencontrer l'Océan Éternel de la Sagesse.

Fermer les yeux de la chair constitue une opération excessivement simple.

Changer l'habit physique ne résout pas le problème fondamental de l'illumination, comme l'échange de vêtements n'a rien à voir avec les profondes solutions du destin et de l'être.

Oh ! chemins des âmes, mystérieux chemins du cœur ! Vous parcourir est un mystère avant de s'essayer à la suprême équation de la Vie Éternelle ! Il est indispensable

de vivre votre drame, de connaître vos moindres détails intérieurs, dans le long processus du perfectionnement spirituel !...

Il serait extrêmement enfantin de croire que le simple « baisser de rideau » résolve les transcendantes questions de l'Infini.

Une existence est un acte.

Un corps — une veste.

Un siècle — un jour.

Un travail — une expérience.

Un triomphe — une acquisition.

La mort — un souffle rénovateur.

De combien d'existences, combien de corps, combien de siècles, combien de travaux, combien de triomphes, combien de morts aurons-nous encore besoin ?

Et l'érudit en philosophie religieuse parle de délibérations finales et de positions définitives !

Malheur aux docteurs en doctrine et aux analphabètes de l'esprit !

Il faut à l'homme beaucoup d'effort pour entrer dans l'académie de l'Évangile du Christ, entrée qui s'observe, presque toujours, de bien étrange manière — seul, en compagnie du Maître, effectuant le cours difficile, recevant les leçons sans les chaires apparentes et écoutant de vastes dissertations sans mots articulés.

Mais très long est notre laborieux voyage.

Notre simple effort ne veut seulement traduire qu'une idée de cette vérité fondamentale.

Merci, donc, mes amis !

Nous nous manifestons auprès de vous dans l'anonymat qui obéit à la charité fraternelle. L'existence humaine présente une grande majorité de vases fragiles qui ne peuvent encore contenir toute la vérité. D'ailleurs, seule nous intéresserait, pour le moment, l'expérience profonde avec ses valeurs collectives. Nous ne tourmenterons personne avec l'idée de l'éternité. Qu'en premier lieu les vases se fortifient. Nous ne fournirons que quelques courtes nouvelles à l'esprit assoiffé de nos frères sur le sentier de la réalisation spirituelle et qu'ils comprennent, avec nous, que « l'esprit souffle où il veut ».

Et maintenant, amis, que se taisent mes remerciements sur le papier, me recueillant dans le grand silence de la sympathie et de la gratitude. Attraction et reconnaissance, amour et jubilation habitent l'âme. Sachez que je garderai, à votre intention, de telles valeurs avec moi dans le sanctuaire de mon cœur.

Que le Seigneur nous bénisse.

ANDRÉ LUIZ

1

DANS LES ZONES INFÉRIEURES

J'avais l'impression d'avoir perdu la notion du temps. Celle d'espace s'était évanouie depuis longtemps.

J'étais convaincu de ne plus appartenir au nombre des incarnés du monde et, cependant, mes poumons respiraient à longues bouffées.

Depuis quand étais-je devenu le jouet de forces irrésistibles ? Impossible de le savoir.

Je me sentais en réalité comme un esprit follet tourmenté dans les mailles obscures de l'horreur. Cheveux en bataille, cœur palpitant, peur terrible me dominant, bien souvent je criais tel un fou, implorant pitié et clamant contre le douloureux abattement qui asservissait mon esprit ; mais,

quand le silence n'absorbait pas ma voix de stentor, des lamentations encore plus émouvantes que les miennes répondaient à mes gémissements. À d'autres moments, de sinistres éclats de rires déchiraient la quiétude ambiante. Un compagnon inconnu devait être, à mon avis, prisonnier de la folie. Des formes diaboliques, des visages blêmes, des expressions animalesques surgissaient, de temps à autre, aggravant ma terreur. Le paysage, quand il n'était pas totalement obscur, semblait baigné d'une lumière blanchâtre, comme enveloppé d'un brouillard épais que les rayons du Soleil réchauffaient de très loin.

Et l'étrange voyage continuait... Avec quelle fin ? Qui pouvait me le dire ? Je savais seulement que je fuyais tout le temps... La peur me poussait malgré moi. Où se trouvait le foyer, l'épouse, les enfants ? J'avais perdu toute notion de chemin. La crainte de l'inconnu et la peur des ténèbres absorbaient toutes mes facultés de raisonnement, dès que je me fus détaché des derniers liens physiques, en pleine tombe !

Ma conscience me tourmentait : j'aurais préféré l'absence totale de raison, le non être.

Au début, les larmes lavaient incessamment mon visage et, en de rares instants, j'avais la joie de pouvoir goûter à la bénédiction du sommeil. La sensation de soulagement s'interrompait alors brusquement. Des êtres monstrueux me réveillaient, ironiques ; il était indispensable de les fuir.

Je reconnaissais, maintenant, que cette sphère qui s'élevait de la poussière du monde était différente ; cependant, il était trop tard. D'angoissantes pensées venaient emplir mon cerveau d'attritions. Je parvenais mal à ébaucher des projets de solutions, de nombreux incidents me

poussant dans des considérations étourdissantes. En aucun moment le problème religieux n'est ressorti de manière si profonde à mes yeux. Les principes purement philosophiques, politiques et scientifiques me paraissaient à présent extrêmement secondaires dans la vie humaine. Ils signifiaient, selon moi, un précieux patrimoine des plans de la Terre, mais il était urgent de reconnaître que l'humanité ne se constituait pas de générations transitoires, mais bien d'Esprits éternels sur le chemin d'une glorieuse destination. Je reconnus que quelque chose reste au-dessus de toute réflexion simplement intellectuelle. Ce quelque chose, c'est la foi, manifestation divine pour l'homme. Cela dit, pareille analyse surgit tardivement. De fait, je connaissais les paroles de l'Ancien Testament et j'avais de nombreuses fois feuilleté l'Évangile ; mais il m'est forcé de reconnaître que je n'ai jamais cherché les paroles sacrées avec la lumière du cœur. Je les repérais à travers la critique d'écrivains peu habitués au sentiment et à la conscience, ou en plein désaccord avec les vérités essentielles. En d'autres occasions, je les interprétais selon la hiérarchie sacerdotale organisée, sans jamais sortir du cercle des contradictions où je demeurais volontairement.

En réalité, je ne fus pas un criminel, selon mon propre concept. Mais la philosophie de l'immédiat m'avait absorbé. Mon existence terrestre, que la mort transforma, n'avait pas été marquée de faits hors du commun.

Fils de parents peut-être excessivement généreux, je conquis mes titres universitaires sans grand sacrifice, j'avais partagé les vices de la jeunesse de mon temps, organisé un foyer, eu des enfants, obtenu des situations stables qui garantirent la tranquillité économique de ma famille mais, en m'examinant attentivement, quelque chose me faisait ressentir la notion de temps perdu, avec la silencieuse accusa-

tion de la conscience. J'avais habité la Terre, j'avais joui de biens matériels, j'avais cueilli les bénédictions de la vie, mais je ne lui avais pas remboursé un centime de l'énorme débit. J'avais eu des parents dont je n'avais su apprécier la générosité et les sacrifices ; une épouse et des enfants que j'avais féroce­ment retenus dans les filets rigides de l'égoïsme destructeur. J'avais un foyer que j'avais fermé à tous ceux qui traversaient le désert de l'angoisse. Je me régala­is des joies de la famille, oubliant d'étendre cette bénédiction divine à l'immense famille humaine, sourd aux simples devoirs de la fraternité.

Enfin, maintenant, comme la fleur de la serre, je ne supportais pas le climat des réalités éternelles. Je n'avais pas développé les germes divins que le Seigneur de la Vie avait placés en mon âme. Je les avais étouffés, criminellement, dans le désir non retenu de bien-être. Je n'avais pas dressé mes organes pour la vie nouvelle. Il était donc juste que je me réveille ici à la manière de l'estropié qui, rendu au fleuve infini de l'éternité, ne pouvait pas accompagner, sinon de force, le courant incessant des eaux ; ou comme le mendiant malheureux qui, épuisé en plein désert, déambule à la merci des ouragans impétueux.

Oh ! amis de la Terre ! combien d'entre-vous pourraient éviter le chemin d'amertume avec la préparation des champs intérieurs du cœur ? Allumez votre lumière avant de traverser la grande ombre. Cherchez la vérité avant que la vérité ne vous surprenne. Suez maintenant pour ne pas pleurer après.

2

CLAREN­CIO

« Suicidé ! Suicidé ! Criminel ! Infâme ! » — des cris pareils à ceux-ci m'entouraient de toute part. Où les assassins insensibles se cachaient-ils ? Parfois, je les apercevais fugitivement, glissants dans les ténèbres épaisses et, quand mon désespoir atteignait son apogée, je les attaquais, mobilisant d'extrêmes énergies. Mais en vain, je battais l'air de mes poings dans les paroxysmes de la colère. Des rires sarcastiques blessaient mes oreilles pendant que des silhouettes noires disparaissaient dans l'ombre.

Qui appeler ? La faim me torturait, la soif me brûlait. De simples phénomènes de l'expérience matérielle prenaient une toute autre ampleur à mes yeux. Ma barbe poussait, mes vêtements commençaient à se déchirer sous les efforts de la résistance dans cette région inconnue. Cependant, la

circonstance la plus douloureuse n'étant pas le terrible abandon auquel je me sentais livré, mais le harcèlement incessant des forces perverses qui me mettait en colère sur les chemins déserts et obscurs. Ils m'irritaient, détruisaient la possibilité de rassembler mes idées. Je souhaitais réfléchir profondément sur la situation, en analyser les raisons et établir de nouvelles lignes directrices pour ma pensée. Mais ces voix, ces lamentations mêlées d'accusations directes, me désorientaient irrémédiablement.

— Que cherches-tu, malheureux ! Où vas-tu, suicidé ?

De telles objurgations, sans cesse répétées, perturbaient mon cœur. Malheureux, oui ; mais suicidé ? jamais ! Pour moi, ces reproches étaient sans fondement. J'avais laissé mon corps physique à contrecœur. Je me souvenais de mon combat acharné contre la mort. Je pouvais jurer entendre encore les derniers avis médicaux prononcés à la Maison de Santé ; je me souvenais de l'attention affectueuse qui m'avait été prodiguée, les soins douloureux que j'avais dû subir durant les longs jours qui suivirent la délicate opération des intestins. Je sentais, au cours de ces réminiscences, le contact du thermomètre, la piqûre désagréable de l'aiguille des injections et, enfin, la dernière scène qui précéda le grand sommeil : mon épouse encore jeune et mes trois enfants, me contemplant dans la terreur de la séparation éternelle. Après... le réveil dans le paysage humide et obscur et le grand cheminement qui paraissait sans fin.

Pourquoi une accusation de suicide quand je fus obligé d'abandonner la maison, la famille et la douce proximité des miens ? L'homme le plus fort connaît des limites à la résistance émotionnelle. Ferme et résolu au début, j'ai commencé à me livrer à de longues périodes d'abattement et,

loin de poursuivre dans la forteresse morale, je sentis que les larmes longuement retenues me visitaient plus souvent, débordant du cœur.

À qui recourir ? Aussi grande que fût ma culture intellectuelle rapportée du monde, je ne pouvais modifier, maintenant, la réalité de la vie. Mes connaissances, devant l'infini, ressemblaient à de petites bulles de savon emportées par le vent impétueux qui transforme les paysages. J'étais quelque chose que la tornade de la vérité charriait très loin. Cependant, la situation ne modifiait en rien l'autre réalité de mon être essentiel. Me demandant si je ne devenais pas fou, je rencontrais ma conscience vigilante, me disant que je continuais à être le même, avec le sentiment et la culture cueillis dans l'expérience matérielle. Les nécessités physiologiques persistaient, sans modification. La faim flagellait toutes mes fibres et, malgré tout, l'abattement progressif ne me faisait pas sombrer dans un complet épuisement. De temps à autres, je découvrais des plantes qui me paraissaient sauvages, près de filets d'eau sur lesquels je me jetais, assoiffé. Je dévorais les feuilles inconnues, collais mes lèvres à la source du liquide souillé autant que me le permettaient les forces irrésistibles qui me poussaient en avant. De nombreuses fois, je dus sucer la boue du chemin me rappelant du pain quotidien, versant des pleurs abondants. Souvent, il m'était indispensable de me cacher des hardes énormes d'êtres animalesques qui passaient en groupe, tel des bêtes insatiables. C'était des scènes d'épouvante ! Le découragement s'accroissait. C'est là que je commençais à me souvenir qu'il devait exister, quelque part, un Auteur de la Vie. Cette idée me reconforta. Moi qui avais détesté les religions du monde, je ressentais à présent la nécessité de réconfort mystique. Médecin extrêmement attaché au négativisme de ma génération, une attitude renova-

trice s'imposait à moi. Il devenait indispensable de reconnaître l'échec de l'amour-propre auquel je m'étais consacré, orgueilleux.

Et, quand l'énergie me manqua, quand je me sentis absolument collé à la bourbe de la Terre, sans forces pour me redresser, j'ai demandé au Suprême Auteur de la Nature de me tendre ses mains paternelles en cet instant d'urgence si amer.

Combien de temps dura ma demande ? Combien d'heures consacrai-je à la supplication, les mains jointes, imitant l'enfant affligé ? Je sais seulement que la pluie de mes larmes lava mon visage ; que tous mes sentiments se concentraient dans la prière douloureuse. Serais-je donc complètement oublié ? N'étais-je pas également fils de Dieu, même si je n'avais pas cherché à connaître cette activité sublime quand je me trouvais engouffré dans les vanités de l'expérience humaine ? Pourquoi le Père Éternel ne me pardonnerait pas quand il donnait un nid aux oiseaux inconscients et protégeait, bienveillant, la délicate fleur des champs ?

Ah ! il faut avoir beaucoup souffert pour comprendre toutes les mystérieuses beautés de la prière ; il est nécessaire d'avoir connu le remords, l'humiliation et l'extrême infortune pour prendre efficacement le sublime élixir de l'espérance. C'est à ce moment que les brouillards épais se dispersèrent et que quelqu'un surgit, émissaire des Cieux. Un vieillard sympathique me sourit paternellement. Il s'inclina, fixa dans les miens ses grands yeux lucides et dit :

— Courage mon fils ! Le Seigneur ne t'a pas abandonné.

Des pleurs amers baignaient mon âme entière. Ému, je voulus traduire ma grande joie, commenter la consolation

qui me parvenait. Mais réunissant toutes les forces qu'il me restait, je pus seulement demander :

— Qui êtes-vous, généreux émissaire de Dieu ?

L'inattendu bienfaiteur sourit avec bienveillance et répondit :

— Tu peux m'appeler Clarencio, je suis seulement ton frère.

Et, percevant mon épuisement, il ajouta :

— Maintenant, sois calme et silencieux. Le repos est nécessaire pour reconstituer ton énergie.

Ensuite, il appela deux compagnons qui se maintenaient dans une attitude de serviteurs zélés et il leur demanda :

— Apportez à notre ami les secours d'urgence.

Un drap blanc fut étendu ici même, en guise de civière improvisée, les deux coopérateurs se disposant à me transporter, généreusement.

Quand ils me hissèrent, précautionneux, Clarencio médita un instant et précisa, comme qui se souvient d'une obligation ne pouvant être ajournée :

— Partons sans attendre. J'ai besoin d'atteindre « Nossos Lar¹ » le plus tôt possible.

¹ NdT : « Nossos Lar » signifie, en français, « Notre Demeure ».

3

LA PRIÈRE COLLECTIVE

Bien que me transportant tel un blessé commun, j'aperçus la scène réconfortante qui se déroulait sous mes yeux.

Clarencio, qui s'appuyait sur un bâton d'une substance lumineuse, se tint devant une grande porte encastrée dans de hauts murs couverts de plantes grimpantes, fleuries et gracieuses. Ayant manipulé avec attention un point de la muraille, une longue ouverture se fit par laquelle nous pénétrâmes, silencieux.

Tout, ici, était inondé d'une douce clarté. Au loin, une magnifique source de lumière faisait penser à un coucher de soleil des après-midi printaniers. À mesure que nous avançons, je parvenais à observer de précieuses constructions situées dans d'immenses jardins.

Sur un signal de Clarencio, les conducteurs déposèrent, tout doucement, la civière improvisée. La porte accueillante d'un édifice blanc ressemblant à un hôpital terrestre apparut à mon regard. Deux jeunes portant des tuniques de lin d'une blancheur de neige accoururent presqu'à l'appel de mon bienfaiteur et, alors qu'ils m'installaient avec attention dans un lit d'urgence, pour me conduire avec douceur à l'intérieur, j'entendis le généreux ancien leur recommander tendrement :

— Gardez notre protégé dans le pavillon de droite et attendez-moi. Je reviendrai le voir tôt demain.

Je lui adressai un regard de gratitude quand ils me conduisirent jusqu'à la chambre confortable aux grandes dimensions, richement meublée, où ils m'offrirent un lit accueillant.

Enveloppant les deux infirmiers dans la vibration de ma reconnaissance, je m'efforçai de leur adresser la parole, parvenant à dire enfin :

— Amis, par pitié, expliquez-moi dans quel nouveau monde je me trouve... De quelle étoile me vient à présent cette lumière réconfortante et brillante ?

L'un d'eux me caressa le front, comme si nous étions des connaissances de longue date et répondit :

— Nous sommes dans les sphères spirituelles voisines de la Terre et le Soleil qui nous illumine, en ce moment, est le même qui vivifiait notre corps physique. Toutefois, ici, notre perception visuelle est bien plus riche. L'étoile que le Seigneur a allumée pour nos travaux terrestres est plus précieuse et belle que ce que nous supposons quand nous nous trouvons dans le cercle charnel. Notre Soleil est la source divine de la vie, et la clarté qu'il irradie provient de l'Auteur de la Création.

Mon « moi », comme absorbé par une onde d'infini respect, fixa la douce lumière qui envahissait la chambre en traversant les fenêtres, et je me perdis dans le cours de profondes réflexions. Je me souvins alors que je n'avais jamais fixé le soleil, pendant les jours terrestres, méditant sur l'incommensurable bonté de Celui qui nous l'a concédé pour le chemin éternel de la vie. Je ressemblais à l'heureux aveugle qui ouvre les yeux sur la sublime Nature après de longs siècles d'obscurité.

À ce moment, ils me servirent un bouillon réconfortant suivi d'une eau très fraîche qui me sembla porteuse de fluides divins. La petite quantité de liquide me ranima de manière inattendue. Je ne saurais dire de quelle espèce de soupe il s'agissait ; alimentation sédative ou remède salubre. Une énergie nouvelle soutint mon âme, de profonds bouleversements vibrèrent dans mon esprit.

Cependant, ma plus grande émotion devait survenir quelques instants plus tard.

À peine sorti de la consolante surprise, une divine mélodie pénétra à l'intérieur de la chambre, s'apparentant un doux ensemble de sons s'élevant vers les sphères supérieures. Ces notes à l'harmonie merveilleuse traversaient mon cœur. Face à mon regard interrogateur, l'infirmier qui demeurait à mes côtés, m'éclaira, bienveillant :

— C'est le crépuscule à « Nossos Lar ». Dans tous les centres de cette colonie de travail consacrée au Christ, il y a une liaison directe avec les prières du Gouvernement.

Et alors que la musique magnifiait l'ambiance, il s'ex-cusa, attentionné :

— Maintenant, restez en paix. Je serai de retour peu après la prière.

Une anxiété soudaine me saisit.

— Ne pourrai-je pas vous accompagner ? demandai-je, suppliant.

— Vous êtes encore faible, dit-il gentiment, mais si vous vous en sentez la force...

La mélodie rénovait mes énergies profondes. Je me suis levé, vainquant les difficultés et je me suis accroché au bras fraternel qui m'était offert. Suivant en vacillant, j'arrivai dans un énorme salon où une assemblée nombreuse méditait en silence, profondément recueillie. De la voûte pleine d'une brillante clarté, de délicates guirlandes de fleurs pendaient du plafond jusqu'au sol, formant de radieuses manifestations de la Spiritualité Supérieure. Personne ne semblait se rendre compte de ma présence tandis que je ne parvenais à dissimuler mon étonnement qu'à grand peine. Toutes les personnes présentes, attentives, paraissaient attendre quelque chose. Contenant, par un grand effort, les nombreuses questions qui envahissaient mon esprit, je remarquai qu'au fond de la salle se dessinait, sur un écran gigantesque, une scène aux lumières féeriques. Obéissant à un processus avancé de télévision, l'intérieur d'un merveilleux temple surgit. Assis bien en évidence, un majestueux vieillard couronné de lumière et vêtu d'une tunique d'un blanc lumineux, fixait l'infini dans une attitude de recueillement. Au second plan, soixante-douze personnes semblaient l'accompagner dans un silence respectueux. Grandement surpris, je remarquai Clarencio au milieu de l'assemblée qui entourait ce magnifique patriarche.

Pressant son bras, l'infirmier ami se rendit compte que mes questions ne se feraient pas attendre. Il me chuchota alors d'une voix qui s'apparentait plus à un souffle léger :

— Restez tranquille. Toutes les résidences et institutions de « Nossos Lar » sont en train de prier avec le Gouverneur par l'intermédiaire de la vision et de l'écoute à distance. Louons le Cœur Invisible du Ciel.

À peine avait-il terminé son explication que les soixante-douze personnes entonnèrent un hymne harmonieux empreint d'une indéfinissable beauté. La physionomie de Clarencio qui se trouvait parmi les vénérables compagnons, me parut resplendir d'une lumière plus intense. Le cantique céleste se constituait de notes angéliques de sublime gratitude. De mystérieuses vibrations de paix et de joie planaient dans l'air, et quand les notes argentines firent de délicieux *staccato*, un cœur merveilleusement bleu¹ orné de rayons dorés apparut au loin, sur un plan élevé. Ensuite, une douce musique répondit aux louanges, provenant peut-être de sphères distantes. À cet instant, une abondante pluie de fleurs bleues se déversa sur nous ; mais si nous tentions d'attraper les myosotis célestes, nous ne parvenions pas à les retenir dans nos mains. Les minuscules corolles se défaisaient tout en douceur lorsqu'elles touchaient nos fronts, me faisant ressentir une singulière restauration des énergies au contact des pétales fluidiques, répandant un baume sur mon cœur.

La sublime prière terminée, je retournai à ma chambre de malade, soutenu par l'ami qui m'était dévoué. Cependant, je n'étais plus le grave souffrant de quelques heures auparavant. La première prière collective à « Nossos Lar » avait opéré en moi une transformation complète. Un réconfort inattendu enveloppait mon âme. Pour la première fois depuis de longues années de souffrance, mon pauvre

¹ Note de l'auteur spirituel : image symbolique formée par les vibrations mentales des habitants de la colonie.

cœur tourmenté et chargé de nostalgie, tel un calice resté vide durant très longtemps, se remplissait de nouveau des généreuses gouttes de la liqueur de l'espérance.

4

LE MÉDECIN SPIRITUEL

Le lendemain, après un sommeil profond et réparateur, je pus ressentir la bénédiction radieuse du Soleil ami pareil à un doux message à mon cœur. Une clarté reconfortante traversait la grande fenêtre, inondant l'intérieur d'une lumière caressante. Je me sentais devenir un autre. Des énergies nouvelles m'envahissaient intérieurement. J'avais l'impression d'absorber la joie de la vie à grandes bouffées. Il n'y avait qu'une tâche d'ombre dans mon âme : la nostalgie de mon foyer, l'attachement à ma famille qui demeurait lointaine. Ma pensée était habitée de nombreuses interrogations, mais la sensation de soulagement était si grande que je rassurai mon esprit, loin de toute préoccupation.

Je voulus me lever, jouir du spectacle de la Nature agitée par la brise et baignée de lumière, mais je n'y

parvins pas et j'en vins à la conclusion que sans la coopération magnétique de l'infirmier, il m'était impossible de quitter le lit.

Je n'étais pas encore revenu de toutes ces surprises qui s'enchaînaient que la porte s'ouvrit laissant entrer Clarencio accompagné d'un sympathique inconnu. Ils me saluèrent courtoisement me souhaitant la paix. Mon bienfaiteur de la veille s'enquit de mon état général. Empressé, l'infirmier l'en informa.

Souriant, le vieillard ami me présenta son compagnon. Il s'agissait du frère Henrique de Luna, du service d'Assistance Médicale de la colonie spirituelle. Vêtu de blanc, les traits de son visage irradiant une énorme sympathie, Henrique m'ausculta longuement, sourit et expliqua :

— Il est regrettable que vous soyez venu par le suicide.

Alors que Clarencio demeurait serein, je sentis qu'un singulier étonnement mêlé de révolte bouillonnait en moi.

Suicidé ? Je me souvins des accusations lancées par les êtres pervers de l'ombre. Malgré l'infinie gratitude que je commençais à ressentir, je ne pus me taire face à l'accusation.

— Je crois qu'il y a erreur, assurai-je, offensé, mon retour du monde n'a pas été dû à cela. J'ai lutté plus de quarante jours à l'hôpital, tentant de vaincre la mort. J'ai subi deux opérations graves en raison d'une occlusion intestinale...

— Oui, répondit le médecin, démontrant la même sérénité supérieure, mais l'occlusion avait ses racines dans des causes profondes. Peut-être n'avez-vous pas assez réfléchi. L'organisme spirituel a gravé en lui l'histoire complète des actions pratiquées dans le monde.

Et se penchant, il indiqua des points déterminés de mon corps :

— Voyons la zone intestinale, s'exclama-t-il. L'occlusion découlait d'éléments cancéreux et ceux-ci provenaient de certaines négligences de votre part par rapport à la syphilis. La maladie n'aurait peut-être pas revêtu des conséquences aussi graves si votre comportement mental sur la planète s'était trouvé à l'intérieur des principes de la fraternité et de la tempérance. Hélas, votre mode de vie bien particulier, souvent irrité et sévère, captait les vibrations destructrices de ceux qui vous écoutaient. N'avez-vous jamais pensé au fait que la colère pourrait être une source de forces négatives pour chacun de nous ? L'absence d'auto-contrôle, la négligence dans la manière dont vous traitiez vos semblables, que vous avez souvent offensé sans réfléchir, vous conduisaient fréquemment dans la sphère des êtres malades et inférieurs. Une circonstance comme celle-ci a grandement aggravé votre état physique.

Après une longue pause pendant laquelle il m'examina attentivement, il continua :

— Avez-vous déjà observé, mon ami, que votre foie a été maltraité par votre propre action ; que vos reins ont été oubliés dans un terrible mépris des présents sacrés ?

Un singulier désappointement envahit mon cœur. Ne paraissant pas percevoir l'angoisse qui m'opprimait, le médecin poursuivit, disant :

— Les organes du corps somatique possèdent d'incalculables réserves selon les desseins du Seigneur. Vous avez perdu d'excellentes opportunités gaspillant les précieux patrimoines de l'expérience physique. La longue tâche qui vous a été confiée par les Grands de la Spiritualité Supérieure a été réduite à de simples tentatives dans le travail qui n'a pas été

accompli. Tout l'appareil gastrique a été détruit par les excès d'alimentation et de boissons alcooliques, apparemment sans importance. La syphilis a dévoré vos énergies les plus essentielles et comme vous le voyez, le suicide est incontestable.

J'ai alors médité sur les chemins humains, réfléchissant aux opportunités perdues. Durant la vie incarnée, j'étais parvenu à dissimuler mon visage derrière de nombreux masques adaptés aux situations. Je ne pouvais supposer, en ces temps lointains, qu'il me serait demandé des comptes concernant de simples épisodes que j'avais pour habitude de considérer comme des faits sans grande importance. J'avais jusque-là conçu les erreurs humaines selon les concepts de la criminologie. Tout événement insignifiant qui n'y entraînait pas faisait partie des phénomènes naturels. Mais maintenant, un autre système de vérification des erreurs commises m'apparaissait. Je n'avais pas à affronter les tribunaux de la torture et n'étais pas jeté dans les abysses infernaux ; à l'inverse, des bienfaiteurs souriants commentaient mes faiblesses comme qui veille sur un enfant désorienté, loin du regard des parents. Cela dit, cet intérêt spontané blessait ma fierté d'homme. Peut-être que si j'avais reçu la visite d'êtres diaboliques venus me torturer, trident en main, j'aurais trouvé la force de rendre la déroute moins amère. Toutefois, la bonté exubérante de Clarencio, l'inflexion de tendresse du médecin et le calme fraternel de l'infirmier pénétraient profondément mon esprit. Je ne ressentais aucune volonté de réaction ; la honte me faisait souffrir, et tout cela me fit pleurer. Le visage entre les mains, pareil à un enfant contrarié, je me mis à hoqueter sous l'effet de la douleur qui me paraissait ne jamais devoir cesser. Je ne pouvais que reconnaître les faits. Henrique de Luna parlait avec raison. Finalement, mes élans de vanité s'étouffèrent et je reconnus l'étendue de mon irréflexion du passé. La fausse

notion de dignité personnelle cédait la place à la justice. Face à ma vision spirituelle, il n'existait maintenant qu'une réalité torturante : j'étais réellement un suicidé, j'avais perdu la précieuse opportunité de l'expérience humaine ; je n'étais rien d'autre qu'un naufragé que l'on avait recueilli par charité.

À cet instant, le généreux Clarencio s'assit au bord du lit et, me caressant paternellement les cheveux, dit avec émotion :

— Oh ! mon fils, ne te culpabilises pas de cette manière. Je suis allé te chercher en réponse à l'intercession de ceux qui t'aiment dans les plans plus élevés. Tes larmes attristent leurs cœurs. Ne veux-tu pas te montrer reconnaissant en étant fort durant l'examen de tes propres fautes ? En réalité, ta position est celle d'un suicidé inconscient et il convient de reconnaître que des centaines d'êtres s'absentent quotidiennement de la Terre dans les mêmes conditions. Calme-toi alors. Profite des trésors du repentir, garde la bénédiction du remords sans oublier que l'affliction ne résout pas les problèmes. Aie confiance dans le Seigneur et en notre dévouement fraternel. Tranquillise ton âme perturbée car un grand nombre d'entre-nous a déjà déambulé sur tes chemins.

Face à la générosité qui ressortait de ces paroles, je me jetai dans les bras paternels de Clarencio et pleurai longuement.

5

RECEVANT ASSISTANCE

— Est-ce toi qui es sous la protection de Clarencio ?

La question m'était posée par un jeune à l'expression singulière et douce qui avait à la main un grand sac semblant contenir du matériel d'assistance. Il m'adressa un sourire bienveillant et voyant mon signe affirmatif, il se mit à son aise, me disant fraternellement :

— Je suis Lisias, ton frère. Mon directeur, l'assistant Henrique de Luna, m'a désigné pour être à ton service pendant la période où un traitement te sera nécessaire.

— Tu es infirmier ? demandai-je.

— Je suis un visiteur des services de santé coopérant à l'infirmerie et signalant également les besoins d'aide ou les mesures nécessaires concernant les malades récemment arrivés.

Remarquant ma surprise, il expliqua :

— Il y a de nombreux serviteurs ayant les mêmes attributions que moi à « Nozzo Lar ». Tu viens d'être amené à la colonie et, naturellement, tu ignores l'étendue de nos travaux. Afin de te donner une idée, il suffit de savoir que rien qu'ici, il existe plus de mille malades spirituels alors que cet édifice est un des plus petits de notre complexe hospitalier.

— Tout cela est merveilleux ! m'exclamai-je.

Devinant que j'allais me répandre en éloges, Lisias se leva du fauteuil où il était assis et commença à m'ausculter, m'interdisant tout remerciement verbal.

— La zone de tes intestins présente de sérieuses lésions avec d'évidentes traces de cancer ; la région du foie révèle des déchirures alors que celle des reins affiche les caractéristiques de l'épuisement prématuré.

Souriant avec bienveillance, il ajouta :

— Tu sais ce que cela signifie ?

— Oui, répliquai-je, le médecin m'en a informé hier, m'expliquant que je ne devais ces perturbations qu'à moi-même...

Percevant l'embarras dans lequel cette timide confession me mettait, il s'empessa de me consoler :

— Dans le groupe de quatre-vingts malades à qui je prodigue une assistance quotidienne, cinquante-sept se trouvent dans tes conditions. Et peut-être ignores-tu qu'ici se trouvent les mutilés ? Avais-tu déjà pensé à cela ? Sais-tu que l'homme imprévoyant qui a employé ses yeux pour le mal se présente ici avec des orbites vides, que le malfaiteur qui se sert du don de la locomotion saine dans des actes

criminels est victime de la désolation de la paralysie quand il n'est pas recueilli dépourvu de jambes, que les pauvres obsédés par les aberrations sexuelles arrivent en général plongés dans une profonde folie ?

Ma perplexité, au demeurant naturelle, étant perceptible, il poursuivit :

— « Nozzo Lar » n'est pas le séjour des esprits à proprement parler victorieux, si nous attribuons à ce mot son acception habituelle. Nous sommes heureux parce que nous avons du travail ; et la joie habite chaque recoin de la colonie parce que le Seigneur ne nous a pas retiré le pain béni du service.

Profitant d'une pause plus longue dans la conversation, je m'exclamai, touché :

— Continue, mon ami, éclaire-moi. Je me sens soulagé et tranquille. Cette région n'est-elle pas un département céleste réservé aux élus ?

Lisias sourit et expliqua :

— Souvenons-nous de l'ancien enseignement qui se réfère à beaucoup d'appelés et peu d'élus sur la Terre.

Et le regard perdu dans l'horizon, comme contemplant certaines de ses expériences sur l'écran des souvenirs les plus intimes, il précisa :

— Les religions terrestres invitent les êtres au banquet céleste. Quiconque s'est approché un jour de la notion de Dieu, en toute bonne foi, ne peut alléguer l'ignorance sur ce point. Innombrables sont les appelés, mon ami ; mais où sont ceux qui ont répondu à cet appel ? À de rares exceptions, la masse humaine préfère répondre à un autre genre d'invitations. L'opportunité est perdue dans les déviations du bien, la fantaisie de chacun s'aggrave, le corps physique

s'élimine à grands coups d'irréflexion. Résultat : des milliers de personnes se retirent journallement de la sphère de la chair en un douloureux état d'incompréhension. Des multitudes sans nombre errent dans toutes les directions parmi les cercles proches de la surface planétaire, constituées de fous, de malades et d'ignorants.

Observant mon admiration, il me demanda :

— Croirais-tu, par hasard, que la mort du corps nous conduirait sur des plans miraculeux ? Nous sommes contraints à un rude travail, à de lourds services et cela n'est pas tout. Si nous avons des débits sur la planète, aussi haut que nous nous élevions, il est indispensable de revenir pour rectifier ce qui doit l'être, lavant notre visage dans la sueur du monde, défaisant les menottes de haine, les remplaçant par les liens sacrés de l'amour. Il serait injuste d'imposer à d'autres la tâche de sarcler le champ que nous avons semé d'épines avec nos propres mains.

Remuant la tête, il ajouta :

— C'est le cas des nombreux appelés, mon cher. Le Seigneur n'oublie aucun homme ; mais rares sont ceux qui s'en souviennent.

Accablé par le souvenir de mes propres erreurs face à de si importantes notions de responsabilité individuelle, je m'exclamai :

— Comme j'ai été pervers !

Mais avant que je ne puisse m'exclamer à nouveau, le visiteur posa sa main amicale sur mes lèvres en murmurant :

— Tais-toi et méditons sur le travail à effectuer. Dans le véritable repentir, il est nécessaire de savoir parler pour construire à nouveau.

Ensuite, il m'appliqua des passes magnétiques avec attention. Tout en faisant les pansements dans la zone intestinale, il dit :

— N'as-tu pas observé le traitement spécial de la zone cancéreuse ? Alors regarde bien : toute médecine honnête est un service d'amour, activité de juste secours ; mais le travail de guérison est particulier à chaque esprit. Tu seras traité avec tendresse, tu te sentiras fort comme aux jours anciens de ta jeunesse terrestre, tu travailleras beaucoup et, je crois, tu seras un des meilleurs collaborateurs de « Nosso Lar » ; cependant, la cause de tes maux perdurera en toi jusqu'à ce que tu te défasses des germes qui pervertissent la santé divine, germes que tu as associé à ton corps subtil par la négligence morale et le désir de jouir de la vie plus que les autres. La chair terrestre dont nous abusons est aussi un champ béni où nous parvenons à réaliser de fructueux labours de guérison totale quand nous demeurons attentifs au devoir juste.

Je méditai sur ces conseils, pensant à la bonté divine et, dans l'exaltation de ma sensibilité, je me mis à pleurer abondamment.

Malgré cela, Lisias termina le traitement quotidien avec sérénité et dit :

— Quand les larmes ne prennent pas leur source dans la révolte, elles constituent toujours un remède dépuratif. Pleure, mon ami. Laisse s'épancher ton cœur et bénissons les bienfaitantes organisations microscopiques que sont les cellules de la chair sur la Terre. Si humbles et si précieuses, si détestées et si sublimes pour l'esprit de service. Sans elles qui nous offrent l'opportunité de rectification, combien de millénaires gâcherions-nous dans l'ignorance ?

Parlant ainsi, il caressa tendrement mon front abattu et prit congé en m'embrassant, plein de cet amour fraternel.

6

PRÉCIEUX AVIS

Le lendemain, après la prière du crépuscule, Clarencio vint à ma rencontre en compagnie du visiteur attentionné. Sa physionomie irradiait la générosité et il me demanda tout en m'embrassant :

— Comment allez-vous ? Un peu mieux ?

J'esquissai le geste du malade qui, sur la Terre, se voit entouré d'attention, ses fibres émotionnelles se ramollissant. De temps à autre, sur le Monde, la tendresse fraternelle est mal interprétée. Obéissant aux vices anciens, je me mis à parler pendant que les deux bienfaiteurs s'asseyaient à mon côté :

— Je ne peux nier que je vais mieux. Mais par ailleurs, je souffre intensément. De grandes douleurs dans la zone intestinale, d'étranges sensations d'angoisse dans le

cœur. Je n'avais jamais imaginé être capable d'une telle résistance, mon ami. Ah ! comme elle a été lourde ma croix !... Maintenant que je peux rassembler mes idées, je crois que la douleur a annihilé toutes les forces disponibles...

Clarencio écoutait, attentif, démontrant un grand intérêt pour mes lamentations, sans le moindre geste qui pût dénoncer l'intention d'intervenir sur le sujet. Encouragé par cette attitude, je continuai :

— Qui plus est, mes souffrances morales sont énormes et inexprimables. La tourmente extérieure calmée par les secours reçus, ce sont à présent les tempêtes intérieures qui reviennent. Qu'est-il advenu de ma femme, de mes enfants ? L'aîné aurait-il réussi à progresser selon mon ancien idéal ? Et mes petites filles ? Ma malheureuse Zélia qui avait dit à de nombreuses reprises qu'elle mourrait de chagrin si un jour je lui étais retiré. Épouse admirable ! Je sens encore ses larmes dans les derniers instants. Je ne sais pas depuis combien de temps je vis le cauchemar de l'éloignement... Des souffrances continuelles m'ont volé la notion du temps. Où se trouvera ma pauvre compagne ? Pleurant auprès des cendres de mon corps, ou en un coin obscur des régions de la mort ? Oh ! ma douleur est horriblement amère ! Combien le destin de l'homme dédié au dévouement familial est terrible ! Il me semble que ceux qui auront souffert autant que moi sont bien peu nombreux !... Sur la planète, vicissitudes, désillusions, maladies, incompréhension et amertumes, étouffant les trop rares notes de joie ; après, les souffrances de la mort du corps... Ensuite, les martyres d'outre-tombe ! Alors qu'est-ce qu'est la vie ? Une succession de misères et de larmes ? N'y a-t-il aucun recours pour la semence de paix ? J'ai beau vouloir m'accrocher à l'optimisme,

je sens que la sensation de malheur bloque mon esprit avec les terribles prisons du cœur. Quel tragique destin, généreux bienfaiteur !

Arrivé à ce point, le vent des lamentations conduisait mon esquif mental vers le grand océan des larmes.

Malgré tout cela, Clarencio, se leva, serein, et dit avec simplicité :

— Mon ami, désirez-vous réellement la guérison spirituelle ?

Ayant acquiescé d'un geste, il poursuivit :

— Apprenez alors à ne pas parler excessivement de vous-même ni à commenter votre douleur. Les lamentations indiquent une infirmité mentale et une infirmité au parcours tortueux et au traitement difficile. Il est indispensable de créer des pensées nouvelles et de discipliner les lèvres. Nous atteindrons l'équilibre seulement en ouvrant notre cœur au Soleil de la Divinité. Considérer l'effort nécessaire comme une chose imposée qui écrase, voir les souffrances où se trouve la lutte édifiante, laisse seulement percevoir l'indésirable aveuglement de l'âme. Plus vous utiliserez la parole pour vous adonner à de douloureuses considérations, dans le cerce de la personnalité, plus lourds deviendront les liens qui vous retiennent aux souvenirs mesquins. Le même Père qui veille sur votre personne, vous offrant un toit généreux dans cette maison, s'occupera de vos parents terrestres. Nous devons voir notre groupe familial comme une construction sacrée sans oublier que nos familles sont des parties de la Famille universelle, sous la Direction Divine. Nous serons à vos côtés pour résoudre les difficultés présentes et structurer les projets du futur. Mais nous ne disposons pas de temps pour revenir à la zone stérile des lamentations. Qui plus est, nous nous engageons, dans cette colonie, à accep-

ter le travail le plus âpre comme une opportunité de réalisation bénite, prenant en compte le fait que la Providence déborde d'amour alors que nous vivons, croulant sous les dettes. Si vous souhaitez rester dans cette maison d'assistance, vous apprendrez à penser avec justesse.

Durant cet intervalle, mes larmes séchèrent et, encouragé par mon généreux instructeur, je pris une toute autre attitude bien que me sentant gêné par ma faiblesse.

— Quand incarné, n'avez-vous jamais couru après les avantages naturels qui découlent des bonnes situations, poursuivit Clarencio, bienveillant ? Ne souhaitez-vous pas obtenir les aides auxquelles vous aviez droit dans le désir d'en faire bénéficier ceux que vous aimez ? Ne recherchez-vous pas les justes rémunérations afin de répondre à vos désirs de confort et les possibilités de l'étendre à votre famille ? Ici, le programme n'est pas différent. Il n'y a que les détails qui changent. Dans les cercles de la chair, les accords et la garantie monétaire ; ici, le travail et les acquisitions définitives de l'esprit immortel. Douleur signifie, pour nous, possibilité d'enrichissement de l'âme ; la lutte constitue le chemin vers la divine réalisation. Comprenez-vous la différence ? Face au service, les âmes faibles se couchent pour se plaindre à ceux qui passent, mais les fortes reçoivent le service comme un patrimoine sacré, dans la réalisation duquel elles se préparent, sur le chemin de la perfection. Personne ne condamne votre nostalgie, qui est si normale, ni ne veut faire tarir votre source de sentiments sublimes. Il vous faut noter que les larmes du désespoir n'édifieront jamais le bien. Si vous aimez réellement votre famille terrestre, il est nécessaire de faire preuve de courage afin de leur être utile.

Il fit une longue pause. Les paroles de Clarencio m'emportèrent dans des réflexions bien plus saines.

Pendant que je méditais sur la sagesse de ces précieuses remarques, mon bienfaiteur, tel le père qui oublie l'insouciance de ses enfants pour recommencer sereinement la leçon, me demanda avec un grand sourire :

— Alors, comment allez-vous ? Mieux ?

Heureux de me sentir pardonné, à la manière de l'enfant qui désire apprendre, je répondis, réconforté :

— Je vais bien mieux car je comprends mieux la Volonté Divine.

7

EXPLICATIONS DE LISIAS

Les visites périodiques de Clarencio se poursuivirent tout comme l'attention journalière de Lisias.

Au fur et à mesure que je cherchais à m'habituer à mes nouveaux devoirs, des sensations de soulagement soulageaient mon cœur. Les douleurs diminuaient et ma locomotion redevenait de plus en plus facile. Mais je remarquais que les souvenirs plus forts des phénomènes physiques me plongeaient dans l'angoisse, la crainte de l'inconnu et la tristesse de l'inadaptation. Malgré tout, je gagnais intérieurement en assurance.

Je me réjouissais, à présent, dans la contemplation des vastes horizons, penché aux larges fenêtres. C'est avant tout l'aspect de la Nature qui m'impressionnait. Presque tout était une copie améliorée de la Terre. Les couleurs plus harmonieuses, les substances plus délicates. Le sol était recou-

vert de végétation ; grands arbres, vergers croulants sous les fruits et jardins agréables. Au loin se dessinaient des montagnes couronnées de lumière continuant la plaine où était située la colonie. Tout semblait être cultivé avec soin. À courte distance, de gracieux édifices se dressaient, s'alignant à espaces réguliers, affichant les plus diverses formes. Tous avaient leur entrée fleurie et quelques petites maisons se détachaient des autres bâtisses, entourées de murs couverts de lierre où des roses différentes avaient éclos, ici et là, embellissant le vert aux multiples chatouillements. Des oiseaux au plumage coloré planaient dans les airs et, de temps à autres, venaient se poser en groupes sur des tours d'un blanc éclatant qui se dressaient de manière rectiligne, faisant penser à de gigantesques lys s'élevant vers les cieux.

Depuis les grandes fenêtres, j'observais, curieux, le mouvement du parc. Hautement surpris, je voyais des animaux domestiques au milieu des longues rangées d'arbres feuillus qui s'étendaient jusqu'à ses limites.

Durant mes luttes intérieures, je me perdais en questions de toutes sortes. Je ne parvenais pas à réaliser le nombre incroyable des formes analogues à celle de la planète, compte tenu du fait que je me trouvais dans une sphère à proprement parler spirituelle.

Lisias, l'aimable compagnon de tous les jours ne rechignait pas à donner des explications.

La mort du corps ne conduit pas l'homme à des situations miraculeuses, avait-il dit. Tout processus évolutif implique une gradation. Il y a de multiples régions pour les désincarnés comme il existe d'innombrables et surprenants plans pour les êtres enveloppés dans la chair terrestre. Ames et sentiments, formes et choses, obéissent à des principes de

développement naturel et à une hiérarchie juste. J'étais toutefois préoccupé car depuis les nombreuses semaines que je demeurais ici, dans ce centre hospitalier, je n'avais reçu la visite d'aucune personne que j'avais connue sur la Terre. Finalement, je n'avais pas été la seule personne à devoir déchiffrer l'énigme de la tombe. Mes parents avaient entrepris avant moi le grand voyage. Plusieurs amis d'une autre époque m'avaient précédé. Alors pourquoi ne venaient-ils pas dans cette chambre de malade spirituel, apporter un peu de réconfort à mon cœur douloureux ? Quelques instants de consolation seraient suffisants.

Un jour, ne pouvant plus me contenir, je demandai à mon ami si attentionné :

— Mon cher Lisias, penses-tu qu'une rencontre soit possible, ici, avec ceux qui nous ont devancés dans la mort du corps physique ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ? Te crois-tu oublié ? !...

— Oui. Pourquoi ne me rendent-ils pas visite ? Sur Terre, j'ai toujours compté avec l'abnégation maternelle. Mais jusqu'à présent, ma mère n'a pas donné signe de vie. Mon père aussi a fait le grand voyage, trois ans avant mon trépas.

— Je te ferais remarqué, dit Lisias, que ta mère t'a aidé jour et nuit, depuis la crise qui a précédé ta venue. Quand tu étais alité afin d'abandonner le cocon terrestre, l'attention maternelle à ton égard a redoublé. Tu ne sais peut-être pas que tu es demeuré plus de huit ans dans les sphères inférieures. Elle n'a jamais baissé les bras, intercédant de nombreuses fois à « Nosso Lar » en ta faveur. Elle a fait appel aux bonnes grâces de Clarencio qui commença à te rendre visite fréquemment, jusqu'à ce que le vaniteux

médecin de la Terre s'écarte un peu afin que surgisse le fils du Ciel. Comprends-tu ?

J'en avais les larmes aux yeux. J'ignorais le nombre d'années qui me séparaient de la glèbe terrestre. Je souhaitais connaître les mesures de protection imperceptible, mais je n'y parvins pas, mes cordes vocales ayant été engourdies par le nœud des larmes retenues dans le cœur.

— Le jour où tu as prié du fond de ton âme, poursuivait mon visiteur, quand tu as compris que tout l'Univers appartient au Père Sublime, tes pleures étaient différents. Ne sais-tu pas qu'il y a les pluies qui détruisent et les pluies qui créent ? Il en va de même des larmes. Il est logique que le Seigneur n'attende pas nos prières pour nous aimer ; cependant, il est indispensable que nous nous placions en situation de recevoir afin de comprendre son infinie bonté. Un miroir noirci ne réfléchit pas la lumière. De la même manière, le Père n'a pas besoin de nos pénitences, mais reconnaissons que les pénitences nous rendent un très grand service. Tu comprends ? Clarencio n'eut aucune difficulté à te localiser, répondant aux appels de ta douce mère de la Terre ; pourtant, tu as pris beaucoup de temps pour rencontrer Clarencio. Et quand elle a su que tu avais déchiré les voiles obscurs à l'aide de la prière, elle a pleuré de joie, selon ce que l'on m'a raconté...

— Et où se trouve ma mère ? m'exclamai-je, finalement. Si cela m'est permis, j'aimerais la voir, l'embrasser, m'agenouiller à ses pieds !

— Elle ne vit pas à « Nosso Lar », m'informa Lisias, elle habite des sphères plus élevées où elle ne travaille pas que pour toi.

Observant mon désappointement, il ajouta fraternellement :

— Elle viendra te voir, c'est sûr, bien avant que tu ne le penses. Quand quelqu'un désire quelque chose ardemment, il se trouve déjà sur le chemin de la réalisation. Tu as sur ce point la leçon de ton propre cas. Pendant des années, lentement, tu as hébergé la peur, les tristesses et les désillusions ; mais quand tu as mentalisé fermement la nécessité de recevoir l'aide divine, tu as étendu le niveau vibratoire de ton esprit et tu as trouvé la vision et le secours.

Les yeux brillants, encouragé par les précisions reçues, je m'exclamai, résolu :

— Alors je souhaite, de toutes mes forces, qu'elle vienne... qu'elle vienne...

Lisias sourit avec intelligence et, comme celui qui veut mettre en garde, généreux, il dit au moment de prendre congé :

— Il convient malgré tout de ne pas oublier que la réalisation noble exige trois conditions fondamentales, à savoir : premièrement, désirer ; deuxièmement, savoir désirer ; troisièmement, mériter ou, en d'autres mots, volonté active, travail persistant et mérite.

Le visiteur gagna la porte de sortie, souriant, pendant que je restais silencieux, méditant sur l'immense programme formulé en si peu de mots.

8

ORGANISATION DE SERVICES

Après plusieurs semaines de traitement actif, je sortis pour la première fois en compagnie de Lisias.

Le spectacle des rues m'impressionna : vastes avenues décorées d'arbres feuillus, air pur, atmosphère de profonde tranquillité spirituelle. Et malgré cela, il n'y avait pas le moindre signe d'inertie ou d'oisiveté car les voies publiques étaient bondées. De nombreuses entités allaient et venaient. Quelques-unes semblaient avoir l'esprit en des lieux lointains, mais d'autres m'adressaient des regards accueillants. Mon compagnon s'était chargé de m'orienter face aux surprises qui surgissaient sans interruption. Percevant mes conjectures intérieures, il me dit, serviable :

— Nous nous trouvons dans le secteur du Ministère de l'Aide. Tout ce que nous voyons, édifices, maisons résidentielles, représente des institutions et abris adéquats

pour le travail de notre juridiction. Orienteurs, ouvriers et autres fonctionnaires du Ministère résident ici. Dans cette zone, on s'occupe de malades, on écoute les demandes, sélectionne les prières, on prépare les réincarnations terrestres, on organise des équipes de secours destinées aux habitants du Seuil ou à ceux qui pleurent sur Terre, on étudie des solutions pour tous les processus qui sont liés à la souffrance.

— Alors il y a, à « Nosso Lar », un Ministère de l'Aide ? demandai-je.

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? Nos services sont répartis dans une organisation qui se perfectionne de jour en jour sous l'orientation de ceux qui président à nos destins.

Fixant sur moi des yeux lucides, il poursuivit :

— N'as-tu pas vu, dans la pratique de la prière, notre Gouverneur Spirituel entouré de soixante-douze collaborateurs ? Eh bien, ce sont les Ministres de « Nosso Lar ». La colonie, qui est essentiellement de travail et de réalisation, se divise en six Ministères, chacun dirigé par douze Ministres. Nous avons le Ministère de la Régénération, de l'Aide, de la Communication, de l'Éclaircissement, de l'Élévation et de l'Union Divine. Les quatre premiers nous rapprochent des sphères terrestres, les deux derniers nous relient au plan supérieur, étant donné que notre ville spirituelle est une zone de transition. Les services les plus lourds se trouvent dans le Ministère de la Régénération, les plus subtils dans celui de l'Union Divine. Clarencio, notre chef et ami, est un des Ministres de l'Aide.

Profitant d'une pause dans la conversation, je me suis exclamé, ému :

— Oh ! je n'avais jamais imaginé la possibilité d'orga-

nisations aussi complètes après la mort du corps physique !...

— Oui, répondit Lisias, le voile de l'illusion est très dense dans les cercles de la chair. L'homme vulgaire ignore que toute manifestation d'ordre, dans le monde, vient du plan supérieur. La nature sauvage se transforme en jardin quand elle est orientée par l'esprit de l'homme, et la pensée humaine, sauvage chez l'être primitif, se transforme en potentiel créateur quand elle est inspirée par les esprits qui fonctionnent dans les sphères les plus hautes. Aucune organisation utile ne se matérialise à la surface terrestre sans que les idées initiales ne partent d'en haut.

— Mais « Nosso Lar » aurait donc une histoire comme les grandes villes de la planète ?

— Bien entendu. Les plans voisins de la sphère terrestre possèdent également une nature spécifique. « Nosso Lar » est une ancienne colonie de portugais qui se sont désincarnés au Brésil durant le XVI^{ème} siècle. La lutte fut grande et épuisante selon ce qui est rapporté dans nos archives du Ministère de l'Éclaircissement. Il y a des substances lourdes dans les zones invisibles de la Terre, tout comme dans les régions caractérisées par la matière grossière. Ici aussi, le potentiel inférieur possède des étendues énormes, comme il y a, sur la planète, de grandes régions de nature rude et sauvage. Les travaux initiaux furent décourageants, même pour les esprits forts. Où s'assemblent aujourd'hui des vibrations délicates et nobles, des édifices finement ouvragés, se mélangeaient les notes primitives des êtres sylvoles du pays et les constructions enfantines de leurs esprits rudimentaires. Mais les fondateurs ne perdirent pas espoir. Ils poursuivirent l'ouvrage, recopiant l'effort des européens qui arrivaient à la sphère matérielle, à la seule diffé-

rence que de leur côté, on employait la violence, la guerre, l'esclavagisme, alors qu'ici, on employait le travail persévérant, la solidarité fraternelle, l'amour spirituel.

À cet instant, nous atteignîmes une place entourée de jardins merveilleux et grands. En son centre se dressait un palais à l'éblouissante beauté où s'imbriquaient d'importantes tours qui se perdaient dans les cieux.

— Les fondateurs de la colonie commencèrent leur effort en partant d'ici, où se trouve le siège du gouvernement, m'informa mon guide.

Indiquant le palais, il continua :

— Nous avons sur cette place le point de convergence des six Ministères auxquels je me suis référé. Tous partent du siège du gouvernement et s'étendent en forme triangulaire.

Respectueux, il dit :

— C'est ici que vit notre dévoué orienteur. Dans les travaux administratifs, il emploie la collaboration de trois mille fonctionnaires ; cela dit, il est le plus infatigable et le plus fidèle de tous les travailleurs. Nous tous réunis, nous ne pourrions rivaliser avec lui. Les Ministres ont l'habitude de voyager en d'autres sphères, rénovant leurs énergies et valorisant leurs connaissances ; nous, nous jouissons de nos divertissements habituels, mais le Gouverneur ne dispose jamais de temps pour ce genre d'activité. Il tient à ce que nous nous reposions, nous oblige à prendre des vacances pendant que lui ne se repose jamais, même pendant le temps consacré aux heures de sommeil. Il me semble que sa gloire se trouve dans le service continu. Il suffit de rappeler que je suis ici depuis quarante ans et, à l'exception des assemblées liées aux prières collectives, je l'ai rarement

vu prendre part à des festivités publiques. Sa pensée englobe pourtant tous les cercles de travail, toute chose et toute personne bénéficie de sa tendre assistance.

Après une longue pause, mon ami infirmier ajouta :

— Il y a peu, nous commémorions le 114^{ème} anniversaire de sa brillante direction.

Lisias se tut et s'inclina, pris d'émotion, pendant qu'à ses côtés je contemplais, respectueux et extasié, les tours merveilleuses qui semblaient fendre le firmament...

9

PROBLÈMES D'ALIMENTATION

Transporté par la vision de ces jardins fantastiques, je fis part à l'infirmier dévoué de ma volonté de me reposer quelques instants sur un banc, tout près. Lisias accepta de bon cœur.

Une agréable sensation de paix m'envahit l'esprit. De raffinés jets d'eau colorés zigzaguaient dans les airs, formant des figures enchanteresses.

— Quiconque observe cette immense ruche de travail, dis-je, est amené à se poser de nombreuses questions. Et l'approvisionnement ? Je n'ai pas eu d'informations sur un éventuel Ministère de l'Économie...

— Autrefois, expliqua mon patient interlocuteur, les services de cette nature occupaient une place plus importante. Mais le Gouverneur actuel exprima la volonté de

réduire toutes les manifestations qui nous rappelaient les phénomènes purement matériels. Les activités de ravitaillement furent ainsi réduites à un simple travail de distribution sous le contrôle direct du Gouvernement. D'ailleurs, cette décision a constitué une mesure des plus bénéfiques. Les annales racontent que la colonie, il y a un siècle, luttait avec d'extrêmes difficultés pour adapter les habitants aux lois de la simplicité. De nombreux nouveaux venus à « Nosso Lar » multipliaient les exigences, voulant des tables abondantes et des boissons excitantes, stimulant les anciens vices terrestres. Seul le Ministère de l'Union Divine resta immunisé face à de tels abus, grâce aux caractéristiques qui lui sont propres alors que les autres étaient surchargés de problèmes angoissants. Cependant, le Gouverneur actuel n'économisa pas ses efforts. Dès qu'il assumait ses obligations administratives, il adoptait des mesures justes. D'anciens missionnaires d'ici me mirent au fait de curieux événements. Ils me dirent qu'à la demande du Gouvernement, deux cents instructeurs vinrent d'une sphère très élevée afin de diffuser de nouvelles connaissances concernant la science de la respiration et de l'absorption des principes vitaux de l'atmosphère. De nombreuses assemblées furent organisées. Quelques-uns des collaborateurs de « Nosso Lar » se déclarèrent opposés à tout cela, alléguant que la ville est de transition et qu'il ne serait ni juste, ni possible de déshabituer immédiatement les hommes désincarnés selon de telles exigences, sans un grave danger pour leurs organisations spirituelles. Mais malgré tout, le Gouverneur ne se découragea pas. Ils procédèrent à des réunions, des activités et prirent des mesures durant trente ans. Quelques entités éminentes en vinrent à formuler des protestations publiquement, se plaignant. À plus de dix reprises, le Ministère de l'Aide s'est vu débordé par le nombre des malades, victimes du nouveau système d'alimentation déficient. Pendant ces périodes, les

opposants à la réduction alimentaire multiplièrent les accusations. Mais le Gouverneur n'a jamais puni qui que ce soit. Il convoquait les adversaires de sa politique au palais et leur exposait, paternellement, les projets et finalités du régime ; il mettait en relief la supériorité des méthodes de spiritualisation, permettait la réalisation, pour les plus rebelles des adversaires du nouveau processus, d'excursions d'étude dans les plans plus élevés que le nôtre, gagnant ainsi un nombre croissant d'adeptes.

Profitant d'une pause plus longue, je lui demandai, intéressé :

— Continue, mon cher Lisias, s'il te plaît. Comment cette lutte édifiante s'est-elle terminée ?

— Après vingt-et-un ans de persévérantes démonstrations à l'initiative du Gouvernement, le Ministère de l'Élévation adhéra au projet et se mit à ne faire venir que l'indispensable. Il n'en fut pas de même avec le Ministère de l'Éclaircissement qui mit beaucoup de temps à remplir ses engagements en raison des nombreux esprits dédiés aux sciences mathématiques qui y travaillaient. Il s'agissait des adversaires les plus entêtés. Habités aux protéines et aux carbohydrates, indispensables pour les véhicules physiques, ils ne cédaient pas un pouce de terrain dans les conceptions correspondantes d'ici. Hebdomadairement, ils faisaient parvenir au Gouverneur de longues observations et mises en garde, pleines d'analyses et de chiffres, atteignant, parfois, l'imprudence. Le vieux gouverneur, malgré tout cela, n'a jamais agi de manière isolée. Il a requis l'assistance des nobles mentors qui nous orientaient à travers le Ministère de l'Union Divine, et ne laissa jamais le moindre bulletin d'information sans un examen minutieux. Pendant que les scientifiques argumentaient et que le Gouvernement tempo-

risait, de dangereuses perturbations se formèrent dans l'ancien Département de la Régénération, aujourd'hui transformé en Ministère. Encouragés par la rébellion des coopérateurs de l'Éclaircissement, les esprits les moins élevés qui avaient été recueillis ici se livrèrent à de condamnables manifestations. Tout cela provoqua d'énormes scissions au sein des organismes collectifs de « Nosso Lar », rendant possible un périlleux assaut des multitudes obscures du Seuil qui tentèrent d'envahir la ville, profitant de brèches dans le service de Régénération où un grand nombre de collaborateurs entretenait un certain échange clandestin, en raison des vices de l'alimentation. L'alarme donnée, le Gouverneur ne se départit pas de son calme. De terribles menaces planaient sur tout le monde, mais lui alla demander audience au Ministère de l'Union Divine et, après avoir écouté notre plus haut Conseil, il fit fermer, provisoirement, le Ministère de la Communication, décida de la mise en service de toutes les prisons souterraines de la Régénération afin d'isoler les éléments récalcitrants, il adressa un avertissement au Ministère de l'Éclaircissement, dont il avait supporté les impertinences pendant plus de trente ans, il interdit temporairement les aides dans les régions inférieures et, pour la première fois de son administration, il fit mettre sous tension les batteries électriques des murailles de la cité pour procéder à des tirs magnétiques au profit de la défense générale. Il n'y eut pas de combat, ni offensive de la colonie mais une résistance soutenue. Durant plus de six mois, les services d'alimentation à « Nosso Lar » se réduisirent à des inhalations de principes vitaux contenus dans l'atmosphère, au travers de la respiration, et à de l'eau mélangée à des éléments solaires, électriques et magnétiques. La colonie sut alors ce qu'était l'indignation de l'esprit bienveillant et juste. La période la plus critique passée, le Gouvernement était victorieux. Le Ministère de l'Éclaircissement lui-même reconnut

son erreur et coopéra aux travaux de réajustement. Il y eut, sur ces entrefaites, des réjouissances publiques et on dit qu'au milieu de l'allégresse générale, le Gouverneur pleura d'émotion, déclarant que la compréhension générale constituait la véritable récompense à son cœur. La ville reprit son mouvement normal. L'ancien Département de la Régénération fut converti en Ministère. Dès lors, il a seulement existé un supplément de substances alimentaires rappelant la Terre, dans les Ministères de la Régénération et de l'Aide, où il y a toujours un grand nombre de nécessiteux. Cela dit, il y a seulement l'indispensable, c'est-à-dire que tout le service d'alimentation obéit à la plus grande sobriété. À présent, tous reconnaissent que la supposée impertinence du Gouverneur a représenté la mesure à la portée élevée pour notre libération spirituelle. L'expression physique se réduisit et un merveilleux coefficient de spiritualité.

Lisias resta silencieux et je m'abandonnai à de profondes pensées sur la grande leçon.

DANS LE BOIS DES EAUX

Étant donné mon intérêt croissant pour les processus d'alimentation, Lisias m'invita :

— Allons au grand réservoir de la colonie. Tu y observeras des choses intéressantes. Tu verras que l'eau représente presque tout dans notre séjour de transition.

Animé d'une vive curiosité, j'accompagnai l'infirmier sans hésiter. Arrivés à un grand angle de la place, le généreux ami ajouta :

— Nous allons attendre l'aérobis¹.

J'eus du mal à me remettre de ma surprise quand surgit un grand véhicule suspendu au-dessus du sol à une distance d'environ cinq mètres et rempli de passagers. Alors

¹ Véhicule aérien qui serait sur Terre un grand téléphérique.

qu'il descendait jusqu'à nous, tel un ascenseur terrestre, je l'examinai avec attention. Il ne s'agissait pas d'une machine connue sur la Terre. Elle était constituée d'un matériau très flexible et affichait une longueur impressionnante. Elle semblait reliée à des fils invisibles compte tenu du grand nombre d'antennes sur son toit. Plus tard, mes suppositions furent confirmées quand je visitai les grands ateliers du Service de Circulation et Transport.

Lisias ne me laissa pas le temps de le questionner. Installés dans l'habitable confortable, nous partîmes, silencieux. Je ressentais la timidité naturelle de l'homme perdu au milieu d'inconnus. La vitesse était telle qu'elle ne permettait pas de fixer les détails des constructions échelonnées tout au long du vaste parcours. La distance était importante car c'est seulement au bout de quarante minutes, incluant de courts arrêts tous les trois kilomètres, que Lisias m'invita à descendre, souriant et calme.

Un panorama d'une beauté sublime m'éblouit. Le bois, en pleine floraison merveilleuse, embaumait le vent frais d'un enivrant parfum. Tout n'était qu'un prodige de couleurs et de lumières caressantes. Entre des berges couvertes d'une herbe verdoyante, toute parsemée de fleurs bleutées, s'écoulait une rivière aux dimensions imposantes. Son courant était tranquille et l'eau si cristalline qu'elle semblait être teintée de nuances célestes à cause des reflets du firmament. De larges routes coupaient la verdure du paysage. Plantés à espaces réguliers, des arbres feuillus offraient une ombre agréable, à la manière de gîtes accueillants, dans la clarté du Soleil réconfortant. Des bancs finement ouvragés invitaient au repos.

Notant mon émerveillement, Lisias m'expliqua :

— Nous sommes au Bois des Eaux. Ici se trouve l'une

des plus belles régions de « Nosso Lar ». Il s'agit d'un des endroits de prédilection pour les promenades des amoureux qui viennent ici se faire les plus belles promesses d'amour et de fidélité pour leurs expériences sur la Terre.

L'observation suscita en moi d'intéressantes considérations, mais Lisias ne me donna pas le loisir de lui poser des questions sur ce point. Indiquant un bâtiment aux dimensions énormes, il dit :

— Ici se trouve le grand réservoir de la colonie. Tout le volume d'eau de la Rivière Bleue que nous avons sous les yeux se trouve capté dans d'immenses cuves de distribution. Les eaux qui servent à toutes les activités de la colonie partent d'ici. Ensuite, elle se réunissent à nouveau après les services de la Régénération, et reforment la rivière qui poursuit son cours normal, en direction du grand océan de substances invisibles pour la Terre.

Percevant mes interrogations intérieures, il ajouta :

— En effet, l'eau ici a une autre densité, bien plus ténue, pure, presque fluïdique.

Remarquant les magnifiques constructions qui se trouvaient en face de moi, je demandai :

— À quel Ministère est affectée la distribution de l'eau ?

— Imagine qu'il s'agit là d'un des rares services matériels du Ministère de l'Union Divine ! m'apprit Lisias.

— Que dis-tu ? demandai-je, ignorant comment concilier ces deux idées ensemble.

Mon guide sourit et répondit avec plaisir :

— Sur Terre, bien peu de personnes cherchent à réfléchir sérieusement sur l'importance de l'eau. Cela dit, les

connaissances sont tout autre à « Nosso Lar ». Dans les milieux religieux de la planète, on enseigne que le Seigneur créa les eaux. Or, il est logique que tout service créé ait besoin d'énergies et de bras pour être maintenu convenablement. Dans cette ville spirituelle, nous apprenons à remercier le Père et ses divins collaborateurs pour un tel présent. La connaissant plus en profondeur, nous savons que l'eau est un des plus puissants véhicules pour les fluides de toute nature. Ici, elle est surtout employée comme aliment et comme remède. Il y a des secteurs dans le Ministère de l'Aide qui sont consacrés exclusivement à la manipulation de l'eau pure, avec certains principes susceptibles d'être captés dans la lumière du Soleil et dans le magnétisme spirituel. Dans la plupart des régions de cette grande colonie, le système d'alimentation a ses bases ici. Mais du fait que parmi nous, seuls les Ministres de l'Union Divine soient les détenteurs du plus important niveau de Spiritualité Supérieure, la magnétisation générale des eaux de la Rivière Bleue leur revient, afin que tous les habitants de « Nosso Lar » puissent s'en servir avec la pureté indispensable. Ils effectuent la tâche initiale de nettoyage et les instituts réalisent les travaux spécifiques avec l'ajout de substances alimentaires et curatives. Quand les divers bras des flots se réunissent à nouveau, en un point éloigné, opposé à ce bois, la rivière sort de notre zone emportant en son sein nos qualités spirituelles.

J'étais extasié devant les explications.

— Sur la planète, dis-je, je n'avais jamais reçu de tels éclaircissements.

— Il y a de nombreux siècles que l'homme est inattentif, répondit Lisias ; la mer équilibre son habitat planétaire, l'élément aqueux lui fournit un corps physique, la pluie lui donne le pain, la rivière organise la ville, la présence

de l'eau lui offre la bénédiction du foyer et du service ; cependant, il se prend toujours pour le dominateur du monde, oubliant qu'il est avant toute chose fils du Très Haut. Malgré tout, un temps viendra où il reproduira nos travaux, louant l'importance de ce don du Seigneur. Il comprendra alors que l'eau, en tant que fluide créateur, absorbe en chaque foyer les caractéristiques mentales de ses habitants. L'eau dans le monde, mon ami, ne charrie pas seulement les résidus des corps. Elle charrie également les expressions de notre vie mentale. Elle sera nocive dans des mains perverses, utile dans des mains généreuses et, quand elle se trouve en mouvement, son courant ne répand pas seulement la bénédiction de la vie, mais également un moyen de Recours Divin, absorbant les amertumes, les haines et les anxiétés des hommes, lavant leur habitation matérielle et purifiant leur atmosphère intérieure.

Mon interlocuteur demeura silencieux et se tint dans une attitude respectueuse pendant que mes yeux fixaient le courant tranquille, réveillant de sublimes pensées.

NOUVELLES DU PLAN

Mon généreux compagnon désirait me faire visiter les divers quartiers de la colonie, mais des obligations impérieuses l'appelaient ailleurs.

— Tu auras l'occasion de connaître les autres régions de nos services, s'exclama-t-il avec bienveillance, car, comme tu peux le voir, les Ministères de « Nosso Lar » sont d'énormes cellules de travail actif. Plusieurs jours d'étude ne permettraient pas d'avoir une vision détaillée d'un seul d'entre eux. Mais les occasions ne te manqueront pas. Bien qu'il ne me soit pas possible de t'accompagner, Clarencio a l'influence nécessaire pour te permettre d'entrer facilement dans n'importe quel secteur.

Nous revînmes au point de passage de l'aérobis qui ne se fit pas attendre.

À présent, je me sentais presque à l'aise. La présence des nombreux passagers ne me gênait plus. L'expérience précédente m'avait fait un bien énorme. Mon cerveau fourmillait de questionnements utiles. Décidé à leur trouver une réponse, je profitai de ces quelques instants pour profiter de mon compagnon pendant que cela était encore possible.

— Lisias, mon ami, demandai-je, pourrais-tu me dire si toutes les colonies spirituelles sont identiques à celle-ci ? Les mêmes procédés, les mêmes caractéristiques ?

— D'aucune manière. Si dans les sphères matérielles chaque région et chaque établissement révèlent des traits particuliers, imagine la multiplicité des conditions en nos plans. Ici, comme sur la Terre, les êtres s'identifient par leurs sources d'origine communes et par la grandeur des fins qu'ils doivent atteindre ; mais il est important de considérer que chaque colonie, comme chaque entité, se trouve à des degrés différents dans la grande ascension. Toutes les expériences de groupe se diversifient entre elles et « Nosso Lar » constitue une expérience collective de cette nature. Selon nos archives, bien souvent, ceux qui nous ont précédés puisèrent leur inspiration dans les travaux de travailleurs dévoués d'autres sphères ; en compensation, d'autres groupements font appel à notre concours pour d'autres colonies en formation. Toutefois, chaque organisation présente des particularités essentielles.

Observant que la pause se faisait plus longue, je demandai :

— L'intéressante idée de la formation des Ministères est-elle partie de cela ?

— Oui, les missionnaires de la création de « Nosso Lar » visitèrent les services d'« Alvorada Nova¹ », une des

¹ NdT : Aube nouvelle.

colonies spirituelles des plus importantes de notre voisinage, et ils y trouvèrent la division en départements. Ils adoptèrent le procédé mais substituèrent le mot « Ministère » au mot « département », à l'exception des services régénérateurs qui parvinrent à s'élever à ce statut grâce au Gouverneur actuel. Ainsi procédèrent-ils, considérant que l'organisation en Ministères est plus expressive comme définition de spiritualité.

— Très bien ! ajoutai-je.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit l'infirmier, serviable, l'institution est très rigoureuse en ce qui concerne l'ordre et la hiérarchie. Ici, aucune place d'importance n'est concédée à titre de faveur. Seul quatre entités réussirent à entrer au Ministère de l'Union Divine, avec une responsabilité définie, au cours des dix dernières années. En général, nous tous, après un long stage de travail et d'apprentissage, nous retournons nous incarner pour procéder à des activités de perfectionnement.

Comme j'écoutais ces informations avec curiosité, Lisias continua :

— Quand les nouveaux venus des zones inférieures du Seuil se montrent aptes à recevoir la coopération fraternelle, ils restent au Ministère de l'Aide. Mais quand ils se montrent réfractaires, ils sont dirigés vers le Ministère de la Régénération. Si au fil du temps ils démontrent avoir tiré profit de leurs expériences, ils seront admis dans les travaux de l'Aide, de la Communication et de l'Éclaircissement, afin de se préparer efficacement aux futures tâches planétaires. Seulement quelques-uns parviennent à obtenir une activité prolongée dans le Ministère de l'Élévation, et rares sont ceux qui, tous les dix ans, atteignent l'intimité des travaux de l'Union Divine. Ne crois pas que ces témoignages ne sont que

de vagues représentations d'une activité idéaliste. Nous ne sommes déjà plus dans la sphère du globe où le désincarné est relégué au stade de fantôme. Nous vivons dans un cercle de démonstrations actives. Les missions de l'Aide sont laborieuses et compliquées, les devoirs du Ministère de la Régénération constituent un témoignage terriblement lourd, les travaux de la Communication exigent une haute notion de responsabilité individuelle, les champs de l'Éclaircissement requièrent une grande capacité de travail et de profondes valeurs intellectuelles, le Ministère de l'Élévation demande renoncement et illumination, les activités de l'Union Divine requièrent la connaissance juste et l'application sincère de l'amour universel. Quant au Gouvernement, il est le siège mouvementé de tous les sujets administratifs, de nombreux services de contrôle, comme par exemple celui de l'alimentation, de la distribution des énergies électriques, de la circulation, du transport et d'autres domaines encore. En réalité, ici, la loi du repos est rigoureusement respectée afin que certains travailleurs ne soient pas surchargés par rapport à d'autres. Mais la loi du travail est également rigoureusement appliquée. En ce qui concerne le repos, l'unique exception reste le Gouverneur lui-même qui ne profite jamais de ses droits.

— Mais, il ne s'absente jamais du palais ? demandai-je.

— Seulement dans les cas où le bien public l'exige. En dehors de cet impératif, le Gouverneur se rend toutes les semaines au Ministère de la Régénération qui représente la zone de « Nosso Lar » où il y a les plus nombreuses perturbations en raison de la syntonie d'un grand nombre de ceux qui y sont hébergés avec les frères du Seuil. Des multitudes d'esprits égarés s'y trouvent accueillies. Il profite donc des dimanches après-midi, après avoir prié avec la ville dans le Grand Temple du Gouvernement, pour coopérer avec les

Ministres de la Régénération, s'occupant de leurs difficiles problèmes de travail. Avec cette charge, il doit parfois se priver de joies sacrées, soutenant les désemparés et les souffrants.

L'aérobis nous laissa dans le voisinage de l'hôpital où m'attendait ma chambre accueillante.

Comme je pus m'en rendre compte à la sortie du véhicule sur la voie publique, de belles mélodies flottant dans l'air se faisaient entendre. Percevant mon expression intriguée, Lisias m'expliqua fraternellement :

— Ces musiques proviennent des ateliers où travaillent les habitants de « Nosso Lar ». Après observation, le Gouverneur reconnut que la musique intensifiait le rendement dans le travail, dans tous les secteurs de l'effort constructif. Dès lors, plus personne, à « Nosso Lar », ne travaille sans cette joyeuse stimulation.

Pendant ce temps, nous arrivâmes à l'entrée principale. Un infirmier s'avança courtoisement et dit :

— Frère Lisias, vous êtes invité à vous rendre au pavillon de droite pour un travail urgent.

Mon compagnon s'éloigna calmement pendant que je me retirai dans ma chambre, plein de questions intérieures.

12

LE SEUIL

Après avoir reçu de si précieux éclaircissements, mon désir de faire croître mes connaissances, concernant certains problèmes dont m'avait parlé Lisias, s'aiguïssait. Les références aux Esprits du Seuil venaient piquer ma curiosité. L'absence de préparation religieuse, dans le monde, donne lieu à de douloureuses perturbations. Qu'est-ce que pouvait être le Seuil ? Je connaissais seulement les concepts d'enfer et de purgatoire grâce aux sermons catholico-romains auxquels j'avais assistés, obéissant à des principes protocolaires. Mais de ce Seuil, je n'avais pourtant jamais rien entendu dire.

À la première rencontre avec mon généreux visiteur, mes questions ne se firent pas attendre. Lisias m'écouta, attentif, et m'expliqua :

— Alors ça ! tu as parcouru cette région pendant si longtemps et tu ne la connais même pas ?

Je me souvins des souffrances passées, ressentant les frissons d'horreur.

— Le Seuil, poursuivit-il, serviable, commence à la surface terrestre. C'est une zone obscure où se retrouvent tous ceux qui ne se sont pas décidés à traverser les portes des devoirs sacrés afin de les accomplir, demeurant dans la vallée de l'indécision ou dans le marécage des nombreuses erreurs. Quand l'Esprit se réincarne, il promet d'accomplir le programme des services du Père ; cependant, au moment de reproduire ces expériences sur la planète, cela devient bien difficile car il ne recherche que ce qui peut satisfaire son égoïsme. C'est ainsi que la même haine pour les adversaires et la même passion pour les amis sont entretenues. Mais la haine n'est pas la justice, pas plus que la passion n'est l'amour. Tout ce qui est excessif, sans profit, n'est que dépense du don de la vie. Ainsi, toutes les multitudes de déséquilibrés demeurent dans des régions brumeuses qui découlent des fluides de la chair. Le devoir accompli est une porte par laquelle nous passons dans l'Infini en chemin vers le continent sacré de l'union avec le Seigneur. Il est cependant naturel que l'homme qui se soustrait à l'obligation juste ait cette bénédiction indéfiniment retardée.

Notant la difficulté que je rencontrai pour comprendre tout le contenu de l'enseignement étant donné mon ignorance presque totale des principes spirituels, Lisias chercha à rendre la leçon plus limpide :

— Imagine que chacun d'entre-nous, renaissant sur la Terre, soit porteur d'un fait négatif qu'il doit nettoyer au lavoir de la vie humaine. Ce vêtement immonde est le corps causal, tissé par nos mains, dans les expériences anté-

rieures. Mais partageant à nouveau les bénédictions de l'opportunité terrestre, nous oublions notre objectif essentiel et, au lieu de nous purifier par l'effort du lavage, nous nous salissons un peu plus, contractant de nouveaux liens et nous enfermant nous-mêmes dans un véritable esclavage. Alors, si durant notre retour sur le monde nous cherchions un moyen de fuir la saleté qui se trouve en désaccord avec le milieu élevé, comment revenir à cette même ambiance lumineuse en de pires conditions ? Mais le Seuil fonctionne comme une région destinée à l'épuisement des résidus mentaux ; une espèce de zone purgatoire où est brûlé, petit à petit, le matériel détérioré des illusions que l'être a acquis en grande quantité, méprisant la sublime occasion d'une existence terrestre.

L'image ne pouvait être plus claire, plus convaincante.

Je n'avais aucun moyen de dissimuler mon admiration. Comprenant l'effet bénéfique des ces éclaircissements, Lisias poursuivit :

— Le Seuil est une région de grand intérêt pour qui a été sur la Terre. Il s'y concentre tout ce qui n'a pas de finalité pour la vie supérieure. Et observe que la Providence Divine agit avec sagesse en permettant que se crée une telle zone autour de la planète. Il y a des légions compactes d'âmes irrésolues et ignorantes qui ne sont pas suffisamment perverses pour être envoyées dans des colonies où la réparation y est plus douloureuse, ni assez nobles pour être conduites en des plans élevés. Les habitants du Seuil représentent d'immenses files, voisins immédiats des hommes incarnés dont ils sont seulement séparés par les lois vibratoires. Il ne faut pas s'étonner en sachant que de tels endroits se caractérisent par de profondes perturbations. Là-bas vivent et se regroupent les révoltés de toutes sortes. Ils

forment aussi des centres invisibles au pouvoir remarquable par la concentration des tendances et des désirs les plus répandus. N'y a-t-il pas beaucoup de personnes de la Terre ne se souvenant pas de leur désespoir en attendant le facteur qui ne venait pas ou quand le train n'apparaissait pas ? Eh bien le Seuil est rempli de désespérés. Pour ne pas trouver le Seigneur à la disposition de leurs caprices, après la mort du corps physique, et sentant que la couronne de la vie éternelle est la gloire propre à ceux qui travaillent avec le Père, ces êtres s'épanouissent et demeurent en de mesquines créations. « Nozzo Lar » a une société spirituelle, mais ces centres sont peuplés de malheureux, de malfaiteurs et de vagabonds de diverses catégories. C'est une zone de bourreaux et de victimes, d'exploiteurs et d'exploités.

Profitant d'une pause qui se fit spontanément, je m'exclamai, impressionné :

— Comment cela se fait-il ? N'y a-t-il pas par là-bas de défense, d'organisation ?

Mon interlocuteur sourit et précisa :

— L'organisation est un attribut des esprits organisés. Que veux-tu ? La zone inférieure à laquelle nous nous référons est comme la maison où il n'y a pas de pain : tout le monde crie et personne n'a raison. Le voyageur distrait manque son train, l'agriculteur qui n'a pas semé ne peut cueillir. Il y a toutefois une chose sûre que je peux te dire : malgré les ombres et les angoisses du Seuil, la protection divine n'a jamais fait défaut. Chaque Esprit y reste le temps qui lui est nécessaire. Pour cela, mon ami, le Seigneur a permis la création de nombreuses colonies telles que celle-ci, consacrées au travail et au secours spirituel.

— Alors je crois, observai-je, que cette sphère se mélange avec celle des hommes.

— Oui, confirma mon délicat ami, et c'est dans cette zone que s'étendent les fils invisibles qui lient les esprits humains entre eux. Ce plan est rempli de désincarnés et de formes-pensées produites par les incarnés car, en réalité, tout Esprit, où qu'il se trouve, est un centre irradiant de forces qui transforment ou qui détruisent, extériorisées sous forme de vibrations que la science terrestre ne peut pour le moment pas comprendre. Qui pense agit ailleurs. Et c'est par la pensée que les hommes rencontrent dans le Seuil les compagnons avec lesquels leurs tendances se rapprochent. Toute âme est un puissant aimant. Il y a une importante humanité invisible qui suit l'humanité visible. Les missions les plus laborieuses du Ministère de l'Aide sont remplies par les plus dévoués des serviteurs, dans le Seuil. Et si la tâche des pompiers de vos grandes villes est rendue difficile par les flammes et les nuages de fumée, les missionnaires du Seuil rencontrent des fluides extrêmement lourds émis, sans cesse, par des milliers d'esprits déséquilibrés par la pratique du mal, ou terriblement marqués par les souffrances rectificatrices. Il est important d'avoir beaucoup de courage et de renoncement pour aider celui qui ne comprend rien à l'aide qui lui est offerte.

Lisias s'interrompit. Grandement surpris, je m'exclamai :

— Ah ! comme je souhaite travailler auprès de ces légions de malheureux, leur apportant le pain spirituel de l'éclaircissement !

L'infirmier ami me regarda avec bonté et, après avoir médité en silence pendant un long moment, il précisa, avant de prendre congé :

— Penses-tu avoir la préparation indispensable pour un tel travail ?

DANS LE CABINET DU MINISTRE

Avec mon rétablissement surgissait la nécessité de mouvement et de travail. Tant de temps s'étant écoulé, les années de lutte étant passées, mon intérêt se portait vers les occupations qui remplissent la journée de tout homme normal, dans le monde, de manière utile. Il était incontestable que j'avais perdu d'excellentes opportunités sur la Terre, que de nombreuses erreurs marquaient mon chemin. Je me souvenais maintenant des quinze années de clinique, sentant un certain « vide » au fond du cœur. Je me sentais comme un vigoureux agriculteur en plein champ, les mains liées, dans l'impossibilité de se mettre au travail. Entouré d'infirmités, je ne pouvais m'en approcher, comme en d'autres temps où j'étais à la fois l'ami, le médecin et le chercheur. Même enten-

dant les gémissements incessants dans les chambres contiguës à la mienne, les fonctions d'infirmier ou de collaborateur en situation d'urgence ne m'étaient pas permises. Ce n'est pas que la volonté me manquât, mais ma position ici était si humble que je n'osai m'y risquer. Les médecins spirituels étaient détenteurs d'une technique différente. Sur la Terre, je savais que mon droit à intervenir commençait dans les livres connus et les titres obtenus. Mais dans ce nouveau milieu, la médecine commençait dans le cœur, s'extériorisant par l'amour et l'attention fraternelle. Le plus simple des infirmiers de « Nossos Lar » avait des connaissances et des possibilités bien supérieures à ma science. Par conséquent, je ne pouvais m'employer à aucune tentative de travail spontané, cela me paraissant être une invasion du domaine d'autrui.

Dans l'embarras né de telles difficultés, Lisias était l'ami le plus indiqué pour mes confidences de frère.

Interrogé, il dit :

— Pourquoi ne pas demander l'aide de Clarencio ? Je suis certain qu'il fera quelque chose pour toi. Demande-lui conseil. Il s'enquiert tout le temps de tes nouvelles et il fera tout ce qu'il peut pour toi.

Une grande espérance m'anima. Je consulterai le Ministre de l'Aide.

Ayant pris les mesures nécessaires, je fus informé que le généreux bienfaiteur pourrait seulement me recevoir le matin suivant, dans son cabinet particulier.

J'attendis anxieux le moment fixé.

Le lendemain, très tôt, je me rendis au lieu indiqué. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que trois personnes se trouvaient là en train d'attendre Clarencio, pour les mêmes raisons que moi !

Le délicat Ministre de l'Aide était arrivé bien avant nous et s'occupait de questions plus importantes que la réception de visites et de demandes.

Le travail urgent terminé, il commença à nous appeler, deux par deux. Procéder aux audiences de telle manière me surpris. Mais je sus, plus tard, qu'il profitait de cette méthode pour que les avis qu'il donnait à certaines personnes puissent aussi servir à d'autres, répondant ainsi aux nécessités d'ordre général, gagnant temps et efficacité.

De longues minutes s'écoulèrent avant que ne vienne mon tour.

Je pénétrai dans le cabinet en compagnie d'une dame âgée qui serait entendue en premier, en raison de l'ordre d'arrivée. Le Ministre nous reçut cordialement, nous mettant à l'aise pour discourir.

— Noble Clarencio, commença l'inconnue, je viens faire appel à vos bons services au profit de mes deux fils. Ah ! je ne supporte plus la séparation et j'ai été informée que tous deux vivent épuisés et surchargés par l'infortune sur Terre. Je reconnais que les desseins du Père sont justes et pleins d'amour. Cependant, je suis mère ! Je ne parviens pas à me soustraire au poids de l'angoisse !...

Et la pauvre femme fondit en larmes abondantes. Le Ministre, lui adressant un regard fraternel, bien que conservant intacte son énergie personnelle, lui répondit, bienveillant :

— Mais si vous reconnaissez que les desseins du Père sont justes et saints, que puis-je faire ?

— Je souhaitais, répondit-elle, affligée, que vous me concédiez les moyens pour les protéger personnellement, dans les sphères du globe !...

Ah ! mon amie, dit l'aimable bienfaiteur, ce n'est qu'avec l'esprit d'humilité et de travail qu'il nous est possible de protéger quelqu'un. Que dire d'un parent terrestre qui désire aider ses enfants tout en se maintenant parfaitement tranquille dans son foyer ? Le Père a créé le travail et la coopération comme des lois que personne ne peut trahir sans se causer du tort. Votre conscience ne vous dit-elle rien à ce propos ? Combien de bonus-heure¹ pouvez-vous présenter au bénéfice de votre demande ?

L'interpellée répondit avec hésitation :

— Trois cent quatre.

— Cela est regrettable, dit Clarencio en souriant, car vous êtes hébergée ici depuis plus de six ans, et vous avez donné, à la colonie, jusqu'à aujourd'hui, à peine trois cent quatre heures de travail. Cependant, peu après que vous vous soyez rétablie des luttes douloureuses dans les régions inférieures, je vous ai offert une activité louable dans le Groupe de Surveillance du Ministère de la Communication...

— Mais il s'agissait d'un travail insupportable, coupa l'interlocutrice, une lutte incessante contre des entités mal-faisantes. Il est naturel que je ne me sois pas adaptée.

Clarencio continua, imperturbable :

— Je vous ai ensuite placée parmi les Sœurs du Soutien, dans les travaux régénérateurs.

— Pire ! s'exclama la vieille femme, ces départements sont remplis de personnes immondes. Mots grossiers, indécentes, misère...

— Reconnaisant vos difficultés, poursuivit le Ministre, je vous ai envoyé coopérer à l'Infirmierie des Perturbés.

¹ Note de l'auteur spirituel : point relatif à chaque heure de service.

— Mais qui pourrait les supporter, sinon les saints ? demanda la rebelle. J'ai fait mon possible. Seulement, cette multitude d'âmes désorientées en effraierait plus d'un !

— Je n'en suis pas resté là de mes efforts, répliqua le bienfaiteur sans se perturber. Je vous ai alors placée dans les Laboratoires d'Investigations et de Recherches du Ministère de l'Éclaircissement et, malgré tout, peut-être ennuyée par ces mesures, vous vous êtes délibérément réfugiée dans les Champs du Repos.

— Il était également impossible d'y continuer dit l'im-pénitente, je n'ai rencontré que des expériences épuisantes, des fluides étranges, des chefs aigris.

— Eh bien, sachez mon amie, lui dit l'orienteur dévoué et sûr, que le travail et l'humilité sont les deux côtés du chemin de l'aide. Pour aider quelqu'un, nous avons besoin que des frères se fassent nos coopérateurs, amis, protecteurs et serviteurs. Avant de soutenir ceux que nous aimons, il est indispensable d'établir des courants de sympathie. Sans la coopération, il est impossible d'agir avec efficacité. L'homme de la campagne qui cultive la terre, reçoit la gratitude de ceux qui savourent les fruits. L'ouvrier qui répond aux demandes de ses chefs exigeants, exécutant leurs ordres, représente le pilier du foyer où le Seigneur l'a placé. Le serviteur qui obéit, tout en construisant, conquiert ses supérieurs et ses compagnons de besogne. Et aucune personne ne pourra être utile à ceux qu'elle aime si elle ne sait pas servir et obéir noblement. Que l'on se blesse le cœur, que l'on ressente la difficulté, mais que chacun sache que le service utile appartient, avant tout, au Donateur Universel.

Après une petite pause, il continua :

— Que ferez vous alors sur la Terre si vous n'avez pas encore appris à supporter la moindre chose ? Je ne doute

aucunement de votre dévouement envers vos enfants chéris, mais il importe de remarquer que vous ne seriez à leur côté qu'une mère paralytique, incapable de fournir l'aide attendue. Pour que n'importe lequel d'entre nous puisse avoir la joie de venir en aide à ceux qu'il aime, l'intervention d'un grand nombre de ceux qu'il a lui-même aidé est nécessaire. Ceux qui ne coopèrent pas ne reçoivent pas de coopération. Ainsi en va-t-il de la loi éternelle. Et si vous n'avez rien accumulé pour donner, il est juste que vous recherchiez la contribution fraternelle des autres. Mais comment recevoir la collaboration indispensable si vous n'avez pas encore semé, pas même la simple sympathie ? Retournez au Champs du Repos où vous avez trouvé refuge dernièrement, et réfléchissez. Nous examinerons ensuite la question avec l'attention requise.

La mère inquiète s'assit, essuyant ses larmes abondantes.

Ensuite, le Ministre me fixa avec compassion et dit :

— Approchez vous mon ami !

Je me levai, hésitant, pour commencer à parler.

14

EXPLICATIONS DE CLARENCO

Mon cœur battait à tout rompre, me rappelant l'étudiant timide face à ses sévères examinateurs. Voyant la dame en pleurs et observant l'énergie sereine du Ministre de l'Aide, je tremblais intérieurement, me repentant d'avoir provoqué cette audience. N'aurait-il pas mieux valu que je restasse silencieux, apprenant à attendre les délibérations supérieures ? Ne serait-ce pas une présomption déplacée que de demander une place de médecin dans cet hôpital où j'étais logé comme malade ? La sincérité de Clarencio envers la sœur qui me précéda réveilla en moi des réflexions nouvelles. J'aurais voulu désister, renoncer à la volonté de la veille et m'en retourner à ma chambre, mais c'était impossible. Le Ministre de l'Aide, comme devinant mes propos les plus intimes, s'exclama sur un ton ferme :

— Je suis prêt à vous écouter.

J'allais solliciter n'importe quel service médical à « Nosso Lar » malgré l'indécision qui me dominait. Cependant, ma conscience m'averti : Pourquoi se référer à un service spécialisé ? Ne serait-ce pas répéter les erreurs humaines dans lesquelles la vanité ne tolère aucun autre type d'activité sinon celle qui correspond aux idées reçues des titres de noblesse ou académiques ? Cette pensée me permit de me rééquilibrer à temps. En pleine confusion, je dis :

— J'ai pris la liberté de venir jusqu'ici, faire appel à vos bonnes grâces, afin de m'intégrer dans le travail. Mes occupations me manquent maintenant que la générosité de « Nosso Lar » m'a ramené à l'harmonie organique. Tout travail utile m'intéresse du moment que je m'éloigne de l'inaction.

Clarencio me fixa longuement, paraissant chercher à identifier mes intentions les plus personnelles.

— Je le sais déjà. Verbalement, vous demandez n'importe quel travail ; mais au fond, vous vous ressentez de l'absence de vos clients, de votre cabinet, du milieu de travail avec lequel le Seigneur vous honora sur la Terre.

Jusqu'ici, ses paroles n'étaient qu'ondes de réconfort et d'espérance que je recevais au plus profond de mon cœur avec des signes de confirmation.

Mais après une pause plus longue que les autres, le Ministre reprit :

— Il convient toutefois de noter que, de temps à autres, le Père nous honore de Sa confiance et nous dénaturons les véritables titres de travail. Vous avez été médecin sur la Terre, entouré de toutes les facilités en ce qui

concerne les études. Vous n'avez jamais su le prix d'un livre car vos parents, généreux, prenaient à leur charge toutes les dépenses. À peine diplômé, vous avez commencé à recevoir de confortables revenus sans avoir à affronter les difficultés du médecin pauvre, contraint de faire appel à ses parents, amis et connaissances afin de pouvoir exercer son activité. Vous avez prospéré si facilement que vous avez transformé les facilités en une source de mort prématurée du corps physique. Alors jeune et sain, vous avez commis de nombreux abus dans le cadre du travail auquel Jésus vous a confié.

Face au regard ferme et en même temps bienveillant, une étrange perturbation s'empara de moi.

Respectueusement, je dis :

— Je reconnais la justesse de vos observations, mais si possible, j'aimerais obtenir les moyens de racheter mes débits, me consacrant sincèrement aux infirmes de ce centre hospitalier.

— Volonté très noble, remarqua Clarencio avec austérité. Cela dit, il est nécessaire de reconnaître que toute tâche sur Terre, dans le domaine des professions, est une invitation du Père pour que l'homme pénètre dans les temples divins du travail. Le titre, pour nous, n'est qu'une étiquette ; mais dans le monde, il a pour habitude de représenter une porte ouverte à toutes les étourderies. Avec cette étiquette, l'homme obtient le droit d'apprendre noblement et de servir le Seigneur dans le cadre de Ses divins services sur la planète. Un tel principe est applicable à toutes les activités terrestres, excluant le conventionnalisme de tous les secteurs où elles sont pratiquées. Vous avez reçu une étiquette de médecin ; vous avez pénétré le temple de la Médecine mais votre action, à l'intérieur, n'a pas correspondu aux critères qui m'autorisent à accéder à vos désirs actuels. Comment

vous transformeriez-vous, d'un instant à l'autre, en médecin des esprits infirmes quand vous avez mis un point d'honneur à limiter exclusivement vos observations à la sphère du corps physique ? Je ne nie pas vos capacités en tant qu'excellent physiologiste, mais le champ de la vie est très étendu. Que diriez-vous d'un botaniste qui alignerait des définitions seulement en se basant sur l'examen d'écorces sèches de quelques arbres ? Un grand nombre de médecins, sur Terre, préfère la conclusion mathématique quand ils se trouvent face aux services relevant du corps. Nous reconnaissons que les Mathématiques sont respectables, mais ce n'est pas l'unique science de l'Univers. Comme vous le reconnaîtrez maintenant, le médecin ne peut perdurer dans les diagnostics et les terminologies. Il doit pénétrer l'âme, en sonder les profondeurs. De nombreux professionnels de la Médecine, sur Terre, sont prisonniers des salles académiques parce que la vanité leur a volé la clé du cachot. Rares sont ceux qui parviennent à traverser le marécage des intérêts inférieurs, à se placer au-dessus des préjugés communs et, pour ces exceptions, il n'y a que les railleries du monde et les moqueries des compagnons.

J'en fus abasourdi. Je n'avais pas connaissance de telles notions de responsabilité professionnelle. Cette interprétation du titre académique de médecin qui se réduisait à un laissez-passer permettant d'entrer dans les zones de travail afin de coopérer activement avec le Seigneur Suprême, me surprit. Incapable d'intervenir, j'attendis que le Ministre de l'Aide reprenne le fil de ses explications.

— Comme vous pouvez le constater continua-t-il, vous ne vous êtes pas convenablement préparé pour nos travaux.

— Généreux bienfaiteur, me risquai-je à dire, je comprends la leçon et me courbe devant l'évidence.

Et faisant un effort pour contenir mes larmes, je demandai avec humilité :

— Je me soumetts à n'importe quel travail dans cette colonie de réalisation et de paix.

Avec un profond regard de sympathie, il répondit :

— Mon ami, je n'ai pas que des vérités amères. J'ai également des mots d'encouragement. Vous ne pouvez pas être encore médecin à « Nossos Lar », mais vous pourrez assumer la fonction d'apprenti le moment opportun. Votre position actuelle n'est pas des meilleures. Cependant, vous pouvez avoir bon espoir grâce aux requêtes qui parviennent au Ministère de l'Aide en votre faveur.

— Ma mère ? demandai-je, grisé par la joie.

— Oui, répondit le Ministre, votre mère et d'autres amis dans le cœur desquels vous avez planté la graine de la sympathie. Tout de suite après votre arrivée, j'ai demandé au Ministre de l'Éclaircissement qu'il me fournisse votre dossier que j'ai examiné attentivement. Beaucoup d'imprévoyance, de nombreux abus et beaucoup d'irréflexion. Mais pendant les quinze années de votre exercice, vous avez aussi fourni des ordonnances gratuitement à plus de six mille personnes dans le besoin. Dans la majorité des cas, vous avez pratiqué ces actes méritoires par pure moquerie. Mais vous pouvez à présent constater que même par moquerie, le véritable bien répand des bénédictions sur nos chemins. De tous ceux qui ont bénéficié de vos soins, quinze ne vous ont pas oublié et ont fait parvenir jusqu'ici des appels énergiques en votre faveur. Cependant, je dois dire que même le bien que vous avez fait pour les indifférents compte ici en votre faveur.

Concluant les surprenantes explications en souriant, Clarenco précisa :

— Vous apprendrez de nouvelles leçons à « Nosso Lar » et, après d'utiles expériences, vous coopérerez efficacement avec nous en vous préparant pour le futur infini.

Je me sentais resplendir. Pour la première fois, je pleurai de joie dans la colonie. Oh ! qui pourrait comprendre une telle joie sur Terre ? Parfois, il est nécessaire que le cœur se taise dans l'imposant silence divin.

15

LA VISITE MATERNELLE

Attentif aux recommandations de Clarencio, je cherchai à rétablir mes énergies pour recommencer l'apprentissage. Peut-être qu'en une autre époque je me serais senti offensé par des observations aussi rudes. Mais, dans les circonstances actuelles, je me souvenais de mes anciennes erreurs et je me sentais réconforté. Les fluides de la chair forcent l'âme à une profonde somnolence. En réalité, c'est seulement maintenant que je me rendis compte qu'en aucun cas l'expérience humaine ne pouvait être prise à la légère. L'importance de l'incarnation venait d'apparaître subitement à mes yeux, mettant en évidence des grandeurs que j'avais jusqu'alors ignorées. Prenant en considération les opportunités perdues, je reconnaissais ne pas mériter l'hospitalité de « Nosso Lar ». Clarencio avait toutes les raisons du monde pour m'avoir parlé avec cette franchise.

Ainsi, je passai des jours livrés à de profondes réflexions sur la vie. J'étais intérieurement habité par une envie dévorante de revoir mon foyer terrestre. Mais je m'abstenaient de demander de nouvelles concessions. Les bienfaiteurs du Ministère de l'Aide étaient excessivement généreux avec moi ; ils devinaient mes pensées. S'ils n'avaient pas spontanément répondu à mon désir de revoir ma demeure, c'est que cela n'était pas opportun. Je me tus alors, résigné et un peu triste. Lisias faisait son possible pour m'égayer avec ses propos consolateurs. Mais j'étais dans cette phase de repli sur moi-même où l'homme est appelé au recueillement par sa conscience profonde.

Malgré tout, un jour, mon bienveillant visiteur entra dans ma chambre, radieux, s'exclamant :

— Devine qui vient d'arriver, à ta recherche !

Cette physionomie enjouée, ces yeux brillants, rien dans le visage de Lisias ne pouvait me tromper.

— Ma mère ! répondis-je confiant.

Les yeux écarquillés d'allégresse, je la vis entrer, les bras grands ouverts.

— Fils ! mon fils ! viens à moi mon chéri !

Je ne peux dire ce qui s'est alors passé. Je me sentis redevenir l'enfant qui jouait sous la pluie, pieds nus dans le jardin. Je me jetai dans ses bras aimants, pleurant de félicité, ressentant les plus sacrés ravissements du bonheur spirituel. Je l'embrassai maintes fois, la serrant dans mes bras, nos larmes se mélangeant et j'ignore combien de temps nous restâmes ainsi enlacés. Finalement, ce fut elle qui rompit l'enchantement, recommandant :

— Allons, mon fils, ne te laisse pas emporter par l'émotion de cette manière ! La joie aussi, quand elle est excessive, à ses répercussions sur le cœur.

Et au lieu de porter ma mère que j'aime tant dans mes bras, comme je le faisais dans les derniers moments de son pèlerinage sur Terre, ce fut elle qui essuya mes larmes abondantes, me conduisant jusqu'au divan.

— Tu es encore faible, mon fils. Ne dépense pas tes forces.

M'installant à ses côtés avec attention, elle posa ma tête fatiguée sur ses genoux, me caressant légèrement, m'apportant le soulagement à la lumière des souvenirs bien-aimés. Je me sentis alors le plus heureux des hommes. J'avais l'impression que le bateau de mon espérance avait jeté l'ancre dans le port le plus sûr. La présence maternelle représentait un réconfort infini auprès de mon cœur. Ces quelques minutes me laissaient l'impression d'un rêve tissé de fils d'une joie indicible. Pareil au petit qui cherche les détails, je fixais ses vêtements, copie parfaite de ses vieux habits qu'elle portait à la maison. Observant sa robe foncée, ses bas de laine, son châle bleu, je contemplais sa tête menue auréolée de fils neigeux, les rides de son visage, son regard doux et calme de tous les jours. Tremblantes de joie, mes mains caressaient les siennes sans que je ne parvinsse à articuler une phrase. Mais ma mère, plus forte que moi, dit avec sérénité :

— Nous ne saurons jamais remercier Dieu pour de tels cadeaux. Le Père ne nous oublie jamais, mon fils. Quelle longue séparation ! Ne crois pas que je t'avais oublié. Parfois, la Providence sépare temporairement les cœurs pour que nous apprenions l'amour divin.

Percevant sa douceur de toujours, je sentis que mes plaies terrestres se ravivaient. Oh ! comme il est difficile de se défaire des résidus rapportés de la Terre ! Comme elle pèse cette imperfection accumulée au cours des siècles suc-

cessifs ! Combien de fois avais-je entendu les conseils salutaires de Clarencio et les observations fraternelles de Lisias pour renoncer aux lamentations. Mais au contact de la tendresse maternelle, les anciennes blessures se rouvraient. Des pleurs de joie, je passai aux larmes d'angoisse, me souvenant avec précision des chemins terrestres. Je ne me rendais pas compte que la visite n'avait pas pour but de satisfaire à mes caprices, mais qu'elle représentait une précieuse bénédiction de la miséricorde divine. Reproduisant les anciennes exigences, je conclus, à tort, que ma mère devait continuer à être l'oreille attentive à mes plaintes et maux sans fin. Presque toujours, les mères ne se révèlent être que les esclaves de leurs enfants sur Terre. Rares sont ceux qui comprennent leur dévouement avant de la perdre. Selon cette même conception erronée, d'une autre époque, je glissai sur le terrain des confidences douloureuses. Ma mère m'écoutait en silence, laissant transparaître une inexprimable mélancolie. Les yeux humides, me serrant de temps en temps contre son cœur, elle dit avec tendresse :

— Oh ! mon fils, je n'ignore pas les instructions que notre généreux Clarencio t'a données. Ne te plains pas. Rendons grâce au Père pour ce rapprochement, harmonisons nous maintenant dans une école différente où nous apprendrons à être fils du Seigneur. Dans mon rôle de mère terrestre, je n'ai pas toujours su t'orienter comme il aurait convenu et je travaille aussi au réajustement de mon cœur. Tes larmes me font revenir aux paysages des sentiments humains. Quelque chose appelle mon âme en arrière. Je voudrais donner raison à tes lamentations, te dresser un trône comme si tu étais la personne la plus importante de l'Univers. Mais maintenant, cette attitude ne va plus de paire avec les nouvelles leçons de la vie. Ces élans sont pardonnable dans la sphère de la chair. Mais ici, mon fils, il est

avant tout indispensable de répondre au Seigneur. Tu n'es pas le seul homme désincarné à réparer ses erreurs, pas plus que je ne suis la seule mère à se sentir éloignée des personnes qu'elle aime. Néanmoins, notre douleur ne nous élèvera pas par les pleurs que nous versons ni par les blessures qui saignent en nous, mais par la porte de lumière qui s'offre à notre esprit, afin que nous soyons plus compréhensifs et plus humains. Larmes et ulcères constituent le procédé de l'étendue bénite de nos plus purs sentiments.

Après une longue pause pendant laquelle ma conscience me mit solennellement en garde, ma mère poursuivit :

— S'il nous est possible de consacrer ces courtes minutes au profit de l'amour, pourquoi les détourner vers l'ombre des lamentations ? Réjouissons-nous, mon fils, et travaillons sans relâche. Modifie ton attitude mentale. Ta confiance en ma tendresse me reconforte et je ressens de la joie en ton affection filiale, mais je ne peux revenir en arrière dans mes expériences. Aimons-nous, maintenant, du grand et sacré amour divin.

Ces paroles bénites me réveillèrent. J'avais l'impression que de vigoureux fluides partaient des sentiments maternels pour revitaliser mon cœur. Ma mère me regardait avec fierté, affichant un beau sourire. Je me redressai, respectueux, et lui embrassai le front, la sentant plus aimante et plus belle que jamais.

CONFIDENCES

Les paroles maternelles me consolèrent, réorganisant mes énergies intérieures. Ma mère avait parlé du travail, évoquant les douleurs et les difficultés comme étant des bénédictions, les faisant contribuer aux joies et aux sublimes leçons. Une tranquillité inattendue et inexprimable baignait mon esprit. Ces enseignements avaient alimentés mon âme d'une bien étrange manière ; je me sentais tout autre, plus joyeux, plus décidé et plus heureux.

— Oh, mère ! m'exclamai-je, ému, la sphère où tu demeures doit être merveilleuse ! Quelles visions du monde spirituel tu dois avoir, quelle chance !...

Elle ébaucha un sourire et reconnut :

— Les sphères élevées, mon fils, requièrent toujours plus de travail et une plus grande abnégation. N'imagine pas

que je passe mon temps absorbée en d'enchanteresses visions, loin des devoirs justes. Mais ne vois dans mes mots aucun reflet d'une quelconque tristesse liée à la situation dans laquelle je me trouve. Il s'agit avant tout de la révélation de la responsabilité nécessaire. Depuis mon retour de la Terre, j'ai intensément travaillé pour notre rénovation spirituelle. De nombreuses entités, à l'heure de la désincarnation, restent accrochées à leur foyer terrestre, prétextant l'amour qu'elles portent à ceux qui restent dans le monde physique. Toutefois, on m'enseigna ici que le véritable amour, pour qu'il puisse répandre ses bénédictions, a besoin d'être toujours en travail. Alors, depuis mon retour, je m'efforce de conquérir le droit d'aider ceux que j'aime tant.

— Et mon père, où est-il ? demandai-je. Pourquoi n'est-il pas venu avec toi ?

Le visage de ma mère prit une singulière expression quand elle me répondit :

— Ah, ton père ! ton père !... voilà douze ans qu'il se trouve dans une zone d'épaisses ténèbres du Seuil. Sur Terre, il nous a toujours semblé fidèle aux traditions familiales, attaché aux bonnes manières des hautes finances des milieux auxquels il a appartenu jusqu'à la fin de son existence, et attaché avec ferveur à la pratique de la religion. Mais au fond, il était faible et entretenait des liaisons clandestines hors de notre foyer. Deux de ces personnes à qui il s'était attaché étaient mentalement liées à un vaste réseau d'entités maléfiques. Et aussitôt que mon pauvre Laerte se fut désincarné, il souffrit énormément lors de son passage dans le Seuil en raison de ces malheureuses créatures, à qui il avait fait de nombreuses promesses, qui l'attendaient avec impatience, l'emprisonnant à nouveau dans les mailles de l'illusion. Au début, il voulut réagir, s'efforçant de me

retrouver. Mais il ne put comprendre que l'âme, après la mort du corps physique se trouve telle qu'elle a vécu réellement. Ainsi, Laerte ne perçut pas ma présence spirituelle ni l'assistance empressée d'autres de nos amis. Ayant gaspillé de nombreuses années à simuler, il avait faussé sa vision spirituelle, limité son niveau vibratoire, et cela eut pour résultat de le laisser en la seule compagnie des relations qu'il avait cultivées de manière irréfléchie, tant par l'esprit que par le cœur. Les principes familiaux ainsi que l'amour lié à notre nom occupèrent quelques temps son esprit. D'une certaine manière, il luttait, repoussant les tentations. Mais finalement, il chuta, pris à nouveau dans le filet de l'ombre par manque de persévérance dans la pensée juste et droite.

Grandement impressionné, je demandai :

— N'y a-t-il donc aucun moyen de le soustraire à des agissements aussi abjects ?

— Ah ! mon fils, expliqua ma mère, je lui rends fréquemment visite. Pourtant, il ne me perçoit pas. Son potentiel vibratoire est encore très bas. Je tente, par l'inspiration, de l'attirer sur le bon chemin, mais je ne parviens qu'à lui arracher quelques larmes de repentir de temps à autres, sans obtenir de résolutions sérieuses. Les malheureuses dont il est devenu le prisonnier le détournent de mes suggestions. Cela fait des années que je travaille ainsi. J'ai sollicité le soutien d'amis de cinq centres différents, qui s'occupent d'activités spirituelles élevées, y compris ici, à « Nossos Lar ». À certains moments, Cláudio est pratiquement parvenu à l'attirer au Ministère de la Régénération, mais en vain. Il est impossible d'allumer la lumière dans une lanterne qui n'a ni huile ni mèche... nous avons besoin de l'adhésion mentale de Laerte afin de parvenir à le relever et à lui ouvrir sa vision spirituelle. En attendant, mon pauvre mari

reste inactif en lui-même, entre l'indifférence et la révolte.

Ayant fait une longue pause, elle continua, soupirant :

— Peut-être ne le sais-tu pas encore, mais tes deux sœurs Clara et Priscila vivent également dans le Seuil aujourd'hui, accrochées à la surface de la Terre. Je suis contrainte de répondre aux nécessités de tous. L'unique aide directe dont je bénéficiais reposait dans la coopération affectueuse de ta sœur Louisa, celle qui s'en est allée alors que tu étais petit. Louisa m'a attendue ici pendant de nombreuses années et elle fut le bras sur lequel je me suis appuyée dans les durs travaux de soutien de la famille terrestre. Mais après avoir lutté courageusement à mon côté en faveur de ton père, de toi et de tes sœurs, elle s'en est retournée, la semaine dernière, en raison des fortes perturbations dont sont victimes ceux de notre famille qui se trouvent encore sur Terre, se réincarnant parmi eux dans un geste héroïque de sublime renoncement. J'espère donc que tu te rétabliras rapidement afin que nous puissions nous employer à des activités au service du bien.

Les informations concernant mon père m'avaient surpris. Dans quel genre de luttes était-il engagé ? Ne paraissait-il pas avoir été sincère dans la pratique des préceptes religieux ? Ne communiait-il pas tous les dimanches ? Emporté par le dévouement maternel, je demandai :

— Malgré la relation de papa avec ces créatures infâmes, tu continues à l'aider ?

— Ne les juge pas ainsi, me calma-t-elle, dis-toi avant tout, mon fils, que ce sont nos sœurs malades, ignorantes ou malheureuses. Elles sont également filles de notre Père. Je n'ai pas seulement intercédé pour Laerte mais également pour elles, et je suis convaincue d'avoir trouvé le moyen de les attirer tous auprès de mon cœur.

Ce grand renoncement me surprit. Subitement, je pensais à ma famille et je sentis le vieil attachement à mon épouse et à mes fils tant aimés. Face à Clarencio et à Lisias, je cherchais toujours à refouler mes sentiments et à taire mes questionnements, mais le regard maternel m'encourageait. Quelque chose me laissait pressentir que ma mère ne resterait qu'un court moment à mes côtés. Profitant du temps qui s'écoulait rapidement, je lui demandai :

— Maman, toi qui a accompagné papa avec autant de dévouement, ne pourrais-tu rien m'apprendre au sujet de Zélia et des enfants ? J'attends avec impatience le moment de retourner à la maison afin de les aider. Oh ! ils doivent également partager ce lourd sentiment d'absence ! Comme doit souffrir ma pauvre épouse de cette séparation !...

Ma mère esquissa un triste sourire et répondit :

— J'ai régulièrement rendu visite à mes petits-enfants. Ils vont bien.

Et après avoir médité quelques instants, elle ajouta :

— Tu ne dois donc pas t'inquiéter avec le problème d'aide à ta famille. Prépare-toi, en premier lieu, de manière à ce que nous puissions parvenir à nos fins. Il y a des questions qu'il nous faut faire parvenir au Seigneur, en pensée, avant de travailler à la solution dont elles ont besoin.

Je voulus insister sur le sujet afin de recueillir des détails, mais ma mère ne revint plus sur le sujet, s'esquivant avec tact. La conversation se poursuivit encore durant un long moment, m'enveloppant dans un réconfort sublime. Un peu plus tard, elle prit congé et, curieux de savoir comment elle vivait, je lui demandai la permission de l'accompagner. Me caressant tendrement, elle dit alors :

— Ne viens pas, mon fils. On m'attend avec urgence

au Ministère de la Communication où on me fournira les moyens fluidiques nécessaires pour mon voyage de retour dans les laboratoires de transformation. Qui plus est, j'ai encore besoin de rendre visite au Ministre Célio afin de le remercier pour l'opportunité de cette visite.

Et, me laissant dans l'âme une impression persistante de félicité, elle m'embrassa et partit.

17

À LA MAISON DE LISIAS

Peu de jours s'étaient écoulés après la visite de ma mère quand Lisias vint me chercher sur la demande du Ministre Clarencio. Je le suivis surpris.

Aimablement reçu par le bienfaiteur magnanime, j'attendais ses ordres avec un énorme plaisir.

— Mon ami, dit-il affable, vous êtes dorénavant autorisé à faire des observations dans les différents secteurs de nos services, à l'exception des Ministères de nature supérieure. Henrique de Luna a déclaré votre traitement terminé la semaine dernière et, il est à présent juste que vous profitiez de votre temps pour observer et apprendre.

Je regardai Lisias en cet instant comme un frère qui devait participer à mon indicible félicité. L'infirmier répondit à mon regard avec une joie intense. J'étais heureux à n'en

plus pouvoir. C'était le début d'une vie nouvelle. D'une certaine manière, je pourrai travailler, entrant dans des écoles différentes. Clarencio, qui semblait percevoir mon intraduisible enchantement, précisa :

— Votre présence dans le secteur hospitalier n'étant plus nécessaire, j'examinerai attentivement la possibilité de vous placer dans un nouvel endroit. Je consulterai quelques-unes de nos institutions...

Mais Lisisas lui coupa la parole en s'exclamant :

— Si possible, j'aimerais le recevoir en notre maison le temps que durera le cours de ses observations ; là, ma mère le traitera comme un fils.

Je fixai mon ami, emporté par un mouvement de joie. Clarencio lui adressa, à son tour, un regard d'approbation, disant :

— Très bien, Lísias ! Jésus se réjouit avec nous à chaque fois que nous recevons un ami en notre cœur.

Je pris l'infirmier si serviable dans mes bras sans pouvoir lui faire part de mes remerciements. La joie nous rend parfois muets.

— Gardez ce document, me dit aimablement le Ministre de l'Aide, en me tendant un petit livret. Avec ceci, vous pourrez entrer dans les Ministères de la Régénération, de l'Aide, de la Communication et de l'Éclaircissement pendant un an. Cette période écoulée, nous verrons ce qu'il sera possible de faire concernant vos souhaits. Instruisez-vous, mon cher. Ne perdez pas de temps. L'espace entre les expériences corporelles se doit d'être bien employé.

Lísias me prit par le bras et sortit, pleinement heureux.

Après un certain temps, nous nous trouvâmes face à la porte d'une ravissante maison entourée d'un jardin coloré.

— C'est ici ! s'exclama mon délicat compagnon.

Et avec une expression empreinte de tendresse, il ajouta :

— Notre demeure à « Nosso Lar ¹ ».

Au doux tintement de la sonnette d'entrée, une femme sympathique apparut à la porte.

— Maman ! s'écria l'infirmier, me présentant avec joie, voici le frère que j'avais promis de t'amener.

— Soyez le bienvenu, mon ami ! s'exclama la dame, noblement. Cette maison est la vôtre.

Et m'embrassant, elle ajouta :

— J'ai appris que votre mère n'habitait pas ici. Dans ce cas, voyez en moi une sœur avec les responsabilités maternelles.

Je ne savais pas comment remercier cette femme pour son hospitalité généreuse. J'allais prononcer quelques phrases afin de montrer mon émotion et ma reconnaissance, mais la noble femme, révélant une singulière bonne humeur, me prit de court, devinant mes intentions :

— Tout remerciement est interdit. Inutile que vous disiez quoi que ce soit. Vous m'obligeriez tout à coup à me souvenir de nombreuses phrases conventionnelles de la Terre...

¹ NdT : l'auteur spirituel a joué sur les mots à cet endroit du texte : O nosso lar, dentro de « Nosso Lar » qui se traduirait « Notre demeure, à l'intérieur de « Notre Demeure », « notre demeure » étant la traduction française de nosso lar. Le nom original de la colonie spirituelle ayant été gardé dans la traduction française de l'ouvrage, le jeu de mot passe donc inaperçu.

Nous nous mîmes tous à rire, et je murmurai, ému :

— Que le Seigneur puisse transformer ma gratitude en bénédictions de joie et de paix pour chacun d'entre vous.

Nous entrâmes. L'intérieur était simple et accueillant. Les meubles étaient presque identiques à ceux de la Terre et les divers objets, de manière générale, présentaient de petites variantes. Des tableaux à la sublime signification spirituelle décoraient les murs et un piano trônait au milieu du salon, sur lequel une harpe aux lignes nobles et délicates reposait. Percevant ma curiosité, Lisias dit joyeusement :

— Comme tu peux le constater, je n'ai pas encore rencontré les anges harpistes après le tombeau mais nous avons ici une harpe qui est à notre disposition.

— Oh ! Lisias, le coupa affectueusement sa mère, ne sois pas ironique. Ne te souviens-tu pas de la manière dont le Ministère de l'Union Divine reçut les membres de l'Élévation, l'année passée, quand des ambassadeurs de l'Harmonie passèrent par ici ?

— Si, maman. Mais je voulais seulement dire que les harpistes existent et que nous devons user de l'audition spirituelle pour les écouter, nous efforçant à notre tour dans l'apprentissage des choses divines.

Après les présentations obligatoires où j'expliquai d'où je venais, je finis par apprendre que la famille de Lisias avait vécu dans une ville ancienne de l'État de Rio de Janeiro, que sa mère s'appelait Laura et qu'à la maison, il y avait avec lui deux sœurs, Iolanda et Judith.

Tout respirait ici une douce et réconfortante intimité. Je ne parvenais pas à dissimuler ma satisfaction pas plus que mon énorme joie. Ce premier contact avec l'organisation

domestique de la colonie m'enchantait. L'hospitalité pleine de tendresse arrachait à mon esprit des notes de profonde émotion.

Face à mon tir nourri de questions, Iolanda me montra de merveilleux livre. Notant mon intérêt, Laura me dit :

— En ce qui concerne la littérature, nous avons à « Noso Lar » un énorme avantage. Les écrivains de mauvaise foi, ceux qui apprécient le venin psychologique, sont conduits immédiatement dans les zones obscures du Seuil. Ils ne peuvent trouver leur équilibre par ici, pas même au Ministère de la Régénération, tant qu'ils demeurent dans un tel état d'esprit.

Je ne pus m'empêcher de sourire, continuant à observer les chefs-d'œuvre de l'art photographique qui s'épalaient dans les pages offertes à mon regard.

Par la suite, Lisias m'appela afin de me faire visiter quelques-unes des pièces de la maison, restant un peu plus de temps dans la salle de bain dont les installations très intéressantes m'émerveillèrent. Tout était simple mais confortable.

J'étais encore en proie à l'admiration qui m'avait saisi quand Laura nous invita pour la prière.

Nous nous assîmes, silencieux, autour de la grande table. Une musique mélodieuse se fit entendre après qu'un imposant appareil fut allumé. Il s'agissait des louanges du crépuscule. Dans le fond de l'écran, la même scène prodigieuse du Gouvernement que je ne me lassais pas de contempler tous les après-midi dans le centre hospitalier apparut. Et à cet instant, je me sentis dominé par une joie profonde et mystérieuse. Voyant le cœur bleuté se dessiner

au loin, je sentis mon âme s'agenouiller dans mon temple intérieur, en de sublimes extases de jubilation et de reconnaissance.

18

AMOUR, ALIMENT DES ÂMES

Une fois la prière terminée, la propriétaire de la maison nous invita à passer à table, servant un potage réconfortant et des fruits parfumés qui semblaient surtout être un concentré de fluides délicieux. Grandement surpris, j'entendis Laura observer avec joie :

— Finalement, nos réfections sont ici bien plus agréables que sur la Terre. Il y a des foyers, à « Nosso Lar », qui s'en dispensent presque complètement ; mais dans les zones du Ministère de l'Aide, nous ne pouvons nous passer des concentrés fluidiques, devant procéder à de lourdes tâches que les circonstances imposent. Nous dépensons une grande quantité d'énergie. Il est nécessaire de reconstituer des réserves de force.

— Mais cela ne veut pas dire, fit remarquer une des jeunes, qu'il n'y a que nous, les fonctionnaires de l'Aide et de

la Régénération, qui dépendons des aliments. Aucun des Ministères, celui de l'Union Divine y compris, ne s'en dispense ; il n'y a que l'apparence de la substance qui diffère. A la Communication et à l'Éclaircissement, il y a une énorme dépense de fruits. A l'Élévation, la consommation de jus et de concentrés n'est pas des moindres et, à l'Union Divine, les phénomènes alimentaires atteignent l'inimaginable.

Mon regard interrogateur allait de Lisias à Laura, impatient de recevoir des explications. Ils sourirent tous face à ma perplexité naturelle, mais la mère de Lisias vint à la rencontre de mes désirs, m'expliquant :

— Peut-être ignorez-vous que le plus grand soutien des êtres est justement l'amour. De temps en temps, nous recevons à « Nozzo Lar », de grandes commissions d'instructeurs qui administrent des enseignements nouveaux concernant la nutrition spirituelle. Tout le système d'alimentation, dans les diverses sphères de la vie, a sa base profonde dans l'amour. L'aliment physique, même ici, tout bien considéré, est un simple problème de matérialité transitoire, comme dans le cas des véhicules terrestres qui ont besoin de graisse et d'huile. L'âme, en elle-même ne se nourrit que d'amour. Plus nous nous élèverons dans le plan évolutif de la Création, plus amplement nous connaissons cette vérité. Ne vous semble-t-il pas que l'amour divin soit l'aliment universel ?

De telles explications me réconfortèrent grandement. Percevant ma satisfaction intérieure, Lisias intervint, disant :

— Tout s'équilibre dans l'amour infini de Dieu et, quand l'être devient de plus en plus évolué, plus subtil devient le processus d'alimentation. Le ver, dans le sous-sol de la planète, se nourrit essentiellement de terre. Le grand

animal trouve dans les plantes les éléments nécessaires à sa survivance, à l'exemple de l'enfant tétant le sein maternel. L'homme cueille le fruit du végétal, le transforme selon les exigences du palais qui lui est propre et le sert à sa table. Nous, créatures désincarnées, nous avons besoin de substances nutritives s'apparentant au fluide, et le processus sera à chaque fois plus délicat au fur et à mesure que s'intensifie l'ascension individuelle.

— N'oublions toutefois pas la question des corps, ajouta Laura, parce qu'au fond, le ver, l'animal, l'homme et nous, nous dépendons absolument de l'amour. Nous nous mouvons tous en lui et sans lui, nous n'aurions pas d'existence.

— C'est extraordinaire ! m'exclamai-je.

— Ne vous souvenez-vous pas de l'enseignement évangélique « aimez-vous les uns les autres » ? poursuivit la mère de Lisias, attentionnée. Jésus n'a pas établi ces principes en ne pensant qu'à la charité, principes dans lesquels nous apprendrons tous, tôt ou tard, que la pratique du bien constitue un simple devoir. Il nous conseille aussi de nous alimenter les uns les autres dans le champ de la fraternité et de la sympathie. L'homme incarné saura plus tard que la conversation amicale, le geste affectueux, la bonté réciproque, la confiance mutuelle, la lumière de la compréhension, l'intérêt fraternel, patrimoines qui dérivent naturellement de l'amour profond, constituent de solides aliments pour la vie en soi. Réincarnés sur la Terre, nous affrontons de grandes limitations ; en revenant de ce côté-ci, nous reconnaissons que toute la stabilité de la joie est un problème d'alimentation purement spirituelle. Des foyers, des petites villes, des cités et des nations se forment en accord avec ces impératifs.

Je me souvins instinctivement des théories du sexe largement divulguées de par le monde ; mais, devinant peut-être mes pensées, Laura dit :

— Personne ne dit que le phénomène est simplement sexuel. Le sexe est une manifestation sacrée de cet amour universel et divin, mais ce n'est qu'une expression isolée du potentiel infini. Parmi les couples les plus spiritualisés, la tendresse, la confiance, le dévouement et l'entente réciproque demeurent bien au-dessus de l'union physique, réduite entre eux à une réalisation transitoire. L'échange magnétique est le facteur qui établit le rythme nécessaire à la manifestation de l'harmonie. Pour entretenir le bonheur, leur présence mutuelle, et parfois, seulement la compréhension, suffisent.

Profitant d'une pause, Judith ajouta :

— À « Nosso Lar », nous apprenons que la vie terrestre s'équilibre dans l'amour sans que la plus grande partie des hommes ne s'en aperçoive. Âmes jumelles, âmes sœurs et âmes affines forment des paires et de nombreux groupes. S'unissant les unes aux autres, se protégeant mutuellement, elles parviennent à obtenir l'équilibre dans le plan de la rédemption. Mais il advient que lorsque des compagnons leur manquent, les êtres les moins forts succombent au milieu du voyage.

— Comme tu le vois mon ami, fit remarquer Lisias satisfait, il est ici aussi possible de citer l'Évangile du Christ : « L'homme ne vit pas seulement de pain. »

Mais avant qu'aient pu être faites d'autres considérations, la cloche d'entrée sonna avec force.

L'infirmier se leva pour ouvrir.

Deux jeunes hommes bien éduqués entrèrent dans la salle. S'adressant à moi avec gentillesse, Lisias dit :

— Voici nos frères Polidoro et Estacio, compagnons de service au Ministère de l'Éclaircissement.

S'ensuivirent salutations et embrassades dans la joie habituelle.

Au bout d'un certain temps, Laura déclara souriante :

— Vous avez tous beaucoup travaillé aujourd'hui. Vous avez employé votre journée avec profit. N'allez pas changer votre programmation de ce soir à cause de nous. N'oubliez pas votre excursion au Domaine de la Musique.

Notant la préoccupation de Lisias, elle ajouta maternellement :

— Va, mon fils. Ne fait pas attendre Lascinia plus longtemps. Notre frère restera en ma compagnie jusqu'à ce qu'il puisse t'accompagner dans ces divertissements.

— Ne te préoccupe pas de moi, m'exclamai-je instinctivement.

Et Laura, dans un aimable sourire, ajouta :

— Je ne pourrai pas encore goûter aux joies du Domaine aujourd'hui. Nous avons à la maison ma petite-fille convalescente qui est revenue de la Terre il y a quelques jours.

Ils sortirent tous au milieu d'une bonne humeur générale. En fermant la porte, la mère de Lisias se tourna vers moi et m'expliqua en souriant :

— Ils partent à la recherche de l'aliment dont nous parlions. Les liens affectifs, ici, sont plus beaux et plus forts. L'amour, mon ami, est le pain divin des âmes, la sublime nourriture des cœurs.

LA JEUNE DÉSINCARNÉE

— Votre petite-fille ne vient pas à table pour les repas ? demandai-je à la propriétaire de la maison, cherchant à avoir une conversation plus personnelle.

— Pour le moment, elle mange seule, m'expliqua Laura, car la pauvre petite est toujours nerveuse et abattue. Ici, nous ne plaçons pas autour de notre table les personnes qui se trouvent dans un état de perturbation ou de dégoût. La neurasthénie et l'inquiétude émettent des fluides lourds et vénéneux qui se mélangent automatiquement aux aliments. Ma petite-fille est restée dans le Seuil durant quinze jours en proie à une forte somnolence. Nous l'y avons assistée. Elle devait rentrer dans les pavillons hospitaliers mais finalement, elle vint se soumettre à mes soins directs.

J'avais envie de rendre visite à la nouvelle venue de la planète. Il serait très intéressant de l'entendre. Depuis com-

bien de temps étais-je sans nouvelles directes de l'existence terrestre ?

Laura ne se fit pas prier quand je lui fis part de mes intentions.

Nous fûmes jusqu'à une chambre confortable et spacieuse. Une jeune fille fort pâle se reposait dans un fauteuil accueillant. Elle fut vivement surprise par ma visite.

— Cet ami, Éloïsa, est un de nos frère revenu de la sphère physique il y a peu de temps, lui expliqua la mère de Lisias.

La jeune fille me fixa avec curiosité, bien que son regard restât perdu au milieu de cernes profondes, révélant un grand effort pour concentrer son attention. Ébauchant un vague sourire, elle me salua et je me présentai à mon tour.

— Vous devez être fatiguée, dis-je.

Mais avant qu'elle ne puisse répondre, Laura s'avança, cherchant à la soustraire aux efforts excessivement fatigants :

— Éloïsa se trouve dans un état de préoccupation et d'affliction. Cela se justifie en partie. La tuberculose a été longue et l'a profondément marquée. Cela dit, elle doit faire preuve d'optimisme et de courage.

Je vis la jeune fille ouvrir ses grands yeux noirs, comme cherchant à retenir ses larmes, mais en vain. Son thorax s'agita violemment et, un mouchoir plaqué sur ses lèvres, elle tenta, sans succès, de contenir ses sanglots angoissés.

— Ma petite ! lui dit Laura avec tendresse en l'embrassant, il est nécessaire que tu réagisses contre cela. Ses

impressions sont les résultats d'une éducation religieuse insuffisante, rien de plus. Tu sais que ta mère ne tardera plus et que tu ne peux pas compter sur la fidélité de ton fiancé qui n'est en rien préparé pour t'offrir un sincère dévouement sur la Terre. Il est encore loin de l'esprit sublime de l'amour illuminé. Il se fiancera certainement avec une autre femme et tu dois te faire à cette idée. Il serait d'ailleurs injuste d'exiger sa présence soudaine ici.

Souriant maternellement, Laura ajouta :

— Admettons qu'il vienne, transgressant la loi. La souffrance ne serait-elle pas plus grande ? Ne paierais-tu pas cher la coopération que tu lui aurais apportée dans ce cas ? Ni les amitiés sincères ni la collaboration fraternelle ne te manqueront afin que tu puisses trouver ton équilibre ici. Et si tu aimes réellement ce garçon, tu dois chercher l'harmonie pour l'aider plus tard. De plus, ta mère ne tardera pas à arriver.

Les pleurs abondants de la jeune fille me firent de la peine. Je cherchai à imprimer une nouvelle direction à la conversation, tentant de la soustraire à la crise de larmes.

— D'où venez-vous, Éloïsa ? lui demandai-je.

La mère de Lisias, à présent silencieuse, semblait désirer également la voir se changer les idées.

Après avoir essuyé ses yeux larmoyants durant un long moment, la jeune fille répondit :

— De Rio de Janeiro.

— Mais vous ne devez pas pleurer ainsi, protestai-je. Vous avez beaucoup de chance. Vous vous êtes désincarné il y a quelques jours et vous êtes avec vos parents sans avoir connu les tempêtes du grand voyage...

Cela parut lui remonter le moral et elle répondit plus calmement :

— Vous n'imaginez pourtant pas combien j'ai souffert. Huit mois de lutte contre la tuberculose, sans parler des traitements... la douleur d'avoir transmis cette maladie à ma mère si douce... En plus de cela, ce qu'a souffert mon fiancé à cause de moi est inracontable...

— Allons, allons, ne dis pas cela, intervint Laura en souriant. Sur Terre, nous avons toujours l'illusion qu'il n'y pas de douleur plus grande que la nôtre. Pur aveuglement : il y a des millions de créatures affrontant des situations vraiment cruelles comparées à nos expériences.

— Pourtant, grand-mère, Arnaldo est resté inconsolable, désespéré. Tout cela nous donne de quoi réfléchir, ajouta-t-elle embarrassée.

— Et tu crois sincèrement à cela ? demanda la vieille femme avec une inflexion empreinte de tendresse. J'ai observé ton ex-fiancé à plusieurs reprises au cours de ta maladie. Il est tout naturel qu'il ait été autant ému en voyant ton corps se réduire à des haillons, mais il n'est pas encore prêt pour comprendre un sentiment pur. Il trouvera rapidement à se reconforter. L'amour illuminé n'est pas pour tous les êtres humains. Mais conserve ton optimisme. Tu pourras lui venir en aide, sans aucun doute, de nombreuses fois, mais en ce qui concerne l'union conjugale, quand tu pourras faire des excursions dans les sphères de la planète en notre compagnie, tu le trouveras déjà marié à une autre.

Étonné à mon tour, je notai la surprise douloureuse d'Éloïsa. Elle ne savait comment se comporter face à la sérénité et au bon sens de sa grand-mère.

— Serait-ce possible ?

La mère de Lisias fit un geste d'une grande tendresse et dit :

— Ne sois pas têtue et ne cherche pas à me contredire.

Voyant que la souffrante prenait l'attitude de qui attend des preuves, Laura insista avec douceur :

— Ne te souviens-tu pas de Maria da Luz, ton amie qui t'apportait des fleurs tous les dimanches ? Eh bien écoute : quand le médecin annonça de manière confidentielle l'impossibilité du rétablissement de ton corps physique, Arnaldo, bien que très peiné, commença à l'envelopper de vibrations mentales différentes. Maintenant que tu te trouves ici, ils ne mettront pas longtemps à prendre de nouvelles décisions.

— Ah ! quelle horreur grand-mère.

— Horreur ? pourquoi ? Il est nécessaire que tu t'habitues à prendre en considération les nécessités d'autrui. Ton fiancé est un homme commun, il n'est pas informé des beautés sublimes de l'amour spirituel. Pour autant que tu l'aimes, tu ne peux opérer de miracle en lui. La découverte de soi-même est l'apanage de chacun. Arnaldo connaîtra plus tard la beauté de ton idéalisme. Mais à présent, il est nécessaire de le laisser aux expériences dont il a besoin.

— Je ne peux m'y résoudre ! cria la jeune fille en pleurant. Justement Maria da Luz, l'amie que j'ai toujours crue fidèle...

Mais Laura sourit et dit avec ménagement :

— Ne serait-il pourtant pas mieux de le confier aux soins d'une personne aimée ? Maria da Luz sera toujours ton amie spirituelle alors qu'une autre femme t'aurait peut-être rendu plus tard difficile l'accès à son cœur.

Je fus éminemment surpris de voir Éloïsa éclater en sanglots. La bienveillante grand-mère perçut ma tranquillité et, peut-être avec la volonté d'éclairer aussi bien sa petite fille que moi, elle expliqua sensément :

— Je connais la raison de tes larmes ma petite. Elles naissent de la terre inculte de notre égoïsme millénaire, de notre vanité humaine têtue. Cependant, je ne parle pas pour te blesser mais pour te réveiller.

Pendant qu'Éloïsa pleurait, la mère de Lisias m'invita à retourner au salon car la malade avait besoin de repos.

En nous asseyant, elle me dit, sur un ton confidentiel :

— Ma petite fille est arrivée profondément fatiguée. Son cœur s'est attaché de manière excessive aux mailles de l'amour-propre. Normalement, sa place devrait être en l'un de nos hôpitaux. Cependant, l'Assistant Couceiro a jugé plus opportun de la placer sous la responsabilité de notre tendresse. Cela me convient d'ailleurs tout à fait puisque ma douce Teresa, sa mère, reviendra d'ici peu. Un peu de patience et nous atteindrons la solution attendue. Question de temps et de sérénité.

20

NOTIONS DE FOYER

Désirant profiter des valeurs éducatives qui découlaient naturellement de la conversation avec Laura, je demandai, curieux :

— Remplissant autant de devoirs, vous avez encore des attributions hors de la maison ?

— Oui ; nous vivons dans une ville de transition. Cependant, les finalités de la colonie résident dans le travail et l'apprentissage. Les âmes féminines remplissent ici de nombreuses obligations, se préparant pour le retour vers la planète ou pour accéder à des sphères plus élevées.

— Mais l'organisation domestique à « Nosso Lar » est-elle identique à celle de la Terre ?

Avec une expression bien significative, elle dit :

— C'est le foyer terrestre qui s'efforce, depuis longtemps, de reproduire notre manière de faire. Mais, à de rares exceptions, les conjoints sont en train de nettoyer le terrain des sentiments envahi par les herbes amères de la vanité personnelle et peuplé par les monstres de la jalousie et de l'égoïsme. La dernière fois que je suis revenue de la planète, j'amenais avec moi, comme il est normal, de profondes illusions. Mais en même temps que je me trouvais dans une crise d'orgueil blessé, je fus conduite au Ministère de l'Éclaircissement afin d'écouter un grand instructeur. Depuis ce jour, un nouveau courant d'idées pénétra mon esprit.

— Ne pourriez-vous pas m'exposer quelques-unes des leçons reçues ? demandai-je avec intérêt.

— L'orienteur, très versé en mathématiques, poursuivit-elle, nous fit comprendre que le foyer est comme un angle droit sur la ligne du plan d'évolution divine. La ligne verticale représente le sentiment féminin engagé dans les inspirations créatrices de vie. La ligne horizontale représente, elle, le sentiment masculin dans la marche des réalisations dans le domaine du progrès commun. Le foyer est l'angle sacré où se rencontrent l'homme et la femme pour la compréhension indispensable. C'est le temple où les êtres doivent s'unir spirituellement avant qu'ils ne s'unissent corporellement. Il y a maintenant sur Terre un grand nombre de spécialistes des questions sociales qui annoncent de nouvelles mesures et qui appellent à la régénération de la vie domestique. Certains en viennent à soutenir que l'institution de la famille est menacée. Cependant, il importe de considérer qu'en réalité, le foyer est une conquête sublime que les hommes réalisent tout doucement. Où se trouve, dans les sphères du globe, le véritable institut domestique basé sur l'harmonie, avec les droits et les devoirs équitablement partagés ? Dans la plus part des cas, les couples terrestres passent les heures

sacrées de la journée en vivant dans l'indifférence et dans un féroce égoïsme. Quand le mari reste calme, la femme semble se désespérer ; quand l'épouse se calme, humble, le compagnon devient alors un tyran. La femme ne parvient pas à motiver l'homme sur la ligne horizontale de ses travaux temporels, pas plus que l'homme ne parvient à suivre la femme dans le vol divin de la tendresse et du sentiment, en chemin vers les plans supérieurs de la Créations. Ils se dissimulent, aussi bien en société que dans la vie privée ; l'un fait des voyages lointains mentalement quand l'autre commente la tâche qui lui revient. Si la femme parle des enfants, le mari s'éloigne à travers les affaires ; si le compagnon examine une difficulté du travail qui est sien, l'esprit de l'épouse s'envole vers l'atelier de la couturière. Il est clair qu'en de telles circonstances, l'angle divin n'est pas clairement tracé. Il y a deux lignes divergentes tentant, en vain, de former l'angle sublime afin d'édifier une marche dans l'escalier grandiose de la vie éternelle.

Ces concepts me laissèrent profondément silencieux et, grandement impressionné, je dis :

— Laura, ces définitions suscitent un monde de pensées nouvelles. Ah ! si nous connaissions tout cela sur la Terre !...

— C'est une question d'expérience, mon ami, répliqua la noble dame. L'homme et la femme apprendront dans la souffrance et la lutte. Pour le moment, peu de personnes sont conscientes que le foyer est une institution principalement divine que l'on doit vivre de tout son cœur et de toute son âme. Alors que le commun des mortels traverse la région fleurie des fiançailles, ils se cherchent, mettant en œuvre tous les moyens de l'esprit. C'est pour cela qu'il est dit que tous les êtres sont beaux quand ils aiment véritablement. Le

sujet le plus trivial devient des plus enchanteurs dans les conversations les plus futiles. L'homme et la femme apparaissent ici dans l'intégration de leurs forces sublimes. Mais peu après avoir reçu la bénédiction nuptiale, la plus part des personnes traverse les voiles du désir et tombent dans les bras des vieux monstres qui tyrannisent les cœurs. Il n'y a plus de concessions réciproques, pas plus qu'il n'y a de tolérance et, parfois, ni même de fraternité. C'est ainsi que s'éteint la beauté lumineuse de l'amour, quand les conjoints perdent la complicité et le goût de converser. À partir de là, les plus éduqués se respectent, les plus rustres se supportent avec difficulté. Ils ne se comprennent pas ; questions et réponses sont formulées en peu de mots. Même si les corps s'unissent encore, les esprits vivent séparés, agissant sur des chemins opposés.

— Tout cela est la pure vérité ! ajoutai-je, ému.

— Mais que faire mon ami ? répliqua Laura avec bonté, dans la phase actuelle de l'évolution de la planète, il n'existe, dans la sphère corporelle, que de très rares unions d'âmes jumelles, bien peu de couples d'âmes sœurs ou affines, et un écrasant pourcentage de liaisons rédemtrices. Le plus grand nombre de couples humains est constitué de véritables bagnards menottés.

Cherchant à reprendre le fil des considérations suggérées par ma question initiales, elle continua, disant :

— Les âmes féminines ne peuvent rester inactives ici. Il est indispensable d'apprendre à être mère, épouse, missionnaire, sœur. Le rôle de femme, dans le foyer, ne peut pas se limiter à quelques larmes de piété oisive et à de nombreuses années de servitude. Il est évident que le mouvement du féminisme fanatique constitue une action abominable contre les véritables attributions de l'esprit féminin. La

femme ne peut engager un duel contre les hommes au moyen de bureaux et de cabinets où est réservée une activité adaptée à l'esprit masculin. Notre colonie enseigne qu'il existe de nobles travaux qui sont une extension du foyer pour les femmes. Le soin des malades, l'enseignement, l'industrie du tissu, l'information, les travaux nécessitant de la patience, représentent des activités très importantes. L'homme doit apprendre à apporter dans son foyer la richesse de ses expériences, et la femme a besoin d'entourer de douceur le dur labeur de l'homme. À l'intérieur de la maison, l'inspiration ; à l'extérieur, l'activité. L'une ne vivra pas sans l'autre. Comment la rivière aura toujours de l'eau sans source et comment la source s'écoulera sans le lit de la rivière ?

Je ne pus m'empêcher de sourire en écoutant cette question.

La mère de Lisias, après une longue pause, continua :

— Quand le Ministère de l'Aide me confie des enfants, mes heures de service sont comptées en double, ce qui peut vous donner une idée de l'importance du service maternel sur le plan terrestre. Mais par ailleurs, quand je n'en ai pas, je travaille durant la journée comme infirmière, quarante-huit heures par semaines. Tout le monde travaille chez nous. À l'exception de ma petite-fille qui est en convalescence, aucune personne de notre famille ne se trouve dans les zones du repos. Huit heures de travail pour l'intérêt général, journallement, c'est un programme à la portée de tous. Je me sentirais gênée si je ne le faisais pas.

Elle s'interrompit quelques instants pendant lesquels je me perdis en de profondes réflexions...

21

CONTINUANT LA CONVERSATION

— Notre conversation, m'exclamai-je avec intérêt, me suggère de nombreuses interrogations, Laura, mais la curiosité, l'abus...

— Ne dites pas cela, me coupa-t-elle, bienveillante, demandez toujours. Je ne suis pas capable d'enseigner, mais il est toujours facile d'informer.

Nous rimes de son observation puis je lui demandai ensuite :

— Comme il en va sur la Terre, la propriété est ici relative. Nos acquisitions sont faites sur la base des heures de travail. Finalement, le bonus-heure est notre argent. Tout ce qui nous est nécessaire est acquis avec ces coupons que

nous obtenus par nous-mêmes à grands renforts de dévouement et d'effort. En général, les constructions représentent un patrimoine commun sous le contrôle du Gouvernement. Mais chaque famille spirituelle peut faire l'acquisition d'un foyer (jamais plus d'un) représentant trente mille bonus-heure, ce qui peut être obtenu après un certain temps de service. Notre habitation a été acquise par le travail persévérant de mon époux qui vint à la sphère spirituelle bien avant moi. Nous avons été séparés dix-huit ans par les liens physiques mais en restant unis par les anneaux spirituels. Ricardo ne s'est pas reposé. Recueilli à « NoSSo Lar » après une certaine période d'extrêmes perturbations, il comprit immédiatement la nécessité de l'effort actif, nous préparant un nid pour le futur. Quand je suis arrivée, nous avons inauguré la maison qu'il avait organisée avec soin, ajoutant à notre bonheur. Dès lors, mon époux m'enseignait des connaissances nouvelles. Mes luttes dans le veuvage avaient été intenses. Encore très jeune, avec mes enfants petits, je dus faire face à de rudes travaux. Au prix de témoignages difficiles, j'ai fourni aux fruits de notre union les valeurs éducatives dont je pouvais disposer, mais les habituant très tôt aux durs travaux. Plus tard, je compris que cette existence difficile m'avait faite échapper aux indécisions et aux angoisses du Seuil pour m'avoir protégée de nombreuses et dangereuses tentations. La sueur du corps ou la préoccupation juste, dans les domaines de l'activité honnête, constituent de précieux moyens permettant l'élévation et la défense de l'âme. Retrouver Ricardo, tisser un nouveau foyer avec les fibres de l'affection, tout cela représentait le Ciel pour moi. Durant plusieurs années, nous avons vécu une vie de bonheur absolu, travaillant pour notre élévation, nous unissant toujours plus, et coopérant au progrès de ceux qui nous sont proches. Au fil du temps, Lisias, Iolanda et Judith nous rejoignirent, augmentant notre félicité.

Après une petite pause pendant laquelle elle semblait méditer, mon interlocutrice poursuivit sur un ton plus grave :

— Mais la sphère du globe nous attendait. Si le présent était plein de joie, il fallait s'acquitter du passé pour que le futur s'harmonise avec la loi éternelle. Nous ne pouvions payer sur Terre avec les bonus-heure mais avec la sueur honnête, fruit du travail. En raison de notre bonne volonté, notre vision du passé douloureux s'éclairait. La loi du temps exigeait alors notre retour.

Ses paroles me causaient une vive impression. C'était la première fois, dans la colonie, que j'entendais quelqu'un se référer aux incarnations antérieures.

— Laura, m'exclamai-je, l'interrompant, permettez-moi une parenthèse. Pardonnez ma curiosité mais jusqu'à présent, je n'ai encore pas pu prendre connaissance, de manière plus profonde de mon passé spirituel. Ne suis-je pas débarrassé des liens physiques ? N'ai-je pas traversé la rivière de la mort ? Vous êtes-vous souvenue du passé tout de suite après votre venue ou vous a-t-il fallu attendre le concours du temps ?

— J'ai dû attendre, répliqua-t-elle, souriante. Avant tout, il est indispensable que nous nous dépouillions des impressions physiques. Les écailles de l'infériorité sont très tenaces. Un grand équilibre est nécessaire afin que nous puissions nous souvenir de manière profitable. En général, nous avons tous commis d'importantes erreurs dans les cycles de la vie éternelle. Qui se souvient du crime perpétré se sentira l'être le plus infortuné de l'Univers, et qui se souvient du crime dont il a été victime se considérera, de la même manière, comme un être malheureux. Ainsi, seule l'âme qui est très sûre d'elle-même reçoit spontanément de

tels souvenirs. Les autres sont dûment contrôlées en ce qui concerne le domaine des réminiscences et, si elles tentent de tromper ce dispositif de la loi, il n'est pas rare de les voir se laisser aller au déséquilibre ou à la folie.

— Mais vous êtes-vous souvenue du passé de manière naturelle ? demandai-je.

— Je m'explique, répondit-elle avec bonté. Quand ma vision intérieure s'éclaircit, de vagues souvenirs me causèrent d'importantes perturbations, coïncidant avec le même état d'âme que partageait mon mari. Nous décidâmes tous deux de consulter l'assistant Longobardo. Cet ami, après un minutieux examen de nos impressions, nous orienta vers les magnétiseurs du Ministère de l'Éclaircissement. Reçus avec chaleur, nous avons eu, en premier lieu, accès à la Section des Archives où nous avons tous des rapports nous concernant. Les techniciens de ce Ministère nous invitèrent à lire nos propres mémoires recouvrant une période de trois siècles, pendant deux ans, sans causer de préjudice à nos travaux de l'Aide. Le chef du service de la Mémoire ne nous permit pas la lecture de phases antérieures, nous déclarant incapables de supporter les souvenirs correspondant à d'autres époques.

— Et il a suffi de la lecture pour que vous puissiez vous sentir en possession des souvenirs ? lui demandai-je, curieux.

— Non, la lecture informe seulement. Après une longue période de méditation pour notre propre éveil, et avec une surprise indescriptible, nous avons été soumis à des opérations psychiques bien particulières visant à pénétrer les domaines émotionnels des souvenirs. Les Esprits techniciens de ce secteur nous appliquèrent des passes sur le cerveau, réveillant certaines énergies endormies... Ricardo et

moi étions alors maîtres de trois cents années d'une mémoire complète. Nous avons alors compris combien était encore grand notre débit envers les organisations de la planète !...

— Et où se trouve notre frère Ricardo ? Comme j'aimerais faire sa connaissance !... m'exclamai-je en proie à une forte impression.

La mère de Lisias remua de manière significative la tête et murmura :

— En raison de nos observations concernant le passé, nous nous sommes mis d'accord sur une nouvelle rencontre dans les sphères de la Surface. Nous avons du travail, beaucoup de travail, sur la Terre. Ainsi, Ricardo est parti voilà trois ans. Quant à moi, je le suivrai d'ici quelques jours, n'attendant que le retour de Teresa pour la laisser avec les autres.

Et, le regard vague, comme si son esprit était très loin, au côté de sa fille retenue sur Terre, Laura ajouta :

— La mère d'Éloïsa ne tardera pas. Son passage à travers le Seuil ne sera que de quelques heures grâce aux grands sacrifices qu'elle fait depuis l'enfance. Ayant beaucoup souffert, elle n'aura pas besoin des traitements de la Régénération. Je pourrai donc lui transmettre mes obligations de l'Aide et partir tranquillement. Le Seigneur ne nous oubliera pas.

LE BONUS-HEURE

Observant que Laura s'attristait subitement au souvenir de son mari, je résolus de changer la direction de la conversation, demandant :

— Que pouvez-vous me dire à propos des bonus-heure ? S'agit-il d'une monnaie de métal ?

Mon interlocutrice perdit l'apparence rêveuse qu'elle avait adoptée et répliqua de bonne grâce :

— Ils ne sont pas à proprement parler une monnaie mais une fiche de service individuelle ayant une valeur acquisitive.

— Acquisitive ? demandai-je abruptement.

— À « Nosso Lar », répondit-elle, bienveillante, la production vestimentaire et l'alimentation de base appartiennent

ment à tous. Il y a des services centraux de distribution au Gouvernement et des départements dédiés au même travail dans les Ministères. Le cellier fondamental est une propriété collective.

Face à mon geste silencieux de surprise, elle précisa :

— Tout le monde coopère à l'agrandissement du patrimoine et en vit. Mais ceux qui travaillent acquièrent des droits qui sont justes. Chaque habitant de « Nosso Lar » reçoit pain et vêtements dans la mesure du strict nécessaire. Mais ceux qui s'efforcent d'obtenir des bonus-heure arrivent à obtenir certaines prérogatives dans la communauté sociale. L'esprit qui ne travaille pas encore pourra être abrité ici ; ceux qui coopèrent peuvent avoir leur propre maison. L'oisif pourra s'habiller, sans aucun doute ; l'ouvrier dévoué se vêtira de ce qui lui semblera le mieux. Comprenez-vous ? Les inactifs peuvent demeurer dans les domaines du repos ou dans les jardins de traitement grâce à l'intercession d'amis ; les âmes travailleuses conquièrent les bonus-heure et peuvent jouir de la compagnie de leurs frères bien-aimés dans les lieux réservés au divertissement, ou du contact de sages orienteurs dans les diverses écoles des Ministères en général. Nous avons besoin de connaître le prix de chaque action profitant à notre amélioration et à notre élévation. Chacun d'entre-nous, ceux qui travaillons, doit donner, au minimum, huit heures de service utile sur les vingt-quatre qui constituent une journée. Et comme les programmes de travail sont nombreux, le Gouvernement permet quatre heures de travail supplémentaire à ceux qui désirent collaborer avec bonne volonté au travail commun. Ainsi, un grand nombre de personnes parviennent à gagner soixante-douze bonus-heure par semaine, sans parler des services qui sont de véritables sacrifices et dont la rémunération est doublée voir parfois triplée.

— Mais, est-ce là la seule forme de rémunération ? demandai-je.

— Oui, c'est le type de paiement commun à tous les travailleurs de la colonie, non seulement de ceux qui administrent, mais également de ceux qui exécutent.

Surpris, me souvenant des organisations terrestres, je voulus savoir :

— Toutefois, comment concilier un tel schéma avec la nature du service ? L'administrateur gagnera huit bonus-heure dans l'activité normale de sa journée, et l'ouvrier du transport recevra la même chose ? Le travail du premier n'est-il pas plus élevé que celui du second ?

Souriant face à ma question, la mère de Lisias m'expliqua :

— Tout est relatif. Si dans l'orientation ou dans l'exécution le travail est un sacrifice personnel, la rémunération est multipliée avec justesse. Mais examinant plus attentivement votre question, nous avons besoin, avant toute chose, d'oublier certains préjugés de la Terre. La nature du service est un problème des plus importants. Malgré tout, c'est dans la sphère de la Surface que le sujet représente une question plus difficile. La majorité des hommes est en train de simplement s'essayer à l'esprit de service et d'apprendre à travailler dans les divers secteurs de la vie humaine. C'est pour cela qu'il est indispensable de fixer les rémunérations terrestres avec la meilleure attention. Tout le gain externe du monde est un profit transitoire. Nous voyons des travailleurs obsédés par la volonté de gagner, transmettant des fortunes importantes à l'inconscience et au gaspillage, d'autres amoncellent des titres bancaires qui deviennent leur martyr personnel et détruisent leur famille. D'un autre côté, il est indispensable de considérer que soixante-dix pour-cent des

administrateurs, sur Terre, ne se rendent pas compte des devoirs moraux qui leur reviennent, et que ce même pourcentage peut être supplié par ceux qui ont été appelés à servir. Ils vivent presque tous en confessant leur absence de stimulation pour la vocation, bien que recevant les profits communs aux charges qu'ils occupent. Gouvernements et entreprises payent des médecins qui s'adonnent à des exploitations de tout autre intérêt et des ouvriers qui *tuent* le temps. Où est, dans ce cas, la nature du service ? Il y a des techniciens de l'industrie économique qui n'ont jamais rempli intégralement l'obligation qui était leur et qui profitent de lois magnanimes, à la manière de mouches venimeuses dans le pain sacré, exigeant salaire, facilités et retraite. Mais soyez assuré que tous paieront très cher leur négligence. Le temps où les organismes sociaux pourront déterminer la qualité du travail des hommes semble encore lointain parce que, pour le plan spirituel supérieur, on ne pourra pas spécifier la teneur du travail sans prendre en considération les valeurs morales utilisées.

Ces paroles éveillèrent en moi des conceptions nouvelles. Percevant ma soif d'instruction, mon interlocutrice continua :

— Le véritable revenu de l'individu est de nature spirituelle et dans notre organisation, selon la nature de nos services, la valeur du bonus-heure se modifie. Dans le Ministère de la Régénération, nous avons le Bonus-Heure Régénération, dans le ministère de l'Éclaircissement, le Bonu-Heure Éclaircissement, et ainsi de suite. Or, examinant le profit spirituel, il est juste que la documentation du travail révèle l'essence du service. Les acquisitions fondamentales se constituent d'expérience, d'éducation, d'enrichissement en bénédictions divines, de l'extension des possibilités. Sous ce prisme, les facteurs assiduité et dévoue-

ment représentent, ici, presque tout. En général, dans notre cité de transition, la plus part d'entre-nous se prépare en vue de la nécessité du retour aux cercles physiques. Examinant ce principe, il est naturel que l'homme qui a employé cinq mille heures en services régénérateurs ait effectué un effort sublime pour son propre bénéfice. Par ailleurs, celui qui aura dépensé six mille heures d'activité dans le Ministère de l'Éclaircissement sera devenu plus sage. Nous pourrions dépenser nos bonus-heure. Cela dit, il est encore plus profitable de faire un registre individuel de la comptabilisation du temps de service utile qui nous confère l'accès à de précieux titres.

De telles leçons m'intéressaient profondément.

— Mais pouvons nous dépenser nos bonus-heure au profit d'amis ? demandai-je curieux.

— Parfaitement, dit-elle. Nous pouvons partager les bénédictins de nos efforts avec qui nous souhaitons. Il s'agit d'un droit inaliénable du travailleur fidèle. À « Nosso Lar », les personnes qui bénéficient d'un mouvement d'amitié et de stimulation fraternelle se comptent par milliers.

À cette hauteur de la conversation, la mère de Lisias sourit et fit observer :

— Plus grand est le total de notre temps de travail, plus importantes sont les intercessions que nous pouvons faire. Ici, nous avons compris que rien n'existe sans prix et que pour recevoir, il est indispensable de donner quelque chose. Par conséquent, demander est un fait très significatif dans l'existence de chacun. Seul les porteurs des titres adéquats pourront demander des mesures et dispenser leurs faveurs, vous comprenez ?

— Et le problème de l'héritage ? demandai-je immédiatement.

— Nous n'avons rien de très compliqués avec cela, répondit Laura, souriant. Prenez mon cas, par exemple. Le temps de mon retour aux plans de la Surface approche. Je possède trois mille bonus-heure Aide sur ma fiche d'économie personnelle. Je ne peux pas les léguer à ma fille qui va arriver car cette valeur sera reversée au patrimoine commun, ma famille n'ayant que le droit de conserver notre demeure. Par ailleurs, ma fiche de service me donne le droit d'intercéder en sa faveur et de lui préparer ici un travail et le concours ami, m'assurant également le précieux soutien des organisations de notre colonie spirituelle pendant le temps où je resterai dans les cercles terrestres. Dans ce calcul, je n'évoque même pas le merveilleux profit que j'ai acquis dans le domaine de l'expérience dans les années de coopération du Ministère de l'Aide. Je retourne vers la Terre investie de valeurs élevées et démontrant des qualités plus nobles pour la préparation au succès désiré.

J'allais pousser des exclamations admiratives suscitées par le processus simple de gain, profit, coopération et service, confrontant ces solutions aux souverains principes de la planète, mais une douce rumeur s'approchait de la maison. Avant que je ne puisse émettre une quelconque observation, Laura murmura, satisfaite :

— Voilà nos amis qui sont de retour.

Et se levant, elle alla les accueillir.

23

SAVOIR ÉCOUTER

Intérieurement, je regrettais cette interruption dans notre conversation. Les explications de Laura fortifiaient mon cœur.

Lisias entra dans la maison visiblement satisfait.

— Alors ! tu n'es pas encore allé te reposer ? demanda-t-il en souriant.

Et, pendant que les jeunes se retiraient, il m'invita, obligeant :

— Viens au jardin car tu n'as pas encore vu le clair de lune qui baigne la région.

La propriétaire des lieux entra en conversant avec ses filles pendant que j'accompagnai Lisias jusqu'aux parterres en fleur.

Le spectacle était superbe ! Habitué au séjour en milieu hospitalier, parmi les grands arbres, je ne connaissais pas encore le spectacle merveilleux qu'offrait la nuit claire dans les vastes quartiers du Ministère de l'Aide. Des glycines à la prodigieuse beauté décoraient le paysage. Le fond de leur calice teinté d'un bleu léger, des lys à la blancheur neigeuse s'apparentaient à des coupes emplies d'un arôme caressant. Je respirai à pleins poumons, sentant qu'une onde d'énergie nouvelle pénétrait tout mon être. Au loin, les tours du Gouvernement affichaient de saisissants effets de lumière. Émerveillé, je ne parvins pas à émettre la moindre impression. M'efforçant d'extérioriser l'admiration qui envahissait mon âme, je dis avec émotion :

— Je n'avais jamais ressenti une telle paix ! Quelle nuit !...

Le compagnon sourit et ajouta :

— Il y a un engagement entre les habitants équilibrés de la colonie, celui de ne pas émettre de pensées contraires au bien. Ainsi, l'effort de la majorité se transforme en une prière presque permanente. C'est de là que naissent les vibrations de paix que nous ressentons.

Après m'être extasié devant ce tableau prodigieux, comme si j'avais bu la lumière et le calme de la nuit, nous rentrâmes à l'intérieur où Lisias s'approcha d'un petit appareil situé dans le salon, ressemblant à nos récepteurs radio-phoniques. Cela aiguïsa ma curiosité. Qu'allions-nous écouter ? Des messages de la Terre ? Venant à la rencontre de mes questionnements intérieurs, l'ami m'expliqua :

— Nous n'entendrons pas de voix de la planète. Nos transmissions se basent sur des forces vibratoires plus subtiles que celles de la sphère de la Surface.

— Mais n'y a-t-il pas de moyens permettant de capter les émissions terrestres ? demandai-je.

— Si, sans l'ombre d'un doute. Nous avons des éléments pour le faire dans tous les Ministères. Cependant, dans le milieu familial, la question de notre actualité est essentielle. La programmation du service nécessaire, les notes de la Spiritualité Supérieure et les enseignements élevés sont maintenant, pour nous autres, bien au-dessus de toute réflexion terrestre.

Son observation était juste. Mais habitué à l'attachement à mon foyer, je voulus savoir :

— Serait-ce vraiment ainsi ? Et nos familles qui sont restées là-bas ? Nos parents, nos enfants ?

— Je m'attendais déjà à cette question. Dans les cercles terrestres, nous sommes bien souvent amenés à dénaturer les situations. L'hypertrophie du sentiment est un mal commun à pratiquement chacun d'entre-nous. Sur Terre, nous sommes de vieux prisonniers de l'exclusivisme. En famille, nous nous isolons fréquemment dans les limites des liens du sang et nous oublions le reste des obligations. Nous vivons ignorant les vrais principes de la fraternité. Nous les enseignons à tout le monde, mais en général, au moment d'en témoigner, nous sommes seulement solidaires avec les nôtres. mais ici mon ami, la médaille de la vie présente son autre face. Il est nécessaire de soigner nos vieilles infirmités et de réparer les injustices. Au début de la colonie, toutes les habitations, à ce que l'on sait, s'étaient reliées à des centres d'évolution terrestre. Personne ne supportait l'absence de nouvelles de la parenté terrestre. Depuis le Ministère de la Régénération jusqu'au Ministère de l'Élévation, on vivait dans une guerre nerveuse constante. Des rumeurs effrayantes perturbaient les activités d'une manière

générale. Mais il y a précisément deux siècles, un des généreux ministres de l'Union Divine a obligé le Gouvernement à améliorer la situation. L'ex-Gouverneur était peut-être trop tolérant. La bonté détournée provoque l'indiscipline et les chutes. Et, de temps en temps, les nouvelles des personnes aimées de la Terre plongeaient de nombreuses familles dans le désarroi. Quand les désastres collectifs du monde concernaient certaines entités de « Nosso Lar », cela déclenchait de véritables calamités publiques. Selon nos archives, la cité s'apparentait plus à un département du Seuil qu'à une zone de rétablissement et d'instruction. Soutenu par l'Union Divine, le Gouverneur a interdit l'échange qui s'était généralisé. Il y eut des lutes, mais le généreux Ministre qui développa cette mesure profita de l'enseignement de Jésus qui demande aux morts d'enterrer leurs morts et l'innovation fut victorieuse en peu de temps.

— Cependant, il serait intéressant de recueillir des nouvelles de ceux que nous aimons qui se trouvent en transit sur la Terre. Cela ne donnerait-il pas plus de tranquillité à l'âme ?

Lisias qui se tenait à côté du récepteur sans le brancher ajouta, paraissant vouloir me fournir des informations plus complètes :

— Observe par toi-même afin de voir si cela vaudrait la peine. Es-tu, par exemple, préparé pour maintenir la sérénité si précieuse, attendant avec foi et agissant selon les préceptes divins, sachant qu'un de tes enfants cher à ton cœur fait l'objet de calomnie ou calomnie lui-même ? Si quelqu'un t'informait maintenant que l'un de tes frères de sang a été aujourd'hui incarcéré comme un criminel, aurais-tu suffisamment de force pour conserver ta tranquillité ?

Je souris désappointé.

— Nous ne devons pas chercher à obtenir des nouvelles des plans inférieurs, poursuivit-il, serviable, si ce n'est pour leur venir en aide de manière juste. Cependant, reconnaissons qu'aucun être ne peut aider avec justice, s'il est victime des déséquilibres du sentiment et de la réflexion. C'est pour cela qu'avant d'avoir de nouveaux contacts avec les parents terrestres, il est indispensable d'être convenablement préparé. S'ils offrent un espace adéquat pour l'amour spirituel, l'échange sera souhaitable. Mais un écrasant pourcentage d'incarnés n'a même pas encore atteint le contrôle de soi et vit dans l'insouciance des fluctuations d'ordre matériel qui les entraînent dans ses hauts et ses bas. Malgré les difficultés sentimentales, nous avons besoin d'éviter la chute dans nos cercles vibratoires inférieurs.

Malgré tout, révélant mon entêtement j'insistai :

— Mais, Lisias, toi qui as un ami incarné comme ton père, tu n'aimerais pas pouvoir communiquer avec lui ?

— Bien sûr que si, répondit-il bienveillant, quand nous méritons cette joie, nous lui rendons visite dans son nouveau corps, et la même chose se produit pour tout ce qui relève des échanges entre lui et nous. Nous ne devons cependant pas oublier que nous sommes des créatures faillibles. Nous avons donc besoin de recourir aux organes appropriés qui déterminent l'opportunité ou le mérite exigés. C'est à cette fin que nous avons le Ministère de la Communication. Il est aussi intéressant de noter que de la sphère supérieure, il est possible de descendre vers la sphère inférieure avec plus de facilité. Cela dit, il existe certaines lois qui demandent de comprendre dûment ceux qui se trouvent dans les zones les plus basses. Il est aussi important de savoir parler que de savoir écouter. « Nosso Lar » vivait dans la perturbation parce que ne sachant pas écouter, on ne pouvait aider

avec succès et la colonie se transformait fréquemment en un lieu de confusion.

Je me tus, vaincu par la puissance de l'argument. Et pendant que je demeurais silencieux, l'infirmier ami enclencha le bouton de réception sous mon regard curieux.

24

L'IMPRESSONNANT APPEL

Une douce mélodie se déversa dans l'atmosphère quand le récepteur fut allumé, nous entourant de sonorités harmonieuses, pendant qu'apparaissait, sur l'écran de la télévision, le visage du présentateur dans le cabinet de travail qui commença alors à parler :

— Émetteur du Poste Deux, de la colonie « Moradia¹ ». Nous continuons à émettre l'appel de la colonie au profit de la paix sur la Terre. Nous invitons les collaborateurs de bonne volonté à joindre leurs énergies dans le service de la préservation de l'équilibre moral dans les sphères du globe. Aidez-nous autant que cela vous est possible en accordant quelques heures de coopération dans les zones de

¹ NdT : « moradia » se traduirait littéralement par « demeure », « habitation », « foyer » ou encore « logis ».

travail qui relie les forces obscures du Seuil à la pensée humaine. Après avoir répandu les torches incendiaires de la guerre en Asie, les noires phalanges de l'ignorance entourent les nations européennes, les incitant à de nouveaux crimes. Dans notre centre, conjointement à ceux qui se consacrent au travail d'hygiène spirituelle dans les cercles les plus proches de la Surface, je dénonce ces mouvements des pouvoirs concentrés du mal, demandant le concours fraternel et toute l'aide qui soit possible. Souvenez-vous que la paix a besoin de défenseurs ! Collaborez avec nous dans la mesure de vos forces !... Il y a du travail pour tous, depuis le champ de la Surface jusqu'à nos portes !... Que le Seigneur nous bénisse.

La voix s'interrompit, une musique divine se faisant entendre à nouveau. L'inflexion de l'étrange invitation me troubla jusque dans mes fibres les plus intimes. Lisias vint à mon secours, expliquant :

— Nous sommes en train d'écouter « Moradia », une vieille colonie de travaux qui se trouve fortement liée aux zones inférieures. Comme tu le sais, nous sommes en août 1939. Les souffrances que tu as endurées dernièrement ne t'ont pas donné beaucoup de temps pour réfléchir sur la triste situation du monde, mais je peux te garantir que les nations de la planète se trouvent toutes proches de terribles batailles.

— Que dis-tu ? voulais-je savoir, atterré. Alors le sang de la dernière grande guerre n'a pas été suffisant ?

Lisias sourit, fixant sur moi ses yeux brillants et profonds, comme s'il regrettait silencieusement la gravité de la situation humaine. Pour la première fois, l'infirmier ami ne me répondit pas. Son mutisme me gênait. Mais c'est surtout l'immensité des services spirituels dans les plans de la vie

nouvelle à laquelle je venais de revenir, qui me surprenait. Il y avait donc des villes peuplées d'Esprits généreux qui appellent à l'aide et à la coopération ? La voix s'était faite entendre avec l'intonation d'un véritable S.O.S. Le visage sur l'écran de télévision prit un air abattu, ses yeux inquiets révélant une profonde anxiété. Et le langage ? J'avais sans difficulté reconnu la langue portugaise, claire et correcte. Je croyais que toutes les colonies spirituelles communiquaient entre-elles par les vibrations de la pensée. Y avait-il ici une si grande difficulté en ce qui concernait les échanges ? Percevant ma perplexité, Lisias m'expliqua :

— Nous sommes encore très loin des régions idéales de la pensée pure. Comme sur la Terre, ceux qui s'accordent parfaitement entre eux peuvent échanger des pensées sans les barrières idiomatiques ; mais, de manière générale, nous ne pouvons nous passer de la forme, dans le sens le plus large de l'expression. Notre champ de bataille est incomparable. L'humanité terrestre, constituée de millions d'êtres, s'unie à l'humanité invisible de la planète constituée de milliards d'individus. Il ne serait par conséquent pas possible d'atteindre les zones perfectionnées tout de suite après la mort du corps physique. Les patrimoines nationaux et linguistiques sont encore très présents ici, formant des frontières psychiques. Il existe, dans les plus divers secteurs de notre activité spirituelle, un grand nombre d'Esprits libérés de toutes les limitations, mais il faut reconnaître qu'en règle générale, on souffre de ces restrictions. Rien ne trompera le principe de séquence qui prédomine dans les lois évolutives.

À cet instant, la musique s'interrompit et l'homme de tout à l'heure se remit à parler :

— Émetteur du Poste Deux, de la colonie « Moradia ». Nous continuons à émettre l'appel de la colonie au profit de

la paix sur la Terre. De lourdes brumes s'amoncèlent dans les cieux d'Europe. Les forces ténébreuses du Seuil pénètrent dans toutes les directions répondant à l'appel des tendances mesquines de l'homme. Il y a de nombreux bienfaiteurs dévoués luttant avec sacrifice en faveur de la concorde internationale, dans les cabinets politiques. Cependant, quelques gouvernements se trouvent excessivement centralisés, offrant d'insuffisantes possibilités à la collaboration spirituelle. Sans organismes de réflexion et sans conseil impartial, ces pays se dirigent tout droit vers une guerre de grande envergure. Oh ! frères bien aimés des centres supérieurs, aidez-nous à préserver la tranquillité humaine !... Défendons les siècles d'expérience de nombreuses nations-mères de la Civilisation Occidentale !... Que le Seigneur nous bénisse.

L'homme se tut et les douces mélodies reprirent. L'infirmier était plongé dans un silence que je n'osai perturber. Après cinq minutes d'harmonie musicale reposante, la même voix se fit nouvellement entendre :

— Émetteur du Poste Deux, de la colonie « Moradia ». Nous continuons à émettre l'appel de la colonie au profit de la paix sur la Terre. Compagnons et frères, nous invoquons la protection des puissantes Fraternités de la lumière qui président au destin de l'Amérique ! Coopérez avec nous dans le sauvetage du patrimoine millénaire de l'évolution terrestre ! Portons secours aux collectivités sans défense, soutenons les cœurs maternels étouffés par l'angoisse ! Nos énergies sont engagées dans un vigoureux duel contre les légions de l'ignorance. Autant que cela vous est possible, venez-nous en aide ! Nous sommes la partie invisible de l'humanité terrestre, et nombre d'entre-nous reviendrons aux fluides corporels afin de racheter d'anciennes erreurs. L'humanité incarnée est également notre famille. Unissons-

nous en une seule vibration. Face à l'assaut des ténèbres, allumons la lumière ; contre la guerre du mal, mettons en place la résistance du bien. Des fleuves de sang et de larmes menacent les territoires des communautés européennes. Nous proclamons la nécessité d'un travail constructif, renforçons notre foi... Que le Seigneur nous bénisse.

À ce moment, Lisias éteignit l'appareil et je le vis essuyant discrètement une larme que ses yeux ne parvenaient pas à contenir. Avec un geste expressif, il dit, en proie à l'émotion :

— Les frères de « Moradia » font preuve d'un si grand dévouement ! Hélas, ajouta-t-il avec tristesse après une courte pause, tout cela est inutile car l'humanité terrestre paiera, dans les prochains jours, de terribles tributs en souffrance.

— N'y a-t-il rien à quoi l'on puisse recourir pour conjurer la catastrophe ? demandai-je, troublé.

— Malheureusement, ajouta Lisias sur un ton grave et douloureux, la situation est très critique. Pour répondre aux sollicitations de « Moradia » et des autres centres qui fonctionnent dans le voisinage du Seuil, nous avons réuni ici de nombreuses assemblées. Mais le Ministère de l'Union Divine expliqua que l'humanité terrestre, en tant que personnalité collective, se trouve dans la condition de l'homme insatiable qui a dévoré un excès de nourriture au banquet de la vie. La crise organique est inévitable. Plusieurs nations se nourrissent de l'orgueil criminel, de la vanité et de l'égoïsme féroce. Ils ressentent à présent le besoin de rejeter les venins mortels.

Affichant son intention de ne pas poursuivre sur ce si amer sujet, Lisias m'invita à me retirer.

CONSEIL GÉNÉREUX

T rès tôt le lendemain, je pris un léger petit-déjeuner en compagnie de Lisias et de sa famille. Avant que ses enfants ne s'en aillent à leur travail de l'Aide, Laura encouragea mon esprit hésitant, disant avec entrain :

— Je vous ai déjà prévu de la compagnie pour aujourd'hui. Notre ami Raphaël, fonctionnaire de la Régénération, passera ici à ma demande. Vous pourrez l'accompagner jusqu'au nouveau Ministère. Raphaël est une ancienne connaissance de notre famille et il vous présentera au Ministre Génésio en mon nom.

Je ne pourrais définir le contentement qui envahit mon âme. J'étais rayonnant. Je la remerciai, ému, sans trouver de paroles qui puissent définir ma grande joie. Lisias démontra à son tour une grande joie. Il m'embrassa avec

force avant de sortir, me touchant au plus profond du cœur. Alors qu'elle embrassait son fils, Laura lui recommanda :

— Lisias, tu avertiras le Ministre Clarencio que je me rendrai au travail après avoir remis notre ami aux bons soins de Raphaël.

Profondément ému, je ne parvenais pas à manifester mes remerciements face à un tel dévouement.

Une fois seuls, l'affectueuse mère de mon ami me dit avec douceur :

— Mon frère, permettez-moi de vous donner quelques indications quant à vos nouveaux chemins. Je crois que la collaboration maternelle a toujours une valeur et, comme votre mère n'habite pas à « Nosso Lar », je revendique le droit de vous orienter en cet instant.

— Je vous en suis très reconnaissant, répondis-je, touché ; je ne saurai jamais comment traduire toute la gratitude que je vous porte.

Bienveillante, elle ajouta en souriant :

— J'ai été informée que vous recherchiez un travail depuis quelques temps...

— Oui, oui... confirmai-je, me rappelant les paroles de Clarencio.

— Je sais également que vous ne l'avez pas immédiatement obtenu mais que vous avez reçu, plus tard, l'autorisation nécessaire pour visiter les Ministères qui nous relient le plus fortement à la Terre.

Esquissant une expression bien significative, Laura ajouta :

— C'est justement dans ce sens que je vous offre mes

humbles suggestions. Je parle avec le droit que me confère une plus grande expérience. Maintenant que vous êtes en possession de cette autorisation, abandonnez autant que possible les motivations issues de la simple curiosité. Ne faites pas comme le papillon nocturne voletant de lampadaire en lampadaire. Je sais que votre esprit de recherche intellectuelle est très fort ; médecin appliqué, passionné de nouveautés et d'énigmes, il vous sera très facile de déraiper dans votre nouvelle position. N'oubliez pas que vous pourrez obtenir des biens plus précieux et plus dignes que la simple analyse des faits. La curiosité, même saine, peut être une zone mentale très intéressante, mais parfois dangereuse. À l'intérieur, l'esprit affable et loyal parvient à se maintenir dans de nobles activités ; les indécis et les inexpérimentés, eux, peuvent connaître d'amères douleurs, sans profit pour personne. Clarencio vous a offert un laissez-passer pour les Ministères en commençant par la Régénération. Eh bien ! ne vous limitez pas à observer. Au lieu d'héberger la curiosité, méditez sur le travail et employez-vous y à la première occasion qui s'offrira. Étant donné que vous avez l'opportunité de travailler au Ministère de la Régénération, ne cherchez pas à atteindre l'observation des autres services dans les autres ministères. Apprenez à construire votre cercle de sympathie et n'oubliez pas que l'esprit d'investigation doit se manifester après l'esprit de service. Analyser les activités d'autrui, sans attachement dans le bien, peut être une témérité criminelle. De nombreux échecs dans les constructions du monde prennent leur origine dans de pareilles anomalies. Tous veulent observer et rares sont ceux qui se disposent à réaliser. Seul le travaille digne confère à l'Esprit le mérite indispensable à l'obtention de droits nouveaux. Le Ministère de la Régénération recèle de nombreuses luttes ô combien difficiles en raison du fait que s'y trouve la plus basse région de notre colonie spirituelle. Il en sort toutes les équipes desti-

nées aux services les plus durs. Mais ne vous considérez pas pour autant humilié par le fait de devoir vous occuper de tâches humbles. Je vous rappelle qu'en toutes nos sphères, depuis la planète Terre jusqu'au centres les plus élevés des zones supérieures, le Plus Grand Travailleur est le Christ en personne, et qu'Il n'a pas dédaigné la lourde scie d'un atelier de charpentier. Le Ministre Clarendio vous a gentiment autorisé à connaître, visiter et analyser ; mais comme serviteur doué de bon sens, vous pouvez convertir ces observations en un travail utile. Il est bien entendu possible de recevoir une réponse négative de la part des administrateurs quand on adresse une demande concernant un genre d'activité réservé, avec raison, à ceux qui durent grandement lutter et souffrir pour devenir des spécialistes. Mais personne se refusera à accepter le concours de l'esprit de bonne volonté qui aime le travail pour le plaisir de servir.

Mes yeux s'étaient embués. Les paroles prononcées avec une douceur maternelle s'étaient déversées sur mon cœur tel un baume précieux. Je n'avais que peu de fois senti un tel intérêt fraternel concernant mon devenir. Pareil conseil imposait le silence au fond de mon âme et, comme si elle eut désiré ajouter une touche d'amour à ces sages concepts, Laura dit avec tendresse :

— La science du recommencement est parmi les plus nobles que notre esprit puisse apprendre. Ceux qui la comprennent sont très rares dans les sphères de la Surface. Nous avons très peu d'exemples humains allant dans ce sens. Souvenons-nous malgré tout de ce que Paul de Tarse, Docteur du Sanhédrin, espérance d'un peuple par la culture et par la jeunesse, cible de toutes les attentions à Jérusalem, qui revint un jour au désert afin de recommencer l'expérience humaine comme un simple et pauvre tisserand.

N'y tenant plus, je lui pris les mains comme un fils reconnaissant et les couvris des larmes de joie qui inondaient mon cœur. Les yeux à présent fixés sur l'horizon, la mère de Lisias murmura :

— Je vous suis très reconnaissante mon frère. Je ne crois pas que vous soyez venu jusqu'à cette maison répondant au mécanisme de la causalité. Nous sommes tous reliés les uns aux autres dans la toile d'une amitié séculaire. D'ici peu, je retournerai au cercle physique ; cependant, nous demeurerons toujours unis par le cœur. J'espère vous voir animé et heureux avant mon départ. Faites de cette maison votre habitation. Travaillez et soyez courageux, confiant en Dieu.

Levant mes yeux emplis de larmes, je les posais sur son expression de tendresse, ressentant la joie qui naît des affections pures et j'eus alors l'impression de connaître mon interlocutrice de longue date, bien qu'en vain je tentasse de percevoir sa douceur dans mes souvenirs les plus lointains. Je voulus la prendre dans mes bras et l'embrasser de manière répétée, mais à cet instant, quelqu'un vint frapper à la porte.

Démontrant une infinie affection maternelle, Laura dit en me regardant :

— C'est Raphaël qui vient vous chercher. Allez-y mon ami, gardant Jésus à l'esprit. Travaillez pour le bien des autres afin que vous puissiez trouver votre propre bien.

NOUVELLES PERSPECTIVES

Réfléchissant aux suggestions amicales et sages de la mère de Lisias, j'accompagnai Raphaël, convaincu que je ne partais pas en visites d'observations, mais en apprentissage et service utile.

En chemin jusqu'au lieu où le Ministre Gènesio m'attendait, je notai, surpris, les magnifiques aspects de cette nouvelle région. Malgré tout, je suivais Raphaël en silence, à présent étranger au plaisir des nouveaux questionnements. En compensation, je ressentais un nouveau genre d'activité mentale. Je me donnais en entier à la prière, demandant à Jésus qu'il me vint en aide sur les nouveaux chemins, afin que le travail ne me manquât pas, pas plus que les forces nécessaires pour son accomplissement. Autrefois, opposé aux manifestations de la prière, maintenant, je l'utilisais tel un précieux élément de motivation dans mes objectifs de service.

De temps à autre, Raphaël me lançait un regard curieux, comme s'il ne s'était pas attendu à une telle attitude de ma part.

L'aérobis nous laissa face à un édifice spacieux. Nous descendîmes, silencieux. Quelques brèves minutes plus tard, je me trouvais face au respectable Gènesio, un vieillard sympathique dont le visage révélait cependant une singulière énergie.

Raphaël me présenta fraternellement.

— Ah ! oui, dit le généreux Ministre, il s'agit de notre frère André ?

— Pour vous servir, répondis-je.

— J'ai été informé de votre venue par Laura. Sentez-vous à votre aise.

Pendant ce temps, mon compagnon s'approcha respectueusement et prit congé, me serrant ensuite dans ses bras. Raphaël était attendu avec urgence dans le secteur des tâches qui lui incombait.

Fixant sur moi des yeux lucides, Gènesio dit :

— Clarenco m'a parlé de vous avec intérêt. Nous recevons de manière habituelle des personnes du Ministère de l'Aide en raison des observations qui, la plus part du temps, abondent dans les stages de service.

Comprenant la subtile allusion, je répondis :

— C'est mon plus grand désir. Je suis allé jusqu'à supplier les Forces Divines afin qu'elles aident mon esprit fragile, permettant que ma présence dans ce Ministère soit convertie en une période d'apprentissage.

Mes paroles semblaient avoir ému Gènesio et, profi-

tant des inspirations qui m'incitaient à l'humilité, je demandai, les larmes aux yeux :

— Monsieur le Ministre, je comprends à présent que mon passage par le Ministère de l'Aide a été le fruit de la miséricordieuse grâce du Très-Haut, en raison peut-être de l'intercession constante de ma dévouée et sainte mère. Mais je remarque que je ne fais que recevoir des bienfaits sans rien produire d'utile. Je suis convaincu que ma place est ici, dans les activités régénératrices. Je vous serai reconnaissant si l'obtention de mon droit de visite était transformé en possibilité de service. Je comprends aujourd'hui plus que jamais la nécessité de régénérer mes propres valeurs. J'ai perdu beaucoup de temps dans la vanité inutile, j'ai fait d'énormes gaspillages d'énergie dans l'adoration ridicule de ma personne !...

Satisfait, il reconnut au fond de mon cœur la sincérité vive. Quand j'avais recourus au Ministre Clarenco, je n'étais pas encore suffisamment conscient de ce que je demandais. Je voulais du travail, mais peut-être ne désirais-je pas servir. Je ne comprenais pas la valeur du temps pas plus que je ne voyais les bénédictions sanctifiantes de l'opportunité. Il s'agissait au fond du désir de continuer à être ce que j'avais été jusqu'alors, le médecin orgueilleux et respecté, aveugle dans les prétentions déplacées de l'égoïsme dans lequel j'avais vécu, enfermé dans mes propres opinions. Maintenant, toutefois, face à ce que j'avais vu et entendu, comprenant la responsabilité de chaque fils de Dieu dans l'œuvre infinie de la Création, je laissais sortir de mes lèvres ce que j'avais de meilleur. J'étais enfin sincère. Le type de travail ne me préoccupait pas ; je cherchais le sublime contenu de l'esprit de service. Le vieillard me fixa, surpris, et demanda :

— Est-ce bien vous qui êtes médecin ?

— Oui... murmurai-je honteux.

Génésio se tut pendant un instant, comme cherchant une solution pour mon cas, disant finalement :

— Loués soient vos propos. À mon tour, je demande au Seigneur qu'il vous conserve dans cette digne posture.

Et semblant vouloir éveiller ma motivation et allumer en mon esprit de nouvelles espérances, il ajouta :

— Quand le disciple est préparé, le Père envoie l'instructeur. Il en va de même en ce qui concerne le travail. Quand le serviteur se trouve prêt, le service apparaît. Vous avez reçus d'immenses recours de la Providence. Vous êtes bien disposé à la collaboration, comprenez la responsabilité, acceptez le devoir. Une telle attitude est hautement favorable à la concrétisation de vos désirs. Dans les cercles physiques, nous avons pour habitude de féliciter un homme quand il atteint la prospérité financière ou une excellente apparence extérieure ; cela dit, la situation est ici différente et ce sont la compréhension, l'effort personnel et l'humilité sincère que l'on apprécie.

Percevant mon anxiété, il conclut :

— Il est possible d'obtenir des occupations justes. Mais pour le moment, il est préférable que vous visitiez, observiez, examiniez.

Tout de suite après, s'adressant au cabinet voisin, il dit d'une voix forte :

— Je demande la présence de Tobias avant qu'il ne se rende aux Chambres de Rectification.

Un court instant s'était écoulé quand apparut à la porte un homme aux manières tranquilles.

— Tobias, lui expliqua Génésio, prévenant, nous avons ici un ami qui vient du Ministère de l'Aide pour un travail d'observation. Je crois que le contact avec les chambres rectificatrices lui sera très profitable.

Je tendis la main à l'inconnu pendant que ce dernier répondait aimablement :

— À vos ordres.

— Guidez-le, poursuivit le Ministre, faisant preuve d'une grande bonté. André a besoin de s'intégrer dans la connaissance la plus intime de nos devoirs. Fournissez-lui toute opportunité dont nous pouvons disposer.

Tobias se leva, révélant la meilleure des bonnes volontés.

— Je m'y rends, ajouta-t-il, décidé, si vous souhaitez m'accompagner...

— Allons-y, répondis-je, satisfait.

Le Ministre Génésio m'embrassa, ému, m'adressant des mots d'encouragement.

Je suivis Tobias, résolu. Nous traversâmes de grands quartiers où de nombreux édifices me faisaient penser à des ruches à l'intense activité. Percevant ma question silencieuse, mon nouvel ami expliqua :

— Nous avons ici les grandes fabriques de « Nosso Lar ». La préparation de jus, de tissus et d'objets manufacturés de manière générale, donne du travail à plus de cent mille personnes qui se régénèrent et s'illuminent en même temps.

Quelques instants plus tard, nous pénétrions dans un bâtiment au noble aspect. De nombreux serviteurs allaient et venaient. Après avoir enfilé plusieurs longs cou-

loirs, un gigantesque escalier nous fit face, communicant avec les niveaux inférieurs.

— Descendons, dit Tobias d'un ton grave.

Et notant ma surprise, il expliqua, serviable :

— Les Chambres de Rectification se trouvent dans le voisinage du Seuil. Les nécessiteux qui s'y réunissent ne supportent ni les lumières ni l'atmosphère d'en haut durant les premiers temps qu'ils passent à « Nosso Lar ».

27

ENFIN LE TRAVAIL

Jamais je n'aurais pu imaginer le spectacle qui se déroulait à présent sous mes yeux. Ce n'était pas vraiment l'hôpital terrestre, pas plus que l'institut de traitement normal de la santé organique. Il s'agissait d'une série de vastes chambres reliées les unes aux autres et remplies de véritables dépouilles humaines. Une singulière clameur flottait dans l'air : gémissements, sanglots, phrases douloureuses prononcées à tort et à travers... Visages cadavériques, mains squelettiques, faciès monstrueux, laissaient transparaître une terrible misère spirituelle. Mes premières observations furent si angoissantes que je recourai au secours de la prière pour ne pas faiblir.

Tobias, imperturbable, appela une infirmière déjà âgée qui venait à notre rencontre avec empressement :

— Je vois peu d'auxiliaires, dit-il étonné, que s'est-il passé ?

— Le Ministre Flacus, expliqua la vieille femme sur un ton respectueux, a décidé que la plus part d'entre eux accompagnerait les Samaritains¹ dans les services d'aujourd'hui auprès des régions du Seuil.

— Il va falloir redoubler d'énergie, dit-il avec sévérité, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Frère Tobias !... Frère Tobias !... par charité ! criait un vieillard, gesticulant, accroché à son lit tel un fou, j'étouffe ! C'est mille fois pire que la mort sur la Terre... Au secours ! Au secours ! je veux sortir, sortir !... je veux de l'air, beaucoup d'air !...

Tobias s'approcha de lui, l'examina avec attention, et demanda :

— Pourquoi l'état de Ribeiro aurait-il tant empiré ?

— Il a eu une crise importante, expliqua l'humble femme, et l'Assistant Gonçalves a expliqué que la charge de pensées sombres émises par les parents incarnés était la cause fondamentale de l'aggravation de la perturbation. Étant donné qu'il se trouve encore bien faible et qu'il n'a pas suffisamment accumulé de force mentale pour se détacher des liens les plus forts qui le retiennent au monde, le pauvre n'a pas pu résister comme il aurait été souhaitable.

Pendant que le généreux Tobias caressait le front du malade, l'infirmière poursuivit en expliquant :

— Aujourd'hui, très tôt, il s'est absenté sans notre consentement, se mettant à courir désespérément. Il criait

que sa présence était exigée chez-lui, qu'il ne pouvait oublier ni sa femme ni ses enfants en pleurs ; qu'il était cruel de le retenir ici, loin de son foyer. Lourenço et Hermès s'efforcèrent de le faire revenir à son lit, mais ce fut impossible. J'ai alors décidé de lui appliquer quelques passes de prostration, lui retirant ses forces et sa mobilité pour son propre bien.

— Vous avez très bien fait, fit remarquer Tobias, pensif, je vais demander que des mesures soient prises contre l'attitude de la famille. Il est nécessaire qu'elle se retrouve confrontée à de grandes préoccupations afin de nous laisser Ribeiro en paix.

Je fixai le malade cherchant à identifier sa situation intérieure, reconnaissant la manifestation légitime de la démence. Il s'adressait à Tobias comme un enfant qui aurait connu le bienfaiteur mais faisait abstraction de tout ce qu'on disait à son sujet.

Notant mon admiration, le nouvel orienteur expliqua :

— Le malheureux demeure dans une phase de cauchemar où l'âme voit et entend un peu plus que ses propres afflictions. L'homme, mon cher, ne trouve dans la vie réelle que ce qu'a amassé pour lui-même. Notre Ribeiro s'est laissé enthousiasmer par de nombreuses illusions.

J'aurais voulu m'enquérir de l'origine de ses souffrances, en connaître la provenance et l'historique de la situation ; cependant, je me souvins des sages conseils de la mère de Lisias en ce qui concernait la curiosité et je me tus. Tobias adressa à l'infirmière de généreuses paroles d'optimisme et d'espérance. Il lui promit de prendre les mesures les plus adaptées, lui demandant de garder son calme pour son propre bien et qu'il ne se fâche pas du fait d'être retenu sur son lit. Ribeiro, agité de forts tremblements, le visage cireux, ébaucha un sourire très triste et le remercia avec des larmes.

¹ Note de l'auteur spirituel : organisation d'Esprits bienfaiteurs de « Nosso Lar ».

Nous poursuivîmes notre progression à travers de longues files de lits bien rangés, sentant les exhalaisons désagréables de l'ambiance qui prenaient leur origine, comme je vins à l'apprendre plus tard, dans les émanations mentales de ceux qui se trouvaient rassemblés ici en proie aux douloureuses impressions de la mort physique et, bien souvent, sous l'empire de basses pensées.

— Ces chambres ne sont réservées qu'aux entités masculines, m'expliqua mon compagnon.

« Tobias ! Tobias... Je meurs de faim et de soif ! » s'écria un des patients. « Au secours, frère !... » criait un autre. « Pour l'amour de Dieu !... je n'en peux plus !... » s'exclamait un troisième.

Le cœur affligé face à la souffrance de tant de personnes, je ne pus m'empêcher de poser cette douloureuse question :

— Mon ami, combien la réunion de tant de souffrants et de torturés est triste ! quelle est la raison d'un spectacle aussi angoissant ?

Imperturbable, Tobias répondit :

— Nous ne devons pas simplement voir ici douleur et désolation. Souvenez-vous, mon frère, que ces malades sont soignés, qu'ils ne sont déjà plus dans le Seuil où tant de pièges attendent les imprévoyants et ceux qui se négligent. Tout au moins, dans ces pavillons, ils se préparent déjà pour le service régénérateur. Quant aux larmes qu'ils versent, souvenons-nous que nous nous devons nos propres souffrances. La vie de l'homme est à l'image de l'endroit où son cœur se trouve.

Puis, après une pause pendant laquelle il parut sourd à toute cette clameur, il précisa :

— Ce sont des contrebandiers de la vie éternelle.

— Comment ça ? ai-je voulu savoir, intéressé.

Mon interlocuteur sourit et répondit d'une voix ferme :

— Ils ont cru que les marchandises appartenant à la Terre auraient la même valeur sur les plans des Esprits. Ils supposent que le plaisir criminel, le pouvoir de l'argent, la révolte contre la loi et l'imposition des caprices traversent les frontières de la tombe et ont encore cours ici aussi, leur offrant des opportunités pour de nouvelles étourderies. Ils furent des négociants imprévoyants, oubliant de changer les possessions matérielles en crédits spirituels. Ils n'apprirent pas dans le monde les plus simples opérations de change. Quand ils se rendaient à Londres, ils échangeaient des reals contre des livres sterling ; cependant, pas même avec la certitude de la mort physique ils ne s'employèrent à acquérir les valeurs spirituels. Maintenant, que faire ? Nous avons des millionnaires des sensations physiques transformés en mendiants de l'âme.

Ô combien réaliste ! Tobias ne pouvait faire preuve de plus de logique.

Après avoir distribué confort et explications à tout va, mon nouvel instructeur me conduisit dans une vaste chambre voisine de celle où nous nous trouvions, en forme de grande infirmerie, faisant cette remarque :

— Voyons quelques-uns des malheureux qui se trouvent à moitié morts.

Narcisa, l'infirmière, nous accompagna, se montrant serviable. La porte s'ouvrit et je chancelai pratiquement sous l'effet de l'angoissante surprise. Trente-deux hommes au visage patibulaire, dont les seuls mouvements perceptibles

étaient ceux, légers, de leur respiration, demeuraient inertes sur des lits très bas.

Faisant un geste significatif de l'index, Tobias expliqua :

— Ces souffrants se trouvent dans un sommeil plus profond que les autres de nos frères ignorants. Nous les appelons les croyants négatifs. À l'inverse d'accepter le Seigneur, ils étaient les vassaux intransigeants de l'égoïsme ; à l'inverse de croire en la vie, au mouvement, au travail, ils n'admettaient que le néant, l'immobilité et la victoire du crime. Ils convertirent l'expérience humaine en une constante préparation pour un long sommeil et, comme ils n'avaient pas la moindre idée du bien au service de la collectivité, ils n'ont d'autre recours que de dormir de longues années, plongés dans de terribles cauchemars.

Je ne parvenais pas à extérioriser mon effarement.

Très précautionneux, sous mes yeux stupéfaits, Tobias commença à appliquer des passes visant à les fortifier. L'opération achevée chez les deux premiers, il se mirent à expulser une substance noire par la bouche, sorte de vomi obscure et visqueux, avec de terribles émanations cadavériques.

— Ce sont les fluides vénéneux qu'ils secrètent, expliqua très calmement Tobias.

Narcisa faisait son possible pour répondre promptement au travail de nettoyage, mais en vain. Un grand nombre d'entre eux laissait échapper la même substance noire et fétide. C'est alors qu'instinctivement je me saisis du matériel d'hygiène et me lançai dans le travail avec ardeur.

L'infirmière parut contente de l'aide humble de son nouveau frère, alors que Tobias, de son côté, me lançait des

coups d'œil satisfaits et reconnaissants. Le service continua toute la journée, me coûtant une sueur bénite, et aucun ami du monde ne pourra imaginer la joie sublime du médecin qui recommençait son éducation avec les tâches élémentaires de l'infirmier.

EN SERVICE

La prière collective terminée au moment du crépuscule, Tobias alluma le récepteur afin d'écouter les Samaritains en action dans le Seuil.

Justement curieux, je finis par apprendre que les groupes chargés d'opérations de cette nature communiquent avec les arrières-gardes du travail à certains moments pré-établis.

Je me sentais quelque peu fatigué par les intenses efforts déployés, mais mon cœur entonnait des hymnes de joie intérieure. J'avais en fin de compte reçu le bonheur du travail. L'esprit de service fournit des toniques à la vigueur mystérieuse.

Une fois allumé, et après quelques minutes d'attente, le petit appareil, sous mes yeux, commença à transmettre le

message : « Samaritains au Ministère de la Régénération !... Beaucoup de travail dans les abîmes de l'ombre. Il a été possible de déplacer un grand nombre de malheureux, retirant des ténèbres spirituelles vingt-neuf frères parmi lesquels se trouvent vingt-deux déséquilibrés mentaux et sept autres se trouvant en plein épuisement psychique. Nos groupes sont en train d'organiser leur transport... Nous arriverons peu après minuit... Nous demandons que les mesures nécessaires soient prises... »

Observant que Narcisa et Tobias échangeaient un regard admiratif, dès que l'étrange voix se fût tue, je ne pus retenir les questions qui jaillirent de ma bouche :

— Comment ça ? Pourquoi un transport de groupe ? Ce ne sont-ils pas tous des Esprits ?

Tobias sourit et m'expliqua :

— Vous oubliez que vous n'êtes pas arrivé au Ministère de l'Aide d'une autre manière. Je connais l'épisode de votre venue. Il faut toujours garder en mémoire que la Nature ne fonctionne pas par à-coup et que sur la Terre, ou dans les cercles du Seuil, nous sommes revêtus de fluides extrêmement lourds. L'autruche et l'hirondelle ont des ailes ; cependant, la première ne s'élèvera dans les airs que si on la transporte alors que la seconde franchit avec rapidité les vastes régions du ciel.

Et laissant percevoir que le moment n'était pas à la conversation, il s'adressa à Narcisa en disant :

— Le groupe de ce soir sera très grand. Nous avons besoin de prendre des mesures immédiatement.

— De nombreux lits seront nécessaires ! murmura l'infirmière, une pointe de préoccupation perçant dans sa voix.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Tobias résolu, nous logerons les perturbés dans le Pavillon 7 et les affaiblis dans la Chambre 33.

Ensuite, il porta une main à son front comme s'il réfléchissait à quelque chose de profondément sérieux et il s'exclama :

— Nous résoudrons rapidement la question de l'hébergement ; il n'en sera pas de même en ce qui concerne l'assistance. Nos auxiliaires les plus forts ont été mobilisés pour garantir les services de la Communication dans les sphères de la Surface en raison des nuages de ténèbres qui entourent par moment le monde des incarnés. Nous avons besoin de personnel pour le travail nocturne parce que les ouvriers qui se trouvent avec les Samaritains arriveront extrêmement fatigués.

— C'est avec plaisir que je me mets à votre disposition, m'exclamai-je spontanément.

Tobias m'adressa un regard de profonde sympathie mêlée de gratitude, me faisant ressentir une douce joie intérieure.

— Mais êtes-vous certain de vouloir rester dans les Chambres pendant la nuit ? demanda-t-il surpris.

— D'autres ne le font-ils pas ? demandai-je à mon tour. Je me sens disposé et fort ; j'ai besoin de rattraper le temps perdu.

Le généreux ami me prit alors dans ses bras ajoutant :

— Eh bien, j'accepte avec confiance votre collaboration. Narcisa et les autres compagnons resteront également de garde. Par ailleurs, j'enverrai Venancio et Salustio, deux frères qui ont toute ma confiance. Je ne peux rester ici pour

le planton de cette nuit en raison d'engagements que j'avais pris auparavant. Mais si nécessaire, vous ou l'un des nôtres pourrez me communiquer les faits de plus grave importance. J'établirai le plan des travaux en facilitant autant que possible l'exécution.

Apparut alors un grand nombre de mesures devant être prises. Pendant que cinq serviteurs opéraient en compagnie de Narcisa, préparant des vêtements adaptés et le matériel d'infirmier, Tobias et moi transportions un lourd matériel dans le Pavillon 7 et la Chambre 33. Je ne pourrai pas expliquer ce qui m'arrivait intérieurement. Malgré la fatigue des bras, je ressentais une félicité sans bornes au plus profond de mon cœur.

Dans l'atelier où la plus part recherche du travail, en comprenant la sublime valeur, servir constitue une joie suprême. Je ne pensais pas du tout à la compensation des bonus-heure, aux récompenses immédiates que l'effort aurait pu m'apporter. Non, ma satisfaction était profonde, sachant que je pourrais me présenter heureux et honoré devant ma mère et les bienfaiteurs que j'avais rencontré au Ministère de l'Aide. Au moment de nous quitter, Tobias me serra à nouveau dans ses bras et me dit :

— Que la paix de Jésus soit avec vous. Je vous souhaite une bonne nuit et un travail utile. À huit heures, demain matin, vous pourrez vous reposer. Le nombre maximal d'heures de travail journalier s'élève à douze, mais nous sommes dans des circonstances spéciales.

Je lui répondis que toutes ces perspectives m'emplissaient d'un contentement sincère. Seul avec le grand nombre d'infirmiers, je me mis à m'intéresser aux malades avec plus de tendresse. Parmi les différents auxiliaires présents, la bonté spontanée de Narcisa qui s'occupait de tous de

manière maternelle, m'impressionna. Attiré par sa générosité, je cherchai à m'approcher d'elle avec intérêt. Il ne fut pas très difficile d'établir une conversation amicale et simple. La vieille femme, affable, ressemblait à un livre sublime de bonté et de sagesse.

— Y a-t-il longtemps que vous travaillez ici ? demandai-je à un certain moment de notre conversation amicale.

— Oui, cela fait six ans et quelques mois que je suis en service dans les Chambres de Rectification. Cependant, il me manque encore trois ans afin de pouvoir réaliser mes désirs.

Face à l'interrogation silencieuse de mon regard, Narcisa dit aimablement :

— J'ai besoin d'un appui très sérieux.

— Que voulez-vous dire par là ? demandai-je intéressé.

— J'ai besoin de rencontrer certains Esprits amis, sur Terre, pour des travaux d'élévation conjointe. À cause de mes écarts passés, j'ai longtemps demandé, en vain, l'occasion nécessaire à mes fins. Je vivais perturbée, affligée. On me conseilla de recourir au Ministre Vénérande, et notre bienfaitrice de la Régénération promit qu'elle soutiendrait mes desseins dans le Ministère de l'Aide mais exigea dix années consécutives de travail, ici, afin que je puisse corriger certains déséquilibres des sentiments. Sur le moment, je voulus refuser, considérant l'exigence exagérée ; plus tard, je reconnus qu'elle avait raison. Finalement, le conseil ne concernait pas ses intérêts mais les miens et j'ai énormément gagné en acceptant sa proposition. Je me sens plus équilibrée et plus humaine et je crois que je vivrai avec dignité spirituelle ma future existence sur la Terre.

J'allais manifester ma profonde admiration mais un des malades qui était tout proche cria : « Narcisa ! Narcisa ! »

Je ne pouvais me permettre de retenir par simple curiosité personnelle cette sœur dévouée, transformée en mère spirituelle des souffrants.

29

LA VISION DE FRANCISCO

Pendant que Narcisa consolait le malade affligé, je fus informé qu'on m'appelait au téléphone. C'était Laura qui demandait des nouvelles. Effectivement, j'avais oublié de la prévenir quant aux décisions qui avaient été prises pour le travail nocturne. Je m'en suis excusé et lui ai brièvement raconté la nouvelle situation. De l'autre côté du combiné, la mère de Lisias semblait exulter, partageant mon juste contentement. Au terme de notre courte conversation, elle me dit, bienveillante :

— Très bien, mon fils ! Passionne-toi pour ton travail, enthousiasme-toi pour le service utile. Ce n'est qu'ainsi que nous contribuerons à notre édification éternelle. Mais souviens-toi aussi que cette maison t'appartient.

Ces paroles m'emplirent de nobles stimulations.

Retournant au contact direct des infirmes, je notai que Narcisa luttait héroïquement pour calmer un jeune homme qui révélait de singulières perturbations. Je cherchai alors à l'aider. Le pauvre ami, les yeux perdus dans le vague, criait craintivement :

— Aidez-moi, pour l'amour de Dieu ! J'ai peur, peur !...

Et, le regard hagard de ceux qui ressentent de profondes sensations de terreur, il ajouta :

— Sœur Narcisa, là-bas, « il » vient ici, le monstre ! Je sens à nouveau les vers ! Pas lui ! Pas lui ! Libérez m'en, ma sœur ! Je ne veux pas, je ne veux pas !...

— Restez calme, Francisco, lui demanda la compagne des infortunés, vous allez vous libérer, posséder une grande sérénité et une grande allégresse, mais cela dépend de votre effort. Imaginez que votre esprit est une éponge imbibée de vinaigre. Il est nécessaire de rejeter la substance acide. Je vous aiderai à le faire, mais le travail le plus intense vous revient.

Montrant de la bonne volonté, le malade se calma pendant qu'il écoutait les concepts amicaux, mais redevint aussi pâle qu'avant s'abandonnant à de nouvelles exclamations.

— Mais regardez bien, ma sœur... « il » ne me laisse pas. Il a déjà recommencé à me tourmenter ! Regardez, regardez !...

— Je le vois Francisco, répondit-elle reconnaissant les faits, mais il est indispensable que vous m'aidiez à l'expulser.

— Ce fantôme diabolique !... ajouta-t-il en pleurant comme un enfant, créant un courant de compassion.

— Confiez en Jésus et oubliez le monstre, disait la sœur des malheureux, avec piété. Je vais vous faire des passes et le fantôme nous fuira.

Et elle lui appliqua les fluides salutaires et reconfortants. Manifestant une immense joie dans le regard, Francisco la remercia.

— Maintenant, dit-il une fois l'opération magnétique terminée, je suis plus tranquille.

Narcisa ajusta les oreillers et demanda à ce qu'une personne lui apportât de l'eau magnétisée. L'exemple de l'infirmière m'était des plus profitables. Le bien, comme le mal, exerce de toute part une mystérieuse contagion.

Observant mon sincère désir d'apprendre, Narcisa s'approcha un peu plus, se montrant disposée à m'initier aux sublimes secrets du service.

— À qui se réfère le malade ? demandai-je impressionné. Est-il attaqué par quelque ombre invisible à mes yeux ?

La vieille travailleuse des chambres des Chambres de Rectification sourit avec bienveillance et dit :

— Il s'agit de son propre cadavre.

— Comment cela ? m'écriai-je horrifié.

— Le malheureux était excessivement attaché à son corps physique et il vint à la sphère spirituelle suite à un désastre fruit de la plus complète imprudence. Pendant de nombreux jours, il est resté auprès de sa dépouille, dans la tombe, sans se conformer à la nouvelle situation. Il voulait, avec force, relever le corps inerte, tel l'empire de l'illusion dans lequel il avait vécu et, dans ce triste effort, il a perdu beaucoup de temps. Il s'effrayait à l'idée d'affronter l'inconnu

et il ne parvenait pas même à accumuler quelques atomes de détachement par rapport aux sensations physiques. Les secours des sphères plus élevées ne servirent pas à grande chose car il fermait son espace mental à toute pensée liée à la vie éternelle. Enfin, les vers lui firent ressentir de si grandes souffrances que le pauvre finit par s'éloigner de sa sépulture, pris d'épouvante. Il commença alors sa pérégrination dans les zones inférieures du Seuil ; cependant, ceux qui avaient été ses parents sur Terre possèdent ici de grands crédits spirituels et ils demandèrent son internement dans la colonie. Ce sont les Samaritains qui le ramenèrent, presque de force. Malgré tout, son état est encore si grave qu'il ne pourra sortir de si tôt des Chambres de Rectification. L'ami qui fut son père dans la chair se trouve actuellement dans une mission risquée, loin de « Nosso Lar »...

— Et vient-il rendre visite au malade ? demandai-je.

— Je l'ai déjà vu à deux reprises et j'ai pu ressentir une grande émotion à observer sa souffrance discrète. La perturbation du jeune homme est si grande qu'il n'a pas reconnu son père, généreux et délicat. Le géniteur qui vint le voir en compagnie du Ministre Padua, du Ministère de la Communication, parut bien supérieur à la condition humaine pendant qu'il se trouvait avec le noble ami qui avait obtenu l'hospitalité pour son malheureux fils. Ils restèrent un certain moment à commenter l'état spirituel des derniers arrivés des cercles physiques. Mais quand le Ministre Padua se retira, contraint par les obligations du service, le père du jeune homme me demanda de lui pardonner son geste humain et s'agenouilla auprès de l'infirmes. Il lui prit les mains, inquiet, comme s'il était en train de lui transmettre de vigoureux fluides vitaux après quoi il embrassa son visage, pleurant en abondance. Je n'ai pu retenir mes larmes et me suis retiré, les laissant seuls. Je ne sais pas ce qui se

passa par la suite entre eux deux, mais je pus noter que l'état de Francisco, depuis ce jour, s'améliora notablement. La démence totale s'est réduite à des crises qui sont, à présent, de plus en plus espacées.

— Comme tout cela est émouvant ! m'exclamai-je en proie à une forte impression. Cela dit, comment l'image du cadavre peut-elle le persécuter ?

— La vision de Francisco, m'apprit la vieille femme, avec dévouement, est le cauchemar de nombreux Esprits après la mort corporelle. Ils s'attachent excessivement à leur corps, ne voient plus autre chose et ne vivent que pour lui et par lui, lui vouant un véritable culte, et le souffle rénovateur arrivant, ils ne l'abandonnent pas. Ils repoussent toute idée de spiritualité et luttent désespérément pour le conserver. Surgissent alors les vers voraces qui les expulsent. À ce stade, leur corps les rempli d'horreur et ils adoptent une nouvelle attitude extrémiste. Mais la vision du cadavre, sous la forme d'une forte création mentale dont ils sont l'origine, les tourmente au cœur de leur âme. Des perturbations et des crises plus ou moins longues surviennent alors, et bon nombre d'entre eux souffrent jusqu'à l'élimination intégrale de leur fantôme.

Observant ma stupéfaction, Narcisa ajouta :

— Grâce au Père, j'ai pu beaucoup apprendre durant ces dernières années de service. Ah ! comme le sommeil spirituel de la plus part de nos frères de chair est profond ! Cela doit nous préoccuper mais pas nous blesser. La chrysalide se colle à la matière inerte, mais le papillon parviendra à prendre son envol ; la semence est presque imperceptible et cependant, le chêne sera un géant. La fleur morte retourne à la terre, mais son parfum vit dans le ciel. Tout embryon de vie semble dormir. Nous ne devons pas oublier ces leçons.

HÉRITAGE ET EUTHANASIE

Je ne m'étais pas encore remis de ma profonde surprise que Salustio s'approcha, disant à l'intension de Narcisa :

— Notre sœur Paulina souhaite voir son père malade dans le Pavillon 5. Avant de l'en autoriser, j'ai jugé plus opportun de vous consulter car le malade est encore sujet à des crises aiguës.

Dans des gestes de bonté qui lui étaient caractéristiques, Narcisa répondit :

— Faites-la entrer sans tarder. Elle a la permission du Ministre car elle consacre son temps libre à la tâche de réconciliation des membres de sa famille.

Pendant que le messager prenait congé, empressé, la bienveillante infirmière ajouta à mon intension :

— Vous verrez quelle fille dévouée elle est !

Il ne s'était pas écoulé une minute que Paulina se tenait face à nous, svelte et jolie. Elle portait une tunique très légère tissée dans une soie lumineuse. Une beauté angélique caractérisait les traits de son visage, mais ses yeux dénonçaient une extrême préoccupation. Narcisa la présenta délicatement et, sentant peut-être qu'elle pouvait avoir confiance en ma présence, elle demanda :

— Et papa, mon amie ?

— Il va un peu mieux, lui répondit l'infirmière. Cependant, il accuse encore de forts déséquilibres.

— C'est lamentable poursuivit la jeune femme. Ni lui ni les autres n'abandonnent l'état mental dans lequel ils se trouvent. Toujours la même haine et le même dégoût.

Narcisa nous invita à l'accompagner et quelques minutes plus tard, nous nous trouvions en face d'un vieillard à la physionomie désagréable. Le regard dur, les cheveux en bataille, de profondes rides, les lèvres rétractées, il inspirait plus de pitié que de sympathie. J'ai tout de même cherché à vaincre les vibrations inférieures qui me dominaient afin d'observer au-delà du souffrant, le frère spirituel. Mon impression de répulsion disparut, mes réflexions se clarifièrent. Je me suis appliqué la leçon. Comment étai-je quand je suis arrivé à mon tour au Ministère de l'Aide ? Mon visage de désespéré devait être horrible. Quand nous examinons la malchance de quelqu'un, gardant en mémoire nos propres imperfections, il y a toujours une place pour l'amour fraternel au fond du cœur.

Le vieil infirme n'eut pas la moindre parole de tendresse pour sa fille qui le salua avec douceur. Par son regard, qui faisait ressortir rudesse et révolte, il s'apparentait à une bête humaine mise en cage.

— Papa, te sens-tu mieux ? demanda-t-elle avec une extrême tendresse filiale.

— Aïe !... Aïe !... cria le malade d'une voix de stentor. Je ne peux oublier l'infamie, je ne peux reposer ma pensée... Je le vois encore à mon côté m'administrant le venin mortel !...

— Ne dis pas cela, papa, demanda délicatement la jeune femme. Souviens-toi qu'Edelberto entra dans notre foyer comme un fils, envoyé par Dieu.

— Mon fils ? ! s'écria le malheureux. Jamais ! Jamais !... C'est un criminel sans pardon, fils de l'enfer !...

Paulina parlait à présent avec les yeux débordant de larmes.

— Écoutons, papa, la leçon de Jésus nous recommandant de nous aimer les uns les autres. Nous traversons sur la Terre des expériences consanguines afin d'acquérir le véritable amour spirituel. D'ailleurs, il est indispensable de reconnaître qu'il existe un seul Père éternel : Dieu ; mais le Seigneur de la Vie nous accorde la paternité ou la maternité dans le monde dans le but de nous apprendre la fraternité sans tache. Nos foyers terrestres sont des creusets de purification des sentiments ou des temples de l'union sublime sur le chemin conduisant à la solidarité universelle. Jusqu'à acquérir le véritable titre de frère, nous luttons et souffrons beaucoup ; nous sommes une seule famille, dans la Création, sous la bénédiction providentielle d'un Père unique.

Écoutant sa douce voix, le malade se mit à pleurer convulsivement.

— Pardonne Edelberto, papa ! Essaie de voir en lui non pas le fils irresponsable, mais le frère qui a besoin

d'éclaircissements. Je me suis rendue à notre maison aujourd'hui et j'y ai observé d'extrêmes perturbations. D'ici, depuis ce lit, tu entoures tous les nôtres de fluides d'amertume et d'incompréhension, et ils en font de même. La pensée, par des vibrations subtiles, atteint sa cible, pour distante qu'elle soit. L'échange de haine et de mésestime cause ruine et souffrance chez les âmes. Maman est rentrée, voilà quelques jours, à l'hospice, dévorée d'angoisse ; Amalia et Cacilda ont ouvert une action en justice contre Edelberto et Agenor en raison des grands patrimoines matériels que tu as rassemblés dans la sphère physique. Une situation terrible dont les ombres pourraient diminuer si ton esprit vigoureux n'était pas plongé dans des désirs de vengeance. Ici, je te vois dans un état grave ; sur la Terre, maman aux prises avec la folie et tes enfants perturbés se vouant une haine mutuelle. Au milieu de tant d'esprits perturbés, une fortune de un million cinq cent mille cruzeiros. Et qu'est ce que cela vaut s'il n'y a une once de joie pour personne ?

— Mais j'ai légué un énorme patrimoine à la famille, interrompit le malheureux avec rancœur, souhaitant le bien-être de tous...

Reprenant la parole, Paulina ne le laissa pas terminer :

— Nous ne savons pas toujours interpréter ce qui est bénéfique en ce qui concerne la richesse transitoire. Si tu as assuré le futur des nôtres, leur garantissant la tranquillité morale et le travail honnête, ton effort aurait été d'une précieuse prévoyance. Mais parfois, papa, nous avons pour habitude d'amasser de l'argent dans un esprit de vanité et d'ambition. En voulant vivre au-dessus des autres, nous ne nous souvenons plus de cela, si ce n'est dans les expressions extérieures de la vie. Ils sont rares ceux qui cherchent à

assembler connaissances nobles, qualités de tolérance, lumières de l'humilité, bénédictions de compréhension. Nous imposons aux autres nos caprices, nous nous éloignons des services du Père, nous oublions le poliment de notre esprit. Personne ne naît sur la planète pour accumuler de l'argent dans des coffres ou des titres dans les banques. Il est naturel que la vie humaine demande le concours de la prévoyance et ne puisse se passer d'administrateurs fidèles sachant administrer avec sagesse. Mais personne ne sera administrateur du Père avec l'avarice et des desseins de domination. C'est ce genre de vie qui a ruiné notre maison. En d'autres temps, j'ai cherché en vain à apporter le secours spirituel dans notre milieu familial. Pendant que maman et toi vous sacrifiez pour augmenter vos biens, Amalia et Cacilda oublièrent le travail utile, et comme des fainéantes de la banalité sociale, elles rencontrèrent des êtres oisifs qui les épousèrent, ne voyant que les avantages financiers. Agenor rejeta les études sérieuses, se livrant à de mauvaises compagnies. Edelberto conquiert le titre de médecin, se détournant complètement de la médecine, l'exerçant de temps en temps à la manière du travailleur qui se rend à son travail par curiosité. Ils ruinèrent tous leurs belles opportunités spirituelles, distraits par l'argent facile et attachés à l'idée de l'héritage.

L'infirmier prit une expression de terreur et ajouta :

— Maudit Edelberto ! Fils criminel et ingrat ! Il m'a tué sans pitié alors que j'avais encore besoin de régler mes dispositions testamentaires ! Scélérat ! Scélérat !...

— Tais-toi, papa ! Aie de la compassion pour ton fils, pardonne et oublie !...

Le vieillard continua malgré tout à proférer des malédictions à voix haute. La jeune femme se préparait à

reprendre la discussion, mais Narcisa lui adressa un regard significatif, appelant Salustio afin de venir en aide au malade en crise. Paulina se tut, caressant le front paternel tout en contenant à grand prix ses larmes. Quelques instants plus tard, je me retirai en compagnie des deux femmes, fortement impressionné. Pendant quelques minutes, elles échangèrent encore des confidences avant que Paulina ne prenne congé, mettant en évidence dans ses paroles gentilles une grande générosité, mais beaucoup de tristesse dans son regard noyé dans de justes préoccupations.

Dans l'intimité, Narcisa me dit, bienveillante :

— En règle générale, les cas d'héritage sont extrêmement compliqués. À de rares exceptions, ils apportent un poids énorme sur le donateur et les légataires. Mais dans ce cas, nous ne voyons pas que cela puisqu'il est aussi question d'euthanasie. L'ambition suscitée par l'argent a créé dans toute la famille de Paulina des phénomènes étranges et des dissensions. Les parents avarés possèdent des enfants dilapidateurs. Je me suis rendue à la maison de notre amie quand son frère, Edelberto, médecin d'apparence distinguée, employa sur son père presque mourrant, ce que l'on appelle la « mort lente ». Nous avons fait notre possible pour éviter tout cela, mais en vain. Le pauvre garçon désirait précipiter le trépas pour des questions d'ordre financier, et nous avons alors maintenant l'imprévoyance et le résultat, la haine et la maladie.

Et avec un geste bien clair, Narcisa conclut :

— Dieu a créé les êtres et les cieux, mais nous avons l'habitude de nous transformer en esprits diaboliques, créant nos enfers personnels.

31

VAMPIRE¹

Il était vingt-et-une heures. Nous n'avions pas encore pris de repos si ce n'était lors de courtes conversations nécessaires à la résolution de problèmes spirituels. Ici, un malade demandait soulagement ; là, un autre avait besoin de passes de réconfort. Quand nous fûmes nous occuper de deux infirmes, dans le Pavillon 11, j'entendis un concert de cris tout près. Instinctivement, je fis un mouvement afin de m'en approcher, mais Narcisa m'en empêcha, prévenante :

— N'y allez pas ; ici se trouvent les déséquilibrés du sexe. Ce que vous y verriez serait à vos yeux extrêmement douloureux. Gardez cette émotion pour plus tard.

Je n'insistai pas. Cependant, mille interrogations bouillonnaient dans mon cerveau ; un monde nouveau s'ou-

¹ NdT : voir le lexique en début d'ouvrage.

vrait à ma recherche intellectuelle. Il m'était indispensable de me souvenir à tout instant du conseil de la mère de Lisias pour ne pas me détourner de l'obligation juste.

Peu après vingt-et-une heures, quelqu'un arriva du fond d'un grand parc. Il s'agissait d'un petit homme au faciès singulier qui paraissait être un humble travailleur. Narcisa le reçut avec gentillesse, demandant :

— Que se passe-t-il Justino ? Quel est votre message ?

L'ouvrier, qui faisait partie du corps des sentinelles des Chambres de Rectifications, répondit, affligé :

— Je viens vous informer qu'une malheureuse est en train de demander du secours au grand portail qui donne vers les champs cultivés. Je crois qu'elle a trompé la vigilance des premières lignes...

— Et pourquoi ne vous en êtes-vous pas occupé ? demanda l'infirmière.

Le serviteur fit un geste hésitant et expliqua :

— Selon les ordres qui nous régissent, je n'ai pu le faire étant donné que la pauvre est couverte de taches noires.

— Comment dis-tu ? répondit Narcisa, surprise.

— Oui, madame.

— Alors le cas est très grave.

Curieux, je suivis l'infirmière à travers le champ baigné du clair de lune. La distance était relativement longue. On pouvait voir, à côté, les plantations d'arbres tranquilles de ce parc immense, remués par une brise légère. Nous avions parcouru plus d'un kilomètre quand nous attei-

gnîmes la grande grille à laquelle s'était référé le travailleur.

C'est alors que surgit soudainement la misérable figure de la femme qui implorait de l'aide de l'autre côté. Je ne vis rien si ce n'est les contours de la malheureuse couverte de haillons, son visage terrible et ses jambes qui n'étaient plus qu'une plaie à vif. Mais Narcisa semblait percevoir d'autres détails, imperceptibles à mon regard, étant donné la stupeur qui se peignit sur sa physionomie ordinairement si calme.

— Fils de Dieu, s'écria la mendicante quand elle nous aperçut, donnez un abri à une âme fatiguée ! Où se trouve le paradis des élus afin que je puisse jouir de la paix tant désirée ?

Cette voix larmoyante me touchait au plus profond du cœur. À son tour, Narcisa se montra émue, mais elle me dit sur un ton confidentiel :

— Ne voyez-vous pas les points noirs ?

— Non, répondis-je.

— Votre vision spirituelle n'est pas encore suffisamment éduquée.

Après une courte pause, elle continua :

— Si cela était en mon pouvoir, j'ouvrerais immédiatement nos portes ; mais quand il s'agit d'être en ces conditions, je ne peux rien résoudre par moi-même. J'ai besoin de recourir au Surveillant en chef qui est en service.

Disant cela, elle s'approcha de la malheureuse et lui expliqua sur un ton fraternel :

— Je vous prie de bien vouloir attendre quelques instants.

Nous rentrâmes avec célérité et pour la première fois, j'entrais en contact avec le directeur des sentinelles des Chambres de Rectification. Narcisa me présenta et l'informa des faits. Faisant un geste significatif, il dit :

— Vous avez eu raison de me communiquer tout cela. Allons jusque là-bas.

Nous nous dirigeâmes tous trois vers le lieu indiqué. Arrivés à la grille, le Frère Paulo, orienteur des gardes, examina attentivement la nouvelle venue du Seuil avant de dire :

— Pour le moment, cette femme ne peut recevoir notre aide. Il s'agit d'un des plus puissants vampires qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à ce jour. Il est nécessaire de la laisser livrée à son propre sort.

J'en fus scandalisé. N'était-ce pas une faute aux devoirs chrétiens que d'abandonner cette souffrante au malheur du chemin ? Narcisa, qui à ce qu'il me semblait, partageait la même impression, demanda suppliante :

— Mais, Frère Paulo, n'avons-nous pas un moyen de accueillir cet être misérable dans les Chambres ?

— Autoriser cette mesure, expliqua-t-il, serait trahir ma fonction de gardien.

Et indiquant la mendicante qui attendait la décision, criant d'impatience, il répondit à l'infirmière :

— Vous avez déjà noté, Narcisa, quelque chose en plus des taches noires ?

C'était à présent mon instructrice de service qui répondait négativement.

— Eh bien, regardez avec plus d'attention, lui lança le Surveillant en chef.

Baissant le ton de sa voix, il ajouta :

— Comptez les taches noires.

Narcisa fixa son regard sur la malheureuse et répondit, après quelques instants : « Cinquante huit ».

Frère Paulo, avec la patience de ceux qui savent éclairer avec amour, expliqua :

— Ces points obscurs représentent cinquante huit enfants assassinés au moment de la naissance. Dans chaque tache, je vois l'image mentale d'un petit enfant détruit ; les uns par de violents coups, les autres par asphyxie. Cette malheureuse créature a été une professionnelle en gynécologie. Sous prétexte de soulager la conscience des autres, elle se livrait à des crimes innommables, exploitant le malheur de jeunes sans expériences. Sa situation est pire que celle des suicidés et des meurtriers qui présentent parfois des éléments atténuants.

Je me souvins, avec stupeur, des procédés de la médecine qui, bien souvent, recourait à la nécessité d'éliminer de bébés qui doivent venir au monde afin de sauver l'organisme maternel lors de dangereuses occasions. Mais, lisant mes pensées, le Frère Paulo ajouta :

— Je ne parle pas des mesures légitimes qui constituent un aspect des épreuves rédemptrices ; je me réfère au crime d'assassiner ceux qui commencent leur cheminement dans l'expérience terrestre avec le sublime droit à la vie.

Démontrant la sensibilité des âmes nobles, Narcisa demanda :

— Frère Paulo, j'ai aussi commis beaucoup d'erreurs par le passé. Si vous le permettez, je lui dispenserai des soins spéciaux.

— Je reconnais, mon amie, répondit le directeur de la surveillance, impressionné par sa sincérité, que nous sommes tous des esprits endettés. Cela dit, nous avons en notre faveur la reconnaissance de ces faiblesses et la bonne volonté de racheter nos débits ; cet être, pour le moment, ne désire rien de plus que perturber les personnes qui travaillent. Ceux qui véhiculent des sentiments pétrifiés dans l'hypocrisie émettent des forces destructrices. À quoi nous sert un service de surveillance ?

Et souriant de manière expressive, il s'exclama :
« Cherchons-en la preuve ! »

Le Surveillant en Chef s'approcha alors de la femme et lui demanda :

— Qu'attendez-vous, ma sœur, de notre secours fraternel ?

— De l'aide ! De l'aide ! De l'aide !... répondit-elle larmoyante.

— Mais, mon amie, il est nécessaire de savoir accepter la souffrance rectificatrice. Pour quelle raison avez-vous si souvent interrompu la vie de petits êtres fragiles qui se rendaient à la lutte avec la permission de Dieu ?

L'écoutant, préoccupée, la haine se peignit sur son visage quand elle hurla :

— Qui m'attribue cette infamie ? Ma conscience est tranquille, canaille !... J'ai employé mon existence à aider la maternité sur Terre. J'ai été charitable et croyante, bonne et pure...

— Ce n'est pas ce que j'observe sur la photographie vivante de vos pensées et de vos actes. Je crois que vous n'avez même pas encore reçu le bénéfice du remords. Quand

vous aurez ouvert votre âme aux bénédictions de Dieu, reconnaissant vos propres nécessités, alors, revenez ici.

Pleine de rage, l'interlocutrice répondit :

— Démon ! Sorcier ! Suppôt de Satan !... Je ne reviendrai jamais !... J'attends le ciel qu'on m'a promis et que j'espère trouver.

Adoptant une attitude encore plus ferme, le Surveillant en Chef dit avec autorité :

— Alors retirez-vous maintenant. Nous n'avons pas ici le ciel que vous désirez. Nous sommes dans un lieu de travail où les malades reconnaissent leur mal et tentent de s'en libérer avec l'aide de serviteurs de bonne volonté.

La mendicante objecta avec insolence :

— Je ne demande ni remède ni travail. Je recherche le paradis que j'ai construit par mon mérite, pratiquant de bonnes œuvres.

Et nous adressant un regard foudroyant chargé d'une extrême colère, elle perdit son aspect de malade vagabonde, se retirant d'un pas ferme comme celui qui a la certitude d'avoir raison.

Frère Paulo l'accompagna du regard durant de longues minutes et, se tournant vers nous, il conclut :

— Avez-vous observé le Vampire ? Elle affiche une condition de criminelle et se déclare innocente ; elle est profondément mauvaise et affirme être bonne et pure ; elle souffre désespérément et prétend être tranquille ; elle s'est créé un enfer et affirme qu'elle recherche le ciel.

Face au silence avec lequel nous écoutions la leçon, le Surveillant en Chef conclut :

— Il est indispensable de prêter attention aux bonnes ou mauvaises apparences. Naturellement, la malheureuse sera traitée ailleurs par la Bonté Divine. Mais pour une question de juste charité, dans la position dans laquelle je me trouve, je ne pouvais lui ouvrir nos portes.

32

INFORMATIONS SUR VÉNÉRANDA

Alors que nous pénétrions à nouveau dans le parc, je ressentai une singulière fascination.

Ces arbres accueillants, ces vertes plantations m'appelaient incessamment. De manière indirecte, cela provoqua les explications de Narcisa qui répondit à mes questions voilées.

— Dans le grand parc, dit-elle, il n'y a pas seulement des chemins menant au Seuil ou des cultures destinées aux jus alimentaires. La Ministre Vénérande créa d'excellents projets pour nos processus évolutifs.

Observant ma saine curiosité, elle poursuivit en expliquant :

— Il s'agit des « salons verts » destinés au travail de l'éducation. Parmi les grandes rangées d'arbres, il y a des recoins merveilleux servant aux conférences des Ministres de la Régénération et d'autres aux Ministres en visite ainsi qu'aux passionnés d'étude en général. Cependant, il y en a un à la remarquable beauté utilisé pour les conversations de notre Gouverneur quand il a la bonté de venir jusqu'à nous. Périodiquement, les arbres se couvrent de fleurs faisant penser à de petites tours colorées pleines d'enchantements naturels, et le ciel forme ainsi le toit accueillant avec les bénédictions du soleil ou des étoiles lointaines.

— Ces palaces de nature doivent être prodigieux, ajoutai-je.

— Oui, bien entendu, poursuivit l'infirmière, enthousiaste. Le projet du Ministre réveilla, selon ce qu'on m'a dit, de francs applaudissements dans toute la colonie. J'ai appris que cela avait commencé il y a exactement quarante ans. La campagne du « salon naturel » s'était alors mise en marche. Tous les Ministères firent appel à la coopération de chacun, même celui de l'Union Divine qui sollicita le concours de Vénéranda pour l'organisation de ces enclos dans le Bois des Eaux. D'agréables recoins surgirent de toute part. Toutefois, les plus intéressants sont, à mon avis, ceux qui se trouvent dans les écoles. Ils varient dans leurs formes et leurs dimensions. Dans les parcs d'éducation de l'Éclairissement, le Ministre installa un véritable château de végétation en forme d'étoile à l'intérieur duquel sont abrités cinq classes d'apprentis à l'effectif nombreux et cinq instructeurs différents. Au centre se trouve un énorme appareil servant à faire des démonstrations en image, à la manière des cinémas terrestres, avec lequel il est possible de faire cinq projections différentes en même temps. Cette initiative améliora considérablement la ville, unissant dans

le même effort le service profitable à l'utilité pratique et à la beauté spirituelle.

Profitant d'une pause naturelle dans la conversation, je demandai :

— Et le mobilier de ces salons ? Est-ce le même que dans les grandes infrastructures terrestres ?

Narcisa sourit et répondit :

— Il y a une différence. Le Ministre s'inspira de l'époque qui caractérisa le passage du Christ par le monde et suggéra de recourir aux moyens de la nature elle-même. Chaque « salon naturel » possède des bancs et des fauteuils sculptés dans la substance du sol tapissé de gazon odorant et doux. Cela imprime une beauté et des dispositions particulières. L'organisatrice dit qu'il serait bon de rappeler les enseignements du Maître sur la plage, lors de ses divines excursions à Tibériade, et de ce souvenir surgit la création de ce « mobilier naturel ». Sa conservation exige des soins permanents mais la beauté de l'ensemble représente une vaste compensation.

À cet instant, l'infirmière bienveillante s'interrompit, mais percevant mon intérêt silencieux, elle poursuivit :

— Le plus bel enclos de notre Ministère reste celui qui est destiné aux conférences du Gouverneur. Ayant découvert qu'il avait toujours aimé les paysages de type hellénique plus ancien, le Ministre Vénéranda fit décorer le salon de manière spéciale, avec de petits canaux d'eau fraîche, de charmants petits ponts, de minuscules lacs et une végétation luxuriante. Chaque mois de l'année montre des couleurs différentes en raison des fleurs qui changent suivant les espèces tous les trente jours. Le Ministre réserve la plus belle décoration pour le mois de décembre en souvenir de la Naissance

de Jésus, quand la ville reçoit les pensées les plus harmonieuses et les plus vigoureuses promesses des compagnons incarnés sur Terre, et qu'elle envoie à son tour d'ardentes affirmations d'espérance et de travail vers les sphères supérieures, en hommage au Maître des maîtres. Ce salon est source de grande joie pour nos Ministères. Peut-être le savez-vous déjà, mais le Gouverneur vient presque chaque semaine, le dimanche. Il y reste de longues heures en conférence avec les Ministres de la Régénération, conversant avec les travailleurs, offrant de précieuses suggestions, examinant notre voisinage avec le Seuil, recevant nos vœux et nos visites, et réconfortant les malades en convalescence. En fin d'après-midi, s'il lui est possible de s'attarder encore un peu, il écoute de la musique et assiste à des spectacles artistiques exécutés par des jeunes et des enfants de nos écoles. La majorité des étrangers qui sont de passage à « Nosso Lar » ont l'habitude de venir jusqu'ici seulement pour connaître ce « palais naturel » qui peut recevoir confortablement plus de trente mille personnes.

À l'écoute de ces informations, je ressentis un mélange de joie et de curiosité.

— Le salon du Ministre Vénérande, poursuivit Narcisa, avec entrain, est également un lieu splendide dont la conservation nous demande une tendresse toute particulière. Tout notre travail sera bien peu pour rétribuer le dévouement de ce serviteur de Notre Seigneur plein d'abnégation. Elle est à l'origine, dans ce Ministère, d'un grand nombre de bienfaits visant à répondre aux besoins des plus malheureux. Sa tradition de travail à « Nosso Lar » est considérée par le Gouvernement comme étant des plus dignes. C'est l'entité avec le plus grand nombre d'heures de service dans la colonie et la personne la plus ancienne du Gouvernement et du Ministère en général. Elle emploie son

temps en travail actif, dans cette ville, depuis plus de deux cents ans.

Impressionné par ces informations, je dis :

— Comme cette bienfaitrice doit être respectable !...

— Vous dites vrai, coupa Narcisa, avec révérence, c'est une personne parmi les plus élevées de notre colonie spirituelle. Les onze Ministres qui officient avec elle à la Régénération recourent à elle avant de prendre une quelconque décision importante. En de nombreuses situations, le Gouvernement s'aide de ses avis. À l'exception du Gouverneur, le Ministre Vénérande est la seule entité de « Nosso Lar » qui a déjà vu Jésus dans les Sphères Resplendissantes, mais elle n'a jamais commenté ce fait de sa vie spirituelle et évite de donner la moindre information à ce sujet. De plus, il y a un autre point intéressant la concernant. Un jour, il y a quatre ans, « Nosso Lar » s'est réveillée en fête. Les Fraternités de la Lumière, qui régissent les destins chrétiens de l'Amérique, rendirent un hommage à Vénérande en lui conférant la médaille du Mérite de Service. Elle est, jusqu'à aujourd'hui, la première entité de la colonie qui réussit un tel exploit, affichant un million d'heures de travail utile, sans interruption, sans se plaindre et sans faiblir. Une commission généreuse vint apporter l'honneur mérité, mais au milieu de la jubilation générale, sur la plus grande place où se réunissaient le Gouvernement, les Ministères et la foule, le Ministre Vénérande ne versa que quelques larmes en silence. Elle remit ensuite son trophée aux archives de la ville, affirmant qu'elle ne le méritait pas, et elle le transmit à la personnalité collective de la colonie malgré les protestations du Gouverneur. Elle renonça à tous les hommages festifs avec lesquels on prétendait commémorer, plus tard, le fait, ne commentant jamais l'honorable conquête.

— Quelle femme extraordinaire ! dis-je. Pourquoi ne va-t-elle pas dans des sphères plus élevées ?

Narcisa baissa le ton de sa voix et déclara :

— Intérieurement, elle vit en des zones bien supérieures à la nôtre et si elle reste à « Nosso Lar », c'est par esprit d'amour et de sacrifice. J'ai appris que cette sublime bienfaitrice travaille depuis plus de mille ans pour un groupe de cœurs bien-aimés qui demeurent encore sur la Terre, et elle attend avec patience.

— Comment pourrai-je la connaître ? demandai-je, impressionné.

Narcisa parut se réjouir de mon intérêt et elle m'expliqua, satisfaite :

— Demain, en fin d'après-midi, après les prières, le Ministre se rendra au salon afin d'éclairer certains apprentis au sujet de la pensée.

33

DE CURIEUSES OBSERVATIONS

Quelques minutes avant minuit, Narcisa m'autorisa à me rendre au grand portail des Chambres. Les Samaritains devaient se trouver dans les environs. Il était indispensable de guetter leur retour afin de prendre les dispositions nécessaires.

Avec quelle émotion je repris le chemin entouré d'arbres feuillus et accueillants ! Ici, des troncs rappelant le chêne ancestral de la Terre ; là-bas, des feuillages soignés ressemblant à l'acacia et au pin. L'air parfumé me paraissait une bénédiction. Dans les chambres, malgré les grandes fenêtres, je n'avais pas ressenti une telle impression de bien-être. Je marchais ainsi, silencieux, sous les frondaisons amicales qu'agitaient doucement des vents frais, m'enveloppant dans une sensation de repos.

Me sentant seul, je me mis à réfléchir à tout ce qui

m'était arrivé depuis ma première rencontre avec le Ministre Clarencio. Où se trouverait la halte de rêve ? Sur Terre ou dans cette colonie spirituelle ? Qu'a-t-il pu advenir de Zélia et de mes petits enfants ? Pour quelle raison me donnent-ils ici de si grands éclaircissements sur les plus diverses questions de la vie, omettant la moindre nouvelle pertinente relative à mon foyer ? Ma propre mère me recommande le silence, s'abstenant de toute information directe.

Tout indiquait la nécessité d'oublier les problèmes physiques, dans l'objectif de me rénover intérieurement et cependant, pénétrant les recoins de l'être, je rencontrais la vive sensation de l'absence des miens. Je désirais ardemment revoir mon épouse tant aimée, à nouveau recevoir les baisers de mes enfants... Par quelles décisions du destin étions-nous à présent séparés, comme si j'avais été un naufragé sur une plage inconnue ? Simultanément, des idées généreuses me réconfortaient. Ce n'était pas moi le naufragé abandonné. Si mon expérience pouvait être assimilée à un naufrage, je ne devais ce désastre à personne d'autre que moi-même. À présent que j'observais à « Nosso Lar » les nouvelles vibrations de travail intense et constructif, je m'étonnais d'avoir perdu autant de temps dans le monde en frivolités de toutes sortes.

En réalité, j'avais profondément aimé la compagne de luttes et j'avais dispensé à mes enfants une tendresse incessante. Mais en examinant sans passion ma situation d'époux et de père, je reconnaissais que je n'avais rien construit de solide et d'utile dans l'esprit des membres de ma famille. Je remarquai ce manque d'attention tardivement. Qui traverse un champ sans préparer la semence nécessaire au pain et sans protéger la source qui rassasie la soif ne peut revenir avec l'intension de s'approvisionner. De telles pensées s'installaient dans mon cerveau avec une véhémence irritante. Au

moment de laisser les cercles de la chair, j'avais trouvé les pénuries de l'incompréhension. Qu'était-il donc arrivé à l'épouse et aux enfants tirés de la stabilité domestique pour être jetés dans les ombres du veuvage et de la perte de leur père ? Interrogation inutile.

Le vent calme paraissait susurrer de grandioses conceptions comme s'il voulait éveiller mon esprit à des niveaux plus élevés.

Ces questions intérieurement me torturaient, mais m'attachant aux impératifs du devoir juste, je m'approchai de la grande grille, observant au-delà, à travers les champs cultivés.

Tout était clair de lune et sérénité, ciel sublime et beauté silencieuse ! M'extasiant sur la contemplation du paysage, je demeurai quelques minutes entre admiration et prière.

Un peu plus tard, j'aperçus deux formes énormes qui m'impressionnèrent vivement. Elles ressemblaient à deux hommes d'une substance indéfinissable, semi-lumineuse. Il pendait de leurs jambes et de leurs bras d'étranges filaments, et il semblait s'échapper de leur tête un long fil aux dimensions singulières. J'avais l'impression d'avoir devant moi deux authentiques fantômes. Je ne pus supporter cette vision. Les cheveux hérissés, je retournai rapidement à l'intérieur. Inquiet et effrayé, j'exposai à Narcisa le fait, observant le petit rire qu'elle avait du mal à contenir.

— Voyez-vous ça mon ami, finit-elle par dire de bonne humeur, vous n'avez pas reconnu ces personnages ?

Profondément désappointé, je ne parvins pas à faire la moindre réponse. Narcisa continua :

— Il m'est arrivé aussi de ressentir la même surprise,

en d'autres temps. Ce sont nos frères de la Terre. Il s'agit de puissants esprits qui vivent dans la chair en mission rédemptrice et qui peuvent, en tant que nobles initiés de la Sagesse Éternelle, abandonner leur véhicule corporel, voyageant librement dans nos sphères. Les filaments et fils que vous avez observé sont les singularités qui les différencient de nous autres. N'ayez donc pas peur. Les incarnés qui parviennent à atteindre ces parages sont des créatures extraordinairement spiritualisées même s'ils sont discrets ou humble sur la Terre.

Et m'encourageant avec bienveillance, elle ajouta :

— Allons jusque là-bas. Nous avons quarante minutes une fois minuit passé. Les Samaritains ne peuvent plus tarder maintenant.

Satisfait, je revins en sa compagnie jusqu'au grand portail. Au loin, je pus encore apercevoir les deux formes qui s'éloignaient de « Nosso Lar », tranquillement. L'infirmière les contempla, faisant un geste expressif de respect et s'exclama :

— Ils sont enveloppés d'une clarté bleue. Il doit s'agir de deux messagers très élevés des sphères physiques accomplissant une tâche qu'il ne nous est pas donné de connaître.

Nous étions là depuis de longues minutes, perdus dans la contemplation des champs silencieux. Mais à un moment donné, la douce amie indiqua un point obscur à l'horizon baigné de lumière lunaire et fit remarquer :

— Les voilà qui arrivent !

Je parvins à percevoir la caravane qui venait dans notre direction sous la douce clarté des cieux. Tout à coup, j'entendis, à grande distance, des aboiements de chiens.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je surpris.

— Les chiens, dit Narcisa, sont des aides précieuses dans les régions obscures du Seuil où ne se trouvent pas seulement les hommes désincarnés, mais également de véritables monstres qu'il n'est pas utile de décrire pour le moment.

D'une voix énergique, l'infirmière appela des serviteurs qui se tenaient en arrière, envoyant l'un d'entre eux à l'intérieur transmettre des ordres. J'observai attentivement l'étrange groupe qui s'approchait lentement.

Six grands véhicules pareils à des chariots, précédés de meutes de chiens joyeux et turbulents, étaient tirés par des animaux qui, même de loin, me paraissaient être des mulets similaires aux mulets terrestres. Mais le fait le plus intéressant était la multitude d'oiseaux au corps volumineux qui volaient à faible hauteur au-dessus des chariots, produisant un bruit singulier. Sans pouvoir m'en empêcher, je m'adressai à Narcisa, lui demandant :

— Où se trouve l'aérobuse ? Ne serait-il pas possible de l'utiliser dans le Seuil ?

M'ayant répondu que non, je lui en demandai les raisons. Toujours attentive, l'infirmière m'expliqua :

— Question de densité de la matière. Vous pouvez prendre comme exemple l'air et l'eau. L'avion qui fend l'atmosphère de la planète ne peut faire la même chose dans le milieu marin. Nous pourrions construire des machines spéciales comme le sous-marin ; mais par esprit de compassion pour ceux qui souffrent, les centres spirituels supérieurs préfèrent employer des appareils de transition. Qui plus est, on ne peut se passer, en de nombreux cas, de la collaboration des animaux.

— Comment cela ? demandai-je surpris.

— Les chiens facilitent le travail, les mulets supportent patiemment la charge et fournissent de la chaleur dans les zones où cela se fait nécessaire. Quant aux oiseaux, ajouta-t-elle, les montrant dans le ciel, que nous appelons ibis voyageurs, ce sont d'excellents aides des samaritains car ils dévorent les forment mentales haineuses et perverses, entrant en lutte directe contre les ténèbres du Seuil.

La caravane était à présent toute proche. Narcisa me fixa avec une attention bienveillante et conclut :

— Mais pour le moment, le devoir n'autorise pas les explications. Vous pourrez recueillir de précieuses leçons sur les animaux, mais au Ministère de l'Éclaircissement où se trouvent les parcs d'étude et d'expérimentation ; pas ici.

Et donnant ici et là des ordres pour le travail, elle se prépara à recevoir les nouveaux malades de l'esprit.

34

AVEC LES NOUVEAUX VENUS DU SEUIL

Ils stoppèrent les meutes de chiens qui étaient conduites par des travailleurs à la poigne ferme, à nos côtés.

En quelques minutes, nous étions tous en train d'enfiler les énormes couloirs de l'entrée des Chambres de Rectification. Des serviteurs s'activaient, empressés. Certains malades étaient emmenés à l'intérieur avec un important soutien. Non seulement Narcisa, Salustio et d'autres compagnons se lançaient dans le travail, mais les Samaritains mobilisaient aussi toutes leurs énergies dans le but de secourir. Quelques infirmes se comportaient avec humilité et résignation ; d'autres se plaignaient à voix haute.

Me mettant également à l'ouvrage, je vis une petite femme, âgée, qui essayait de descendre du dernier véhicule

avec une très grande difficulté. Me regardant attentivement, elle s'exclama, effrayée :

— Aie pitié, mon fils ! Aide-moi, pour l'amour de Dieu !

Je m'en approchai avec intérêt.

— Au nom du Ciel ! continua-t-elle se signant, grâce à la Providence Divine, je me suis éloignée du purgatoire... Ah ! ces maudits démons qui me torturaient là-bas ! Quel enfer ! Mais les Anges du Seigneur arrivent toujours.

Je l'aidai à descendre pris d'une extrême curiosité. Pour la première fois, j'entendais des références à l'enfer et au purgatoire venant de la bouche d'une personne qui me semblait être calme et rationnelle. Obéissant peut-être plus à la malice qui m'était particulière, je lui demandai :

— Venez-vous de si loin ?

Parlant ainsi, je pris un air de profond intérêt fraternel, comme j'avais l'habitude de le faire sur la Terre, me souvenant en cet instant des sages recommandations de la mère de Lisias. La pauvre créature, percevant mon intérêt, commença à s'expliquer :

— D'une grande distance. Sur Terre, mon fils, j'ai été une femme aux habitudes très bonnes ; j'ai beaucoup pratiqué la charité, j'ai prié sans cesse comme une dévote sincère. Mais que pouvais-je contre les arts de Satan ? En quittant le monde, je me suis retrouvée entourée d'êtres monstrueux qui m'entraînèrent dans un véritable tourbillon. Au début, j'ai imploré la protection des Archanges Célestes. Cependant, les esprits diaboliques me retenaient prisonnière. Mais je ne perdis pas l'espoir d'être libérée, d'un moment à un autre, car j'avais laissé un peu d'argent pour la célébration de messes mensuelles pour le repos de mon âme.

Répondant à l'impulsion vicieuse de poursuivre sur ce sujet qui n'avait rien à voir avec moi, j'insistai :

— Comme vos observations sont intéressantes ! Mais n'avez-vous pas cherché à savoir les raisons pour lesquelles vous avez dû rester dans cet endroit ?

— Non, pas du tout, répondit-elle en faisant un signe de croix. Comme je vous l'ai dit, pendant que j'étais sur la Terre, j'ai fait tout mon possible pour être une bonne croyante. Vous savez que personne n'est à l'abri du pécher. Mes esclaves provoquaient des bagarres et des disputes, et bien que la fortune m'ait donné une vie calme, il était nécessaire de faire preuve de temps en temps de discipline. Les intendants étaient excessivement zélés et je ne pouvais revenir sur mes ordres journaliers. Ainsi, il n'était pas rare qu'un noir soit supplicié, attaché au poteau jusqu'à ce que mort s'en suive, servant de leçon pour les autres ; d'autres fois, j'étais obligée de vendre les mères captives, les séparant de leurs enfants pour des questions d'équilibre domestique. À ces occasions, je sentais ma conscience me peser. Mais je me confessais tous les mois quand le père Amancio se rendait à la ferme et, après la communion, j'étais libérée de ces péchés véniels car, ayant reçu l'absolution dans le confessionnal et ayant reçu l'hostie sacrée, je me trouvais à nouveau en règle vis-à-vis de mes devoirs envers le monde et envers Dieu.

À ce moment, scandalisé par ce que je venais d'entendre, je commençai à l'orienter :

— Ma sœur, cette sensation de paix spirituelle était illusoire. Les esclaves étaient également nos frères. Devant le Père Éternel, les jeunes enfants des serviteurs sont égaux à ceux des maîtres.

M'entendant, elle battit du pied autoritairement et dit avec irritation :

— Ce n'est pas vrai ! L'esclave est esclave. S'il n'en était pas ainsi, la religion nous enseignerait le contraire. Alors s'il y avait des serviteurs dans la maison des évêques, pourquoi n'y en aurait-il pas eu à plus forte raison dans nos fermes ? Qui devrait ensemençer la terre sinon eux ? J'ai toujours mis un point d'honneur à les laisser dans les dépendances qui leur étaient réservées ! Dans ma ferme, ils ne sont jamais entrés la salle de visites si ce n'est pour accomplir mes ordres. Le père Amancio, notre vertueux prêtre, m'a dit en confession que les africains sont les pires êtres du monde, nés exclusivement pour servir Dieu en captivité. Vous croyez que j'aurais alors pu m'encombrer de scrupules dans la manière de traiter cette espèce de créatures ? Je n'ai aucun doute là-dessus ; les esclaves sont des êtres pervers, fils de Satan ! J'en viens parfois m'admirer pour la patience avec laquelle j'ai toléré ces personnes sur Terre. Je dois reconnaître que je suis sortie de manière inattendue de mon corps après avoir été choquée par la décision de la Princesse visant à libérer ces bandits. De nombreuses années sont passées, mais je m'en souviens parfaitement. Je me trouvais malade depuis de nombreux jours, et quand le père Amancio m'apporta la nouvelle de la ville, mon état empira subitement. Comment pouvions-nous rester dans le monde en voyant ces criminels en liberté ? C'est certain, ils voudraient nous asservir à leur tour, et plutôt que de servir ce genre de personnes, n'était-il pas préférable de mourir ? Je reconnais m'être confessée avec difficulté, recevant des paroles de réconfort de la part du prêtre, mais il me semble que les démons sont aussi africains et qu'ils attendaient aux aguets. J'ai été obligée de souffrir leur présence jusqu'à aujourd'hui...

— Et quand êtes-vous venue ? demandai-je.

— En mai 1888.

Je sentis une étrange sensation d'effroi. Mon interlocutrice fixa son regard terne sur l'horizon et dit :

— Il est possible que mes neveux aient oublié de payer les messes mais j'avais pourtant laissé cette disposition dans mon testament.

J'allais répondre, invitant ses raisonnements dans les zones supérieures, lui fournissant des idées nouvelles de fraternité et de foi, mais Narcisa s'approcha et me dit, bienveillante :

— André, mon ami, oubliez-vous que nous fournissons du soulagement aux malades et aux perturbés ? Quel profit tirez-vous de telles informations ? Les déments parlent de manière incessante, et qui les écoute, dépensant un intérêt spirituel, peut ne pas être moins fou qu'eux.

Ces paroles furent dites avec tant de bonté que je rougis de honte, sans avoir le courage d'y répondre.

— Ne vous laissez pas impressionner et occupons-nous des frères perturbés, s'exclama délicatement l'infirmière.

— Mais croyez-vous que je sois de ce nombre ? demanda la vieille femme scandalisée.

Démontrant ses excellentes qualités de psychologues, Narcisa prit une expression de tendresse fraternelle et répondit :

— Non, mon amie, ce n'est pas ce que je dis ; je crois cependant que vous devez être très fatiguée ; votre effort expiatoire a été très long...

— Justement, justement, précisa la nouvelle venue du Seuil, vous n'imaginez pas ce que j'ai dû souffrir, torturée par les démons...

La pauvre créature allait continuer à répéter la même histoire, mais Narcisa, m'enseignant comment procéder en de telles circonstances, coupa :

— Ne commentez pas le mal. Je sais déjà tout ce qui vous est arrivé d'amer et de douloureux. Reposez-vous en pensant que je vais m'occuper de vous.

Et au même instant, elle s'adressa humblement à un des auxiliaires :

— Zenobio, rend-toi au département féminin et appelle Némésia en mon nom afin qu'elle conduise une sœur de plus aux lits de traitement.

35

RENCONTRE SINGULIÈRE

Nous rangions le matériel de l'expédition et nous gardions les animaux qui avaient participé au travail quand la voix de quelqu'un se fit doucement entendre à mes côtés :

— André ! Te voici ici ? Très bien ! Quelle agréable surprise !...

Étonné, je me retournai et reconnus dans le Samaritain qui parlait le vieux Silveira, personne que je connaissais car mon père, comme négociant inflexible, l'avait un jour dépossédé de tous ses biens.

Un embarras justifié me domina alors. Je voulus le saluer, lui témoigner un geste affectueux, mais le souvenir du passé me paralysa soudainement. Je ne pouvais simuler, dans ce nouveau milieu où la sincérité transparait sur tous les visages. Ce fut Silveira qui, comprenant la situation, vint à mon secours, ajoutant :

— J'ignorai réellement que tu avais quitté ton corps et j'étais loin de penser que je te rencontrerai à « Nozzo Lar ».

Percevant son amabilité spontanée, je le pris dans mes bras, ému, murmurant des paroles de reconnaissance. Je voulu essayer de lui donner des explications concernant le passé, mais je n'y parvins pas. Au fond, je désirais présenter des excuses pour la manière d'agir qu'avait eu mon père, le conduisant au bout d'une faillite désastreuse. Sur le moment, je revivais mentalement des flash-back du passé. Ma mémoire montrait à nouveau la situation vivante. Il me semblait encore entendre Mme Silveira quand elle s'était rendue à notre maison, suppliante, pour expliquer la situation. Son mari était alité depuis longtemps, l'infirmité de leurs deux enfants aggravant leurs difficultés. Les nécessités étaient nombreuses et les traitements exigeaient une somme considérable. La pauvre pleurait, portant à ses yeux son mouchoir. Elle demandait un délai, implorait de justes concessions. Elle s'humiliait, adressant des regards douloureux à ma mère, comme demandant secours et compréhension au cœur d'une autre femme. Je me souvins que ma mère intervint, attentionnée, demandant à mon père qu'il oublie les documents signés, s'abstenant de toute action judiciaire. Mais mon père, habitué aux transactions importantes et favorisé par la chance, ne pouvait pas comprendre la condition du détaillant. Il se montra intraitable. Déclarant regretter les faits, qu'il aiderait le client et ami d'une autre manière, mais que concernant les débits reconnus, il ne voyait pas d'autre alternative que d'accomplir religieusement les dispositifs légaux. Il ne pouvait pas, disait-il, rompre les normes et les précédents de son établissement commercial. Les reconnaissances de dette avaient une valeur légale. Et il consolait son épouse affligée en commentant la situation d'autres clients qui, selon lui, se trouvaient en de pires

conditions que Silveira. Je me souvins des regards de sympathie que ma mère adressa à l'infortunée femme de Silveira noyée de larmes. Mon père restait dans une profonde indifférence à toutes les supplications, et quand la pauvre femme se retira, il réprimanda ma mère avec austérité, lui interdisant toute autre interférence dans ses affaires commerciales. La pauvre famille dût endurer une ruine financière complète. Je me souvenais parfaitement de l'instant où le piano de Mme Silveira fut retiré de sa résidence pour satisfaire aux dernières exigences de l'implacable créancier.

Je voulais m'excuser mais je ne trouvais toutefois pas les phrases justes car à cette occasion, j'avais également encouragé mon père à commettre cet acte inique ; j'avais considéré ma mère comme étant excessivement sentimentaliste et je l'avais induit à poursuivre son action jusqu'à la fin. Encore très jeune, la vanité s'était emparée de moi. Je ne me souciais pas de savoir si d'autres souffraient, je ne parvenais pas à voir les nécessités d'autrui. Je voyais seulement les droits de ma maison, rien de plus. Et sur ce point, j'avais été intolérant. Tout argument maternel avait été inutile.

Mises en échec dans la lutte, les Silveira avaient cherché un endroit humble à la campagne, vivant dans l'amertume et l'extrême pénurie le désastre financier. Plus jamais je n'eus de nouvelles de cette famille qui, certainement, devait nous haïr.

Ces souvenirs apparaissaient dans mon cerveau de seconde en seconde. En un moment, le passé plein d'ombres s'était reconstitué. Et tandis que je dissimulais avec difficulté mon désappointement, souriant, Silveira me rappela à la réalité :

— Est-ce que tu as rendu visite au « vieux¹ » ?

1 NdT : au Brésil, l'appellation « vieux » sert à désigner de manière affectueuse les membres de la famille ayant un certain âge.

Cette question qui mettait en évidence une tendresse spontanée augmentait ma honte. Je lui expliquai que malgré mon immense désir, je n'avais pas encore eu tel satisfaction. Silveira perçut ma gêne et, s'apitoyant peut-être sur mon état intérieur, il chercha à s'éloigner. Gentiment, il me serra dans ses bras et s'en retourna au travail.

Très déconcerté, je me mis à la recherche de Narcisa, impatient de recevoir ses conseils. Je lui exposai la situation, détaillant les victoires terrestres. Elle m'écouta avec patience et dit avec douceur :

— Cela ne m'étonne pas. Je me suis retrouvée, il y a longtemps, dans des situations similaires. J'ai déjà eu la chance de rencontrer par ici un grand nombre de personnes que j'avais offensées dans le monde. Aujourd'hui, je sais que cela est une bénédiction du Seigneur, qui rénove notre opportunité de rétablir la sympathie interrompue, reconstituant les anneaux brisés de la chaîne spirituelle.

Et devenant plus ferme dans l'enseignement, elle me demanda :

— Avez-vous profité de cette belle occasion ?

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Vous êtes-vous excusé auprès de Silveira ? Sachez que c'est une grande joie que de reconnaître ses propres erreurs. Étant donné que vous pouvez faire une introspection à la lumière de la compréhension, vous reconnaissant comme un ancien offenseur, ne perdez pas l'opportunité de devenir un ami. Allez-y, mon cher, et serrez-le dans vos bras d'une autre manière. Profitez du moment parce que Silveira est très occupé et qu'une autre occasion ne se présentera peut-être pas de si tôt.

Notant mon indécision, Narcisa ajouta :

— Ne craignez pas l'échec. À chaque fois que nous offrons la réflexion et le sentiment au bien, Jésus nous accorde la réussite quand cela se fait nécessaire. Prenez l'initiative. Réaliser des actions dignes, quelles qu'elles soient, représente un honneur légitime pour l'âme. Rappelez-vous l'Évangile et allez chercher le trésor de la réconciliation.

Je n'hésitai pas plus. Je courus à la rencontre de Silveira et je lui parlai ouvertement, lui demandant qu'il pardonne mon père et moi-même, des offenses et des erreurs commises.

— Vous comprenez, insistai-je, nous étions aveugles. Nous ne percevions rien, dans cet état, sinon notre propre intérêt. Quand l'argent s'allie à la vanité, Silveira, l'homme peut difficilement s'écarter du mauvais chemin.

Grandement ému, Silveira ne me laissa pas terminer :

— Allons, André, qui est exempt de fautes ? Est-ce que tu pourrais, par hasard, me croire exempt d'erreurs ? En plus, ton père a été un véritable instructeur. Nous lui devons, mes enfants et moi, les leçons bénites de l'effort personnel. Sans cette attitude énergique qui retira nos possibilités matérielles, qu'en aurait-il été du progrès de l'esprit ? Nous avons ici rénové tous les vieux concepts de la vie humaine. Nos adversaires ne sont pas à proprement parler des ennemis mais plutôt des bienfaiteurs. Ne vous livrez pas aux tristes souvenirs. Travaillons avec le Seigneur, reconnaissant l'infini de la vie.

Et fixant avec émotion mes yeux emplis de larmes, il me reconforta paternellement et conclut :

— Ne perds pas de temps avec cela. Je veux avoir bientôt la satisfaction de rendre visite à ton père auprès de toi.

Je le pris alors dans mes bras, en silence, ressentant une joie nouvelle en mon âme. Il me sembla que dans un des obscurs recoins de mon cœur, une lumière divine venait de s'allumer pour toujours.

36

LE RÊVE

Les travaux se poursuivirent sans interruption ; infirmes exigeant des soins, perturbés réclamant de l'attention. À la tombée de la nuit, je me sentais accoutumé au mécanisme des passes, les appliquant aux nécessiteux de toutes sortes.

Vers le matin, Tobias revint aux Chambres et, plus par générosité que pour tout autre motif, il m'encouragea avec des paroles stimulantes.

— Très bien, André ! s'exclama-t-il, content. Je vais vous recommander auprès du Ministre Génésio et vous recevrez vos bonus en double pour ces travaux initiaux.

Je cherchais des mots de remerciement quand Laura et Lisias arrivèrent et m'embrassèrent.

— Nous nous sentons profondément satisfaits, dit la

généreuse amie en souriant, je vous ai accompagné en esprit durant la nuit, et vos débuts dans le travail sont motif à une joie méritée dans notre cercle familial. Je me suis arrangée pour apporter la nouvelle au Ministre Clarencio qui m'a chargé de vous féliciter de sa part.

Ils échangèrent des propos affectueux avec Tobias et Narcisa puis ils me demandèrent de leur raconter de vive voix mes impressions et je ne me sentis pas de joie. Mais ce fut pourtant par la suite que vint ma sublime allégresse. Malgré l'invitation de la mère de Lisisas pour rentrer à la maison afin que je puisse me reposer, Tobias mit à ma disposition un appartement de repos aux côtés des Chambres de Rectification et il me conseilla de prendre un peu de repos. De fait, je ressentais un grand besoin de sommeil. Narcisa prépara mon lit avec toute l'attention d'une sœur.

Retiré dans la chambre confortable et spacieuse, je priai le Seigneur de la Vie, le remerciant pour la bénédiction d'avoir été utile. La « bonne fatigue » de ceux qui accomplissent leur devoir ne me donna pas l'occasion d'une quelconque insomnie désagréable. En quelques instants, des sensations de légèreté envahirent toute mon âme et j'eus l'impression d'être emporté par un petit bateau en direction de régions inconnues.

Où est-ce que je me dirigeais ? Impossible à dire. À mes côtés, un homme maintenait le gouvernail. Et tel un enfant qui ne peut énumérer ni décrire les beautés du chemin, je me laissais conduire sans aucune exclamation, bien qu'extasié devant la magnificence du paysage. Il me semblait que l'embarcation avançait rapidement malgré ses mouvements ascensionnels. Quelques minutes s'étant écoulées, je me vis en face d'un port merveilleux où quelqu'un m'appela avec une tendresse toute spéciale :

— André !... André !...

Je débarquai dans une précipitation vraiment enfantine. Je pouvais reconnaître cette voix entre mille ; quelques instants plus tard, je serrai ma mère dans mes bras, débordant de joie. Elle me conduisit alors dans un prodigieux petit bois où des fleurs étaient dotées de la singulière propriété de retenir la lumière, révélant une fête permanente de parfums et de couleurs. Des tapis dorés et lumineux s'étendaient ainsi sous les grands arbres murmurant doucement dans le vent. Mes impressions de félicité et de paix étaient indescriptibles. Le rêve n'était pas à proprement parlé comme ceux qui ont lieu sur la Terre. Je savais parfaitement avoir laissé le véhicule inférieur dans l'appartement des Chambres de Rectification, à « Nosso Lar », et j'avais l'absolue conscience de ce déplacement en un autre plan. Mes notions de l'espace et du temps étaient exactes. À son tour, la richesse d'émotions s'affirma à chaque fois plus intense. Après m'avoir adressé des encouragements spirituels sacrés, ma mère expliqua avec bonté :

— J'ai longuement demandé à Jésus qu'il me permît la satisfaction de t'avoir à mon côté, le premier jour de ton service utile. Comme tu peux le voir, mon fils, le travail est un tonique divin pour le cœur. Nombre de nos compagnons, après avoir laissé la Terre, demeurent en des attitudes contreproductives, attendant des miracles qu'ils ne verront jamais venir. Ainsi, de brillantes capacités se réduisent à de simples expressions parasitaires. Quelques-uns se disent découragés par la solitude, d'autres, comme cela se passait sur la Terre, se déclarent en désaccord avec le moyen par lequel ils ont été appelés à servir le Seigneur. Il est indispensable, André, de convertir toute opportunité de la vie en un motif d'attention à Dieu. Dans les cercles inférieurs, mon fils, le plat de soupe pour l'affamé, le baume pour le lépreux,

le geste d'amour pour le celui qui est désabusé, sont des services divins qui ne seront jamais oubliés dans la Maison de Notre Père. Ici aussi, le regard de compréhension pour le coupable, la promesse évangélique pour ceux qui vivent dans le désespoir, l'espérance pour celui qui se trouve dans l'affliction, constituent des bénédictions de travail spirituel que le Seigneur observe et enregistre pour notre profit...

L'apparence de ma mère était plus belle que jamais. Ses yeux de madone semblaient irradier une luminosité sublime, ses mains me transmettaient, dans des gestes de douceur, des fluides créateurs d'énergies nouvelles, de paire avec des émotions charitables.

— L'Évangile de Jésus, André, continua-t-elle avec tendresse, nous rappelle qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. Nous apprenons à concrétiser un tel principe par l'effort quotidien auquel nous sommes conduits par notre propre félicité. Donne toujours, mon fils. N'oublie surtout jamais de donner de toi-même, dans la tolérance constructive, dans l'amour fraternel et la divine compréhension. La pratique du bien extérieur est un enseignement et un appel afin que nous parvenions à la pratique du bien intérieur. Jésus a donné plus de lui-même pour la croissance des hommes que tous les millionnaires de la Terre assemblés dans le travail, bien que sublime, de la charité matérielle. N'aie pas de honte à venir en aide aux personnes couvertes de plaies, et éclaire les fous qui entrent dans les Chambres de Rectification, où j'ai observé, spirituellement, tes travaux de la nuit passée. Travaille, mon fils, faisant le bien. Dans toutes nos colonies spirituelles, comme dans les sphères du globe, des âmes vivent préoccupées, impatientes de nouveauté et de distraction. Mais à chaque fois que cela t'est possible, oublie la compréhension et recherche le service utile. Ainsi, tout comme moi, misérable que je suis, qui ai pu

voir, en esprit, tes efforts à « Nosso Lar » et suivre les peines de ton père dans les zones du Seuil, Dieu nous voit et nous accompagne tous, depuis le plus lucide ambassadeur de sa bonté, jusqu'aux derniers êtres de la Création, bien en dessous des vers de la Terre.

Ma mère fit une pause que je désirais utiliser pour lui dire quelque chose, mais je ne le pus pas. Des larmes d'émotion embrouillaient ma voix. Elle m'adressa un regard plein de tendresse, comprenant la situation et continua :

— Dans la majorité des colonies spirituelles, nous connaissons la rémunération du travail avec les bonus-heure. Notre base de compréhension unit deux facteurs essentiels. Le bonus représente la possibilité de recevoir quelque chose de nos frères engagés dans la lutte, ou de rémunérer quelqu'un qui se trouve dans nos réalisations. Mais le critère concernant la valeur de l'heure appartient exclusivement à Dieu. Dans la bonification extérieure, il peut y avoir de nombreuses erreurs de notre personnalité faillible, considérant notre condition de créature en labeurs d'évolution, comme il en va sur Terre ; mais en ce qui concerne le contenu spirituel de l'heure, il y a des correspondances directes entre le Seigneur et les Forces Divines de la Création. C'est pour cela, André, que nos activités expérimentales, dans le progrès commun, à partir de la sphère corporelle, souffrent de continuelles modifications tous les jours. Tableaux, situations, paiements, sont des modalités d'expérimentation des administrateurs à qui le Seigneur concéda l'opportunité de coopérer dans les Œuvres Divines de la Vie, comme il concède à la créature le privilège d'être père ou mère, pour quelques temps, sur la Terre et en d'autres mondes. Tout administrateur sincère donne une grande attention aux travaux qui lui reviennent ; tout père conscient est rempli d'un amour attentif. Dieu aussi, mon fils,

est un Administrateur vigilant et un Père extrêmement dévoué. Il n'oublie personne et se réserve le droit de s'arranger avec le travailleur en ce qui concerne le véritable profit dans le temps de service. Toute compréhension extérieure affecte la personnalité ; mais toute valeur de temps concerne la personnalité éternelle, celle qui restera toujours dans nos cercles de vie, en marche pour la gloire de Dieu. C'est pour cela que le Très Haut concède la sagesse à celui qui dépense son temps à apprendre, et à donne plus de vie et de joie à ceux qui savent renoncer !...

Ma mère se tut pendant que j'essuyais mes yeux. Ce fut alors qu'elle me prit dans ses bras, me caressant tendrement. Tel le petit qui s'endort après la leçon, je perdis conscience pour me réveiller plus tard dans les Chambres de Rectification, ressentant de vigoureuses sensations d'allégresse.

37

LA LEÇON DU MINISTRE

Au cours des travaux du lendemain, je portais un grand intérêt pour la conférence du Ministre Vénérand. Conscient qu'une permission me serait nécessaire, je m'arrangeai avec Tobias à ce sujet.

— Ces cours, dit-il, sont uniquement suivis par des esprits sincèrement intéressés. Ici, les instructeurs ne peuvent pas perdre de temps. Vous êtes ainsi autorisé à comparaître parmi les étudiants qui se comptent par centaines, parmi les serviteurs et les pensionnaires des Ministères de la Régénération et de l'Aide.

Avec un geste d'encouragement, il conclut :

— Je vous souhaite d'en profiter le plus possible.

Le nouveau jour se passa en service actif. Le contact de ma mère, ses belles observations concernant la pratique

du bien, remplissaient mon esprit d'un sublime réconfort. Au début, tout de suite après le réveil, ces explications sur le bonnus-heure m'avaient suscité d'importantes interrogations. Comment pourrait être faite la compréhension de l'heure affectée à Dieu ? Le comptage du temps n'était-il pas une attribution de l'administrateur spirituel ou humain ? Mais Tobias éclaira mon intelligence affamée de lumière.

— En général, l'obligation de compter le temps de service revient aux administrateurs. Il est également juste qu'ils établissent des éléments de respect et de considération pour le mérite du travailleur ; mais concernant la valeur essentielle du juste profit, il n'y a que les Forces Divines qui peuvent les déterminer avec exactitude. Il y a des serviteurs qui, après quarante années d'activité particulière, s'en retirent avec la même indiscipline de la première heure, prouvant qu'ils gaspillèrent leur temps sans employer le dévouement spirituel, comme il existe des hommes qui, atteignant cent ans d'existence, en sortent avec la même ignorance que celle de l'âge infantile. Le concept de votre mère est si précieux, dit Tobias, qu'il suffit de se souvenir des heures des hommes bons et des mauvais. Chez les premiers, elles se transforment en celliers de bénédictions de l'Éternel ; chez les seconds, en punitions de tourment et de remords, comme s'ils avaient été des êtres maudits. Chaque fils règle ses comptes avec le Père, en accord avec la manière dont il a employé l'opportunité ou selon ses œuvres.

La contribution de ses explications m'aida à réfléchir sur la valeur du temps, dans tous les sens.

Quand vint l'heure destinée aux enseignements du Ministre, juste après la prière du soir, je me dirigeai en compagnie de Narcisa et de Salustio vers le grand salon en pleine nature.

L'enclos naturel, où de grands bancs couverts de gazons nous accueillait confortablement, était une véritable merveille. Une grande variété de fleurs, brillant à la lumière de beaux candélabres, exhalait un délicat parfum. J'évaluai l'assistance à plus de mille personnes. Je notai dans la disposition de la grande assemblée que vingt entités s'asseyaient en un endroit particulier comme je remarquai l'éminence fleurie où se voyait le fauteuil de l'institutrice.

À la question que je venais de lui poser, Narcisa m'expliqua :

— Nous sommes dans une assemblée d'auditeurs. Les frères qui se trouvent à ces places mises en valeur sont les plus avancés dans la matière d'aujourd'hui, compagnons qui pourront interpellier le Ministre. Ils ont acquis ce droit par la mise en application du sujet, condition que nous pouvons également atteindre à notre tour.

— Ne pouvez-vous pas être parmi eux ? demandai-je.

— Non. Pour le moment, je peux seulement m'asseoir ici les nuits où l'institutrice aborde le traitement des esprits perturbés. Mais il se trouve parmi nous des frères dont la présence est justifiée par l'élaboration diverses thèses, conformément à la culture déjà acquise.

— Voilà un processus bien curieux, dis-je.

— Le Gouverneur, poursuivit l'infirmière, a pris cette mesure pour les cours et les conférences de tous les Ministres, afin que les travaux ne se dégradent pas d'une manière générale, sans raison, avec une grave perte de temps pour tout le monde. Tout doute, tout point de vue vraiment utile, pourra être expliqué ou mis à profit, mais tout cela, le moment opportun.

À peine avait-elle terminé de parler que le Ministre

Vénérandra pénétra dans le salon en compagnie de deux dames à l'allure distinguée. Narcisa m'informa qu'il s'agissait de Ministres de la Communication.

Par sa simple présence, Vénérandra répandit une énorme joie sur tous les visages. Elle n'affichait pas la physionomie d'une vieille femme, ce qui contrastait avec son nom, mais celle d'une noble femme d'âge mûr, pleine de simplicité, sans affectation.

Après une courte discussion avec les vingt compagnons, durant laquelle elle sembla les informer des nécessités dominantes de l'assemblée en général concernant le thème de la nuit, elle commença en disant :

— « Comme toujours, je ne peux profiter de notre réunion pour me livrer à de longs discours, mais je suis ici pour converser avec vous, relatant quelques observations sur la pensée.

« Il se trouve ici, parmi nous, quelques centaines d'auditeurs surpris par notre sphère pleine d'analogies avec celle de la planète. N'avez-vous pas appris que la pensée est un langage universel ? N'avez-vous pas été informés que la création mentale est presque tout dans notre vie ? Nombreux sont les frères qui formulèrent de telles questions. Toutefois, ils trouvent ici l'habitation, l'ustensile et le langage terrestre. Mais malgré tout, cette réalité ne doit causer de surprise pour personne. Nous ne pouvons oublier que nous avons jusqu'à présent, en nous référant à l'existence humaine, vécu en de vieux cercles d'antagonisme vibratoire. La pensée est la base des relations spirituelles des êtres entre eux, mais n'oublions pas que nous sommes des millions d'âmes dans l'Univers, certaines encore insoumises aux lois universelles. Pour l'heure, nous ne sommes pas encore comparables aux frères les plus âgés et les plus sages, proches du

Divin, mais aux millions d'entités qui vivent dans les caprices des « mondes inférieurs » de notre « moi ». Les grands instructeurs de l'humanité corporelle enseignent des principes divins, exposent des vérités éternelles et profondes, dans les cercles du globe. Mais en général, dans les activités terrestres, nous recevons des informations sur ces lois sans nous y soumettre et nous prenons connaissance de ces vérités sans leur consacrer nos vies.

« Serait-il croyable que, seulement pour admettre le pouvoir de la pensée, l'homme soit libéré de toute la condition inférieure ? Impossible !

« Une existence séculaire, dans la chair terrestre, représente une période excessivement courte pour que nous puissions aspirer à une position de coopérateur essentiellement divin. Nous nous informons à propos de la force mentale dans l'apprentissage mondain, mais nous oublions que nous avons employé toute notre énergie, pendant des millénaires successifs, dans des créations mentales destructrices ou à l'origine de préjugés contre nous-même.

« Nous sommes admis aux cours de spiritualisation dans les différentes écoles religieuses du monde, mais c'est fréquemment que nous agissons exclusivement sur le terrain des affirmations verbales. Cela dit, personne ne répondra seulement au travail par des paroles. La Bible enseigne que le Seigneur de la Vie en personne ne s'est pas limité au Verbe et a continué le travail créatif dans l'Action.

« Nous savons tous que la pensée est une force essentielle, mais nous n'admettons pas notre perversion millénaire de cette force.

« Il va de soi qu'un homme est obligé de nourrir ses enfants ; de la même manière, chaque esprit est obligé de maintenir et nourrir les créations qui lui sont particulières.

Une idée criminelle produira des réalisations mentales de la même nature ; un principe élevé obéira à la même loi. Recourons à un symbole plus simple. Après s'être élevée dans les hauteurs, l'eau retombe purifiée, véhiculant de vigoureux fluides vitaux dans la rosée protectrice ou dans la pluie bénéfique ; nous la conservons avec les détritiques de la terre et nous la transformons en habitation pour les microbes destructeurs.

« La pensée est de partout une force vive ; elle est atmosphère créatrice enveloppant le Père et ses enfants, la Cause et les Effets, dans la Demeure Universelle. En elle, les hommes se transforment en anges sur le chemin qui conduit vers le ciel, ou en génies diaboliques sur le chemin conduisant à l'enfer.

« Avez-vous appris l'importance de cela ? D'accord, chez les esprits évolués, parmi les désincarnés et les incarnés, l'échange mental sans besoin des formes est suffisant, et il est juste de mettre en relief le fait que la pensée en soi est la base de tous les messages silencieux de l'idée, dans les plans merveilleux de l'intuition parmi les êtres de toute espèce. Selon ce principe, l'esprit qui a vécu exclusivement en France pourra se manifester au Brésil, de pensée à pensée, se dispensant de forme verbale spéciale qui, dans ce cas, sera toujours celle du récepteur ; mais cela exige aussi une affinité pure. Nous ne sommes pas dans des sphères d'une absolue pureté mentale, où tous les êtres ont des affinités entre eux. Nous nous rapprochons les uns des autres, en groupes isolés, et nous sommes obligés d'avancer dans les constructions transitoires de la Terre afin de revenir dans les cercles planétaires avec un plus grand bagage évolutif.

« Mais "Nosso Lar", en tant que cité spirituelle de transition, est une bénédiction qui nous est concédée par un

"surcroît de miséricorde", afin que quelques-uns, peu nombreux, puissent se préparer à l'ascension, et pour que la majorité puisse retourner vers la Terre dans des travaux rédempteurs. Comprendons la grandeur des lois de la pensée et soumettons-nous y, dès aujourd'hui. »

Après une longue pause, le Ministre sourit à l'auditoire et demanda :

— Qui souhaite profiter de l'occasion ?

Tout de suite après, une douce musique remplit le salon de caressantes mélodies. Vénérande parla encore un long moment, révélant amour et compréhension, délicatesse et sagesse.

Sans aucune solennité dans ses gestes indiquant la fin de la conversation, la conférence s'acheva sur une question amusante. Quand je vis les compagnons se lever pour se retirer, au son de la musique habituelle, je demandai à Narcisa, surpris :

— Que se passe-t-il ? La réunion est-elle terminée ?

L'infirmière bienveillante m'expliqua en souriant :

Le Ministre Vénérande est toujours ainsi. Elle termine la conversation au milieu de notre plus grand intérêt. Elle a l'habitude de dire que les enseignements évangéliques commencèrent avec Jésus, mais que personne ne peut savoir quand ni comment ils se termineront.

LE CAS DE TOBIAS

Le troisième jour de travail, Tobias me fit plaisir grâce à une agréable surprise. Alors que la fin de l'après-midi se profilait et que le travail touchait à sa fin vu que d'autres se chargeraient de l'assistance nocturne, je fus fraternellement conduit à sa résidence où de beaux moments de joie et d'apprentissage m'attendaient.

Tout de suite après être entré, il me présenta deux dames, l'une déjà d'un certain âge et l'autre approchant la maturité. Il m'expliqua qu'il s'agissait de son épouse et d'une sœur. Luciana et Hilda, aimables et délicates, brillaient par leur gentillesse.

Réunis dans la splendide bibliothèque de Tobias, nous examinâmes des volumes magnifiques tant par leur reliure que par leur contenu spirituel.

Hilda m'invita à visiter le jardin afin que je puisse observer, de près, les tonnelles aux formes travaillées. Chaque maison de « Nosso Lar » semblait se spécialiser dans la culture de fleurs particulières. Chez Lisias, les glycines et les lys se comptaient par centaines ; dans la résidence de Tobias, d'innombrables hortensias éclosaient au milieu des draps verts de violettes. De belles tonnelles d'arbres délicats, rappelant le bambou encore jeune, laissaient voir à leur sommet une plante grimpante intéressante dont la caractéristique principale était de les unir avec des nœuds fleuris s'entremêlant à la verte chevelure des arbres, formant un toit des plus charmants.

Je ne parvenais pas à traduire mon admiration. L'atmosphère était embaumée d'un parfum enivrant. Nous commentions la beauté du paysage en général, vu depuis l'angle du Ministère de la Régénération, quand Luciana nous appela à l'intérieur pour prendre un léger repas.

Enchanté par l'ambiance simple, pleine de notes de fraternité, je ne savais comment remercier mes généreux hôtes. À ce moment de l'agréable discussion, Tobias dit en souriant :

— À dire vrai, mon ami est encore un apprenti dans notre Ministère et peut-être ne connaît-il pas encore mon histoire familiale.

Les deux dames sourirent en même temps ; et observant mon interpellation silencieuse, le propriétaire de la maison continua :

— Nous avons d'ailleurs de nombreux cas dans les mêmes conditions. Imaginez que j'ai été marié deux fois...

Et, indiquant les deux amies qui étaient avec nous dans la pièce, il poursuivit dans un geste de bonne humeur :

— Je crois n'avoir pas besoin d'expliquer quoi que ce soit en ce qui concerne mes épouses.

— Ah, oui, murmurai-je extrêmement confus. Vous voulez dire que Hilda et Luciana ont pris part à vos expériences sur la Terre...

— C'est cela, répondit-il tranquillement.

Profitant de cette pause, Hilda prit la parole et s'adressa à moi :

— Excusez notre Tobias, frère André. Il est toujours disposé à parler du passé quand nous recevons la visite d'une personne arrivée récemment de la Terre.

— Eh bien, n'y a-t-il pas matière à se réjouir, dit Tobias avec humour, dans le fait de vaincre le monstre de la jalousie inférieure, conquérant, tout au moins, une expression de réelle fraternité ?

— Effectivement, répondis-je, le problème nous concerne tous profondément. Il y a des millions de personnes, dans les cercles de la planète, qui se trouvent en seconde noce. Comment résoudre une si haute question affective, considérant la spiritualité éternelle ? Nous savons que la mort du corps transforme seulement, sans détruire. Les liens de l'âme perdurent à travers l'Infini. Comment agir ? Condamner l'homme ou la femme qui se marièrent plus d'une fois ? Mais nous rencontrerions des millions d'individus dans ces conditions. Je me suis déjà souvenu plusieurs fois, avec intérêt, le passage de l'Évangile où le Maître nous promet la vie des anges, quand il se réfère au mariage dans l'Éternité.

— Toutefois, il faut reconnaître, avec toute notre vénération envers le Seigneur, coupa mon hôte, bienveillant, que nous ne nous trouvons pas encore dans la sphère des anges mais celle des hommes désincarnés.

— Mais comment résoudre une situation similaire ? demandai-je.

Tobias sourit et répondit :

— Très simplement ; nous reconnaissons qu'entre les animaux et les hommes, il y a une énorme série graduelle de positions. Ainsi, parmi nous, le chemin jusqu'à l'ange représente aussi une énorme distance à parcourir. Or, comment pouvons-nous aspirer à la compagnie d'êtres angéliques, si nous ne sommes même pas encore fraternels les uns avec les autres ? Il est certain qu'il existe des marcheurs au grand courage qui se révèlent supérieurs à tous les obstacles du sentier par un suprême effort de volonté ; mais la majorité ne peut pas se passer de ponts ou de l'aide de gardiens affectueux. En raison de cette vérité, les cas de cette nature sont résolus dans les fondations de la fraternité légitime, reconnaissant que le véritable mariage est celui des âmes et cette union, personne ne pourra la rompre.

À cet instant, Luciana, qui se maintenait silencieuse, intervint en précisant :

— Il convient, toutefois, d'expliquer que tout cela, félicité et compréhension, nous le devons à l'esprit d'amour et de renoncement de notre Hilda.

Cette dernière, démontrant une humilité digne, ajouta :

— Taisez-vous. N'énoncez pas des qualités que je ne possède pas. Je vais résumer notre histoire afin que notre ami connaisse mon douloureux apprentissage.

Puis après avoir l'attitude d'une narratrice affable, elle continua :

— Tobias et moi nous sommes mariés sur Terre, quand nous étions encore jeunes, par obéissance aux affini-

tés spirituelles sacrées. Je ne crois pas nécessaire de décrire la joie de deux âmes qui s'unissent et s'aiment véritablement dans le mariage. Mais la mort, qui semblait jalouse de notre fortune, me retira du monde à l'occasion de la naissance de notre second fils. Notre tourment a alors été indescriptible. Tobias pleurait sans cesse, pendant que sans force je me voyais succomber à ma propre angoisse. Des jours pénibles s'abattirent sur moi dans le Seuil. Je n'avais pas de remède sinon de rester accrochée à mon mari et à nos deux enfants, sourde à tout éclaircissement que les amis spirituels m'envoyaient par intuition.

Je voulais lutter comme la poule auprès de ses poussins tout en reconnaissant que mon époux avait besoin de réorganiser l'ambiance domestique, que les petits réclamaient l'assistance maternelle. La situation devenait franchement insupportable. Ma belle-sœur, célibataire, ne supportait pas les enfants et la cuisinière ne faisait que simuler le dévouement. Deux jeunes nourrices avaient une conduite réglée par l'inconséquence. Tobias ne pouvait pas retarder la bonne solution et, un an de cette nouvelle situation s'étant écoulé, il épousa Luciana, contrariant mes désirs. Ah ! s'il avait su combien j'étais révoltée ! J'étais pareille à une louve blessée. Mon ignorance m'entraîna jusqu'à lutter contre la pauvre petite, essayant de l'anéantir. C'est alors que Jésus me concéda la visite providentielle de ma grand-mère maternelle, désincarnée depuis huit ans. Elle arriva avec l'air de quelqu'un qui ne cherchait rien de spécial, me remplissant de surprise. Elle s'assit à mes côtés et me prit dans ses bras, comme en d'autres temps, me demandant, en larmes : « Qu'est-ce là, ma petite-fille ? Quel est ton rôle dans la vie ? Es-tu une lionne ou une âme consciente de Dieu ? Notre sœur Luciana sert de mère à tes enfants, c'est elle qui prend soin de ta maison, elle est jardinière dans ton jardin, elle

supporte la mauvaise humeur de ton mari et elle ne pourrait pas assumer provisoirement la place de sa compagne de lutte, à son côté ? Est-ce ainsi que ton cœur remercie les bienfaits divins et rémunère ceux qui le servent ? Veux-tu une esclave et mépriser une sœur ? Hilda ! Hilda ! où est la religion du Crucifié que tu as apprise ? Oh ! ma pauvre petite-fille, ma pauvre !... »

Je me suis alors jetée en pleure dans les bras de ma sainte grand-mère et j'abandonnai l'ancienne ambiance domestique, me rendant en sa compagnie aux travaux de « Nozzo Lar ». Depuis cette époque, j'eus en Luciana une nouvelle fille. Je travaillai, dès lors, intensément, me consacrant à l'étude sérieuse, à mon amélioration morale, cherchant à aider les autres, sans distinction, dans notre ancien foyer terrestre. Tobias constitua une nouvelle famille qui finit par m'appartenir aussi, par les liens spirituels sacrés. Plus tard, il revint, se joignant à moi, accompagné de Luciana qui vint également avec nous pour notre plus grande joie. Voilà notre histoire, mon ami...

Luciana prit la parole et fit observer :

— Elle n'a toutefois pas dit combien elle s'est sacrifiée, m'enseignant par ses exemples.

— Que dis-tu, ma fille ? demanda Hilda, lui caressant la main.

Luciana sourit et ajouta :

— Mais grâce à elle et à Jésus, j'ai appris qu'il y a mariage d'amour, de fraternité, d'épreuve, de devoir et, le jour où Hilda m'embrassa, me pardonnant, je sentis que mon cœur se libérait de ce monstre qu'est la jalousie inférieure. Le mariage spirituel se réalise d'âme à âme, les autres ne représentent que les plus simples conciliations indispen-

sables à la solution des nécessités ou des processus rectificateurs, bien que tous soient sacrés.

— Et nous avons ainsi construit notre nouveau foyer, sur la base de la fraternité légitime, ajouta le propriétaire de la maison.

Profitant du léger silence qui se fit, je demandai :

— Mais comment se passe le mariage ici ?

— Par la combinaison vibratoire, expliqua Tobias, attentionné, ou alors, pour être explicite, par l'affinité maximale et complète.

Incapable de réfréner ma curiosité, j'oubliai les bonnes manières et demandai :

— Mais quelle est la situation de notre sœur Luciana dans ce cas ?

Avant que les conjoints spirituels ne répondent, ce fut l'intéressée elle-même qui répondit :

— Quand j'ai épousé Tobias, veuf, je devais déjà être certaine que selon toutes probabilités, mon mariage serait, avant tout, une union fraternelle. C'est ce qui me fut difficile à comprendre. D'ailleurs, il est logique que si les conjoints souffrent d'inquiétude, de mécontentement, de tristesse, ils soient unis physiquement, mais ils ne sont pas intégrés dans le mariage spirituel.

J'aurais encore voulu demander quelque chose ; cependant, je ne trouvai pas les paroles qui n'auraient pas été empreintes d'une impertinente indiscretion. Malgré tout, Hilda, comprit ma pensée et expliqua :

— Soyez rassuré. Luciana est en pleines noces spirituelles. Son noble compagnon de nombreuses étapes terrestres l'a précédé de quelques années, retournant au cercle

de la chair. L'année prochaine, elle ira également à sa rencontre. Je crois que l'heureux moment aura lieu à Sao Paulo.

Tout le monde sourit avec allégresse.

À cet instant, Tobias fut appelé en urgence pour s'occuper d'un cas grave dans les Chambres de Rectification. De ce fait, il était donc nécessaire de clore la conversation.

39

EN ÉCOUTANT LAURA

Le cas de Tobias m'avait profondément impressionné. Cette maison, fondée sur de nouveaux principes d'union fraternelle, me préoccupait tel un sujet obsédant. En fin de compte, je me sentais aussi seigneur du foyer terrestre et j'évaluais combien une telle situation me serait difficile. Aurais-je le courage de réagir comme Tobias, imitant sa conduite ? Je reconnaissais que non. À ce qu'il me semblait, je ne serais pas capable de déplaire autant à ma pauvre Zélia et je n'accepterai jamais un tel fait de la part de mon épouse.

Ces propos que j'avais entendus chez Tobias me tourmentaient le cerveau. Je ne parvenais pas à trouver d'explications justes qui puissent me satisfaire. Je me sentais si préoccupé que je décidais, le lendemain, profitant d'un moment de temps libre, de rendre visite à Lisias, impatient de recevoir les explications de Laura, à qui je vouais une confiance filiale.

Reçus avec d'énormes démonstrations de joie, j'attendis le moment propice où je pouvais écouter la mère de Lisias avec calme et sérénité.

Après que les jeunes se furent absentés, s'en allant vers leurs divertissements habituels, j'exposai à l'amie généreuse le problème qui me chagrinait, non sans une gêne bien naturelle.

Elle sourit, avec la grande expérience de la vie, et commença à dire :

— Vous avez bien fait d'apporter cette question à notre étude. Tout problème perturbant l'âme demande une coopération amie pour être résolu.

Et après une brève pause, elle poursuivit aimablement :

— Le cas de Tobias n'est qu'un parmi d'innombrables autres que nous connaissons ici et en d'autres centres spirituels qui se caractérisent par la pensée élevée.

— Mais cela choque nos sentiment, n'est-ce pas vrai ? la coupai-je avec intérêt.

— Quand nous nous en tenons au point de vue proprement humain, ces choses pourraient aller jusqu'à nous scandaliser. Cependant, mon ami, il est à présent nécessaire que nous puissions voir, avant tout, les principes de nature spirituelle. Dans ce sens, André, nous avons besoin de comprendre l'esprit de séquence qui régit les situations évolutives de la vie. Si nous traversons une longue période d'animalité, il est juste que cette animalité ne disparaisse pas d'un jour à l'autre. Nous employons de nombreux siècles pour émerger des strates inférieures. Le sexe fait partie du patrimoine des facultés divines que nous mettons du temps à comprendre. Il ne vous sera actuellement pas facile de

comprendre, dans le sens élevé, l'organisation du foyer auquel vous avez rendu visite hier ; cela dit, la félicité, ici, est très grande grâce à l'atmosphère de compréhension qui s'est créée entre les personnages du drame terrestre. Ce n'est pas tout le monde qui arrive à substituer des liens de lumière à la chaîne d'ombre en si peu de temps.

— Mais cela est-il une règle générale ? demandai-je. Tout homme et toute femme, qui se sont mariés plus d'une fois, reconstruisent, ici, leur centre familial, se faisant accompagner de toutes les affections qu'ils avaient connues ?

Faisant preuve d'une grande patience, mon interlocutrice expliqua :

— Ne soyez pas si radicale. Il est indispensable de progresser lentement. Beaucoup de personnes peuvent avoir de l'affection et ne pas avoir de compréhension. N'oubliez pas que nos constructions vibratoires sont bien plus importantes que celles de la Terre. Le cas de Tobias est celui de la victoire de la fraternité réelle, de trois âmes désireuses d'acquiescer la juste compréhension. Qui ne s'adapte pas à la loi de fraternité et de compréhension ne traverse logiquement pas ces frontières. Les régions obscures du Seuil sont remplies d'entités qui ne résistèrent pas à de telles épreuves. Tant qu'elles haïssent, elles s'assimilent à des aiguilles magnétiques sous les influx les plus opposés ; tant qu'elles n'ont pas compris la vérité, elles souffriront l'empire du mensonge et, par conséquent, elles ne pourront entrer dans les zones d'activité supérieure. Les créatures qui souffrent de longues années, sans aucun soulagement spirituel, sont innombrables, simplement parce qu'elles évitent la fraternité légitime.

— Et qu'arrive-t-il alors ? demandai-je profitant d'une

pause de mon interlocutrice. Où se trouvent les pauvres âmes qui vivent des expériences de cet ordre si elles ne sont pas admises dans les centres spirituels d'apprentissage noble ?

— Après des souffrances vraiment infernales, dues aux créations inférieures qu'elles créèrent pour elles-mêmes, répondit la mère de Lisisas, elles vont faire dans l'expérience de la chair ce qu'elles n'ont pas réussi à réaliser dans un milieu étranger à celui du corps terrestre. La Bonté Divine leur concède l'oubli du passé, dans l'organisation physique de la planète, et elles vont recevoir, dans les liens du sang, ceux dont elles se sont délibérément éloignées par le venin de la haine ou de l'incompréhension. On peut conclure de l'opportunité, à chaque fois plus vive, de la recommandation de Jésus quand il nous conseille de nous réconcilier immédiatement avec nos adversaires. Ce conseil nous concerne avant tout. Nous devons le suivre pour notre propre bien. Qui sait profiter du temps, une fois l'expérience humaine terminée, même s'il est encore nécessaire de revenir aux cercles de la chair, peut effectuer de sublimes constructions spirituelles concernant la paix de la conscience, supportant des bagages de préoccupation plus petits lors du retour à la matière grossière. Il y a de nombreux esprits qui dépensent des siècles à essayer de défaire des animosités et des antipathies au cours de l'existence terrestre, les recréant après la désincarnation. Le problème du pardon, avec Jésus, mon cher André, est un problème sérieux. Il ne se résout pas par des conversations. Pardonnez verbalement est une question de mots ; mais celui qui pardonne réellement a besoin de déplacer encore et encore de lourds fardeaux d'une autre époque, à l'intérieur de lui-même.

À cet instant, Laura demeura silencieuse, comme qui avait besoin de méditer sur l'ampleur des concepts énoncés. Profitant de l'occasion, je dis :

— L'expérience du mariage est très sacrée à mes yeux.

Mon interlocutrice ne fut pas surprise par ma déclaration et elle reconnut :

— Notre conversation ne concerne pas les esprits se trouvant encore en de simples expériences animales. Mais pour nous qui comprenons la nécessité de l'illumination avec le Christ, il est indispensable de mettre en relief, non seulement l'expérience du mariage, mais toute l'expérience du sexe qui affecte profondément la vie de l'âme.

Écouteant ses observations, je ne pus m'empêcher de rougir en me souvenant de mon passé d'homme commun. Ma femme avait été pour moi un objet sacré que je mettais au-dessus de toutes les affections ; cependant, en écoutant la mère de Lisisas, j'entendais dans mon esprit les paroles antiques de l'Ancien Testament¹ : « Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, rien de ce qui appartient à ton prochain. » En un instant, je me sentis incapable de poursuivre, trouvant le cas de Tobias trop étrange. Mais percevant ma perturbation intérieure, mon interlocutrice continua :

— Où l'effort de réparation est la tâche de presque tout le monde, il doit y avoir une place pour la compréhension et beaucoup de respect pour la miséricorde divine qui nous offre tant de chemins aux justes rectifications. Toute expérience sexuelle chez l'individu qui a déjà reçu un peu de lumière de l'esprit est un fait de grande importance pour lui-même. C'est pour cela que la compréhension fraternelle précède tout travail vraiment salutaire. Il y a pas longtemps, j'ai

¹ NdT : l'Exode, chapitre 20, verset 17.

entendu un grand instructeur, au Ministère de l'Élévation, affirmer que si cela lui était possible, il irait se matérialiser dans les plans physiques afin de dire aux religieux, en général, que toute la charité, pour être divine, se doit de prendre sa source dans la fraternité.

À ce moment, la propriétaire des lieux m'invita à rendre visite à Éloïsa, toujours recluse à l'intérieure de la maison, laissant comprendre qu'elle ne souhaitait pas entrer plus en détail dans ce sujet ; et après avoir constaté les améliorations de la jeune fille récemment revenue de la planète, je m'en retournai aux Chambres de Rectification, plongé en de profondes réflexions.

À présent, la situation de Tobias ne me préoccupait plus, pas plus que les attitudes de Hilda et de Luciana. Mais ce qui m'impressionnait, c'était l'imposante question de la fraternité humaine.

40

QUI A SEMÉ RÉCOLTERA

Je ne savais pas expliquer cette grande attraction concernant la visite du département féminin des Chambres de Rectification. Je parlai à Narcisa de mon souhait qu'elle s'empresse d'exaucer.

— Quand le Père nous appelle en un endroit déterminé, dit-elle, bienveillante, c'est qu'une tâche nous y attend. Dans la vie, chaque situation a une finalité définie... Ne cessez d'observer ce principe lors de vos visites apparemment fortuites. Dès que nos pensées visent la pratique du bien, il n'est pas difficile d'identifier les suggestions divines.

Le jour même, l'infirmière m'accompagna, à la recherche de Némésia, prestigieuse coopératrice dans ce secteur de travail. Il ne fut pas difficile de la rencontrer.

Des lignées de lits très blancs et bien soignés mon-

traient des femmes qui s'apparentaient surtout à des haillons humains. Ici et là, des gémissements lancinants ; plus loin, d'angoissantes exclamations. Némésia, qui se caractérisait par la même générosité que Narcisa, dit avec bonté :

— Vous devez maintenant être habitué à ces scènes ? Dans le département masculin, la situation est presque la même.

Et faisant un geste significatif, elle ajouta :

— Narcisa, ayez l'obligeance d'accompagner notre frère et de lui montrer les services que vous jugerez intéressants pour son apprentissage. Soyez à votre aise.

Mon amie et moi commentions la vanité humaine, toujours attachée aux plaisirs physiques, énumérant les observations et les enseignements, quand nous atteignîmes le Pavillon 7. Il se trouvait ici quelques dizaines de femmes, dans des lits séparés, un par un, à distance régulière.

J'étudiais la physionomie des infirmes quand je fixai quelqu'un qui réveilla en moi une plus vive attention. Qui serait cette femme amère, à l'apparence particulière ? Une vieille prématurée rendait son visage bien typique, un rictus planait sur ses lèvres, mélange d'ironie et de résignation. Ses yeux, ternes et tristes, étaient défectueux. Ma mémoire préoccupée et mon cœur opprimé, je la situai rapidement dans le passé. C'était Élisia. La même Élisia que j'avais connu quand j'étais jeune. La souffrance l'avait rendue différente, mais je ne pouvais avoir aucun doute. Je me souvins parfaitement le jour où elle entra humblement dans notre maison, amenée par une vieille amie de ma mère qui accepta les recommandations qu'on lui avait faites à son sujet, l'engageant pour les travaux domestiques. Au début, les choses allaient normalement, rien d'extraordinaire ; ensuite, l'inti-

mité excessive de celui qui abuse de la faculté de commander et de la condition de servir quelqu'un. Élisia m'avait semblé relativement légère, et quand nous étions seuls, elle commentait sans scrupules certaines aventures de sa jeunesse, aggravant ainsi l'irréflexion de nos pensées. Je me souvins du jour où ma mère me donna de justes conseils. Cette intimité, disait-elle, n'était pas la bienvenue. Il était normal que nous fassions preuve envers la servante d'une générosité affectueuse, mais il convenait de baser nos relations sur de sains critères. Cependant, j'entraînai, par étourderie, notre camaraderie très loin. En proie à une énorme angoisse morale, Élisia abandonna notre maison sans avoir le courage de me lancer la moindre accusation au visage. Et le temps passa, réduisant le fait dans ma pensée à un épisode fortuit de l'existence humaine. Cependant, l'épisode, comme quelque chose émanant de la vie, était aussi bien vivant dans ma mémoire. En face de moi se tenait Élisia, à présent vaincue et humiliée ! Par quelles misères était passée cette créature attirée si tôt par le chapitre des souffrances ? D'où venait-elle ? Ah !... dans le cas présent, je ne me trouvais pas en face de Silveira auprès de qui je pouvais partager le débit avec mon père. Maintenant, la dette était entièrement mienne. Je me mis à trembler, pris de honte à cause de l'exhumation de ces souvenirs. Mais, tel un enfant pressé de recevoir le pardon pour les fautes commises, je m'adressai à Narcisa, lui demandant une orientation. Je m'étonnais moi-même de la confiance que m'inspiraient ces saintes femmes. Je n'aurais peut-être jamais eu le courage de demander au Ministre Clarendio les explications que j'avais demandé à la mère de Lisias et ma conduite aurait certainement été autre, à cet instant, si j'avais eu Tobias à mes côtés. Considérant que la femme chrétienne et généreuse est toujours une mère, je me tournai vers l'infirmière plus confiant que jamais. Par le regard qu'elle m'adressa, Narcisa paraissait tout com-

prendre. Je commençai à parler, retenant mes larmes, mais à un certain moment de ma douloureuse confession, mon amie répondit humblement :

— Il n'est pas nécessaire de continuer. Je devine l'épilogue de l'histoire. Ne vous livrez pas à des pensées destructrices. Je connais votre martyre moral par ma propre expérience. Cependant, si le Seigneur a permis que vous puissiez rencontrer à nouveau cette sœur, c'est qu'Il vous considère déjà en mesure de racheter la dette.

Voyant mon indécision, elle poursuivit :

— N'ayez pas peur. Approchez-vous d'elle et reconfortez-la. Mon frère, nous trouvons tous sur nos chemins les fruits du bien ou du mal que nous semons. Cette affirmation n'est pas une phrase doctrinaire, c'est la réalité universelle. J'ai cueilli de grands bienfaits dans des situations égales à celle-ci. Bienheureuses les personnes redevables se trouvant en condition de payer.

Et percevant ma ferme résolution de m'employer au règlement de mes dettes, elle ajouta :

— Allons-y, mais ne vous faites cependant pas reconnaître. Faites-le après lui avoir été utile avec succès. Cela ne sera pas difficile car elle demeure, temporairement, dans une cécité presque complète. Par les forces qui l'entourent, je note chez-elle les tristes caractéristiques des mères ayant failli et des femmes de personne.

Nous nous approchâmes. Je pris l'initiative de la parole reconfortante. Éliisa s'identifia, donnant son nom, et elle nous fit part, de bonne grâce, d'autres informations. Il y avait trois mois qu'elle avait été recueillie dans les Chambres de Rectification. Voulant me punir moi-même devant Narcisa, afin que la leçon pénétrât en mon âme de manière indélébile, je demandai :

— Et votre histoire, Éliisa ? Vous devez avoir beaucoup souffert...

Sentant l'inflexion affectueuse de la question, elle sourit, très résignée, et se confia :

— Pourquoi rappeler de tristes choses ?

— Les expériences douloureuses enseignent toujours, objectai-je.

La malheureuse, qui présentait une profonde modification morale, médita pendant quelques instants, à la manière d'une personne rassemblant ses idées, et dit :

— Mon expérience a été celle de toutes les femmes folles qui échangent le pain bénit du travail par le fiel vénéneux de l'illusion. Au temps de ma jeunesse lointaine, comme fille d'un foyer très pauvres, je pus profiter d'un emploi dans la maison d'un riche commerçant où la vie m'imposa une immense transformation. Ce négociant avait un fils aussi jeune que moi et, après l'intimité qui s'était établie entre-nous, quand toute réaction de ma part aurait été inutile, j'oubliai criminellement que Dieu réserve le travail à tous ceux qui aiment la vie saine, pour plus fautifs qu'ils avaient pu être, et je m'abandonnai à de douloureuses expériences qu'il n'est pas nécessaire de commenter. Je connus de près le plaisir, le luxe, le confort matériel, et ensuite, l'horreur de moi-même, la syphilis, l'hôpital, l'abandon de tous, les terribles désillusions qui culminèrent dans l'aveuglement et dans la mort du corps. J'ai erré très longtemps, en proie à un profond désespoir. Mais un jour, j'avais tellement demandé la protection de la Vierge de Nazareth, que les messagers du bien me recueillirent par amour de son nom, m'amenant dans cette maison de consolation bénite.

Ému jusqu'aux larmes, je demandai :

— Et lui ? Comment se nomme l'homme qui vous a rendu si malheureuse ?

Je l'entendis alors prononcer mon nom et celui de mes parents.

— Et vous les haïssez ? demandai-je accablé.

Elle sourit tristement et répondit :

— Dans la période antérieure de ma souffrance, je maudissais son souvenir, nourrissant une haine mortelle à son égard ; mais la sœur Némésia me fit changer. Pour le haïr, je dois me haïr moi-même. Dans mon cas, la faute doit être répartie. Je ne dois donc récriminer personne.

Cette humilité me toucha. Je pris sa main sur laquelle, sans que je ne puisse l'éviter, roula une larme de repentir et de remords.

— Écoutez, mon amie, dis-je avec une forte émotion, je m'appelle aussi André et j'ai besoin de vous aider. Comptez sur moi dorénavant.

— Et votre voix ressemble à la sienne, dit Éliisa ingénument.

— Eh bien, poursuivis-je, ému, je n'ai pas encore à proprement parler de famille à « Nosso Lar ». Mais vous serez ici ma sœur de cœur. Comptez sur mon dévouement d'ami.

Un grand sourire ressemblant à une grande lumière apparut sur le visage de la souffrante.

— Comme je vous suis reconnaissante ! dit-elle essuyant ses larmes. Il y a tant d'années que personne ne m'avait parlé ainsi, sur ce ton familier, me donnant la consolation de l'amitié sincère !... Que Jésus vous bénisse.

À cet instant, quand mes larmes se firent plus abon-

dantes, Narcisa me prit les mains maternellement, et répéta :

— Que Jésus vous bénisse.

CONVOQUÉS À LA LUTTE

Durant les premiers jours de septembre 1939, « Nossos Lar » souffrit également du choc que ressentirent plusieurs colonies spirituelles, liées à la civilisation américaine. Il s'agissait de la guerre européenne, aussi destructrice dans les cercles de la chair que perturbatrice sur le plan de l'esprit. De nombreuses entités commentaient les perspectives d'engagements belliqueux, sans dissimuler l'immense terreur qui les envahissaient.

On savait, depuis longtemps, que les Grandes Fraternités de l'Orient supportaient les vibrations antagonistes de la nation japonaise, traversant d'importantes difficultés. Mais on pouvait maintenant noter des faits curieux de haute portée éducative. Ainsi, comme les nobles cercles spirituels de la vieille Asie luttèrent en silence, « Nossos Lar » se préparait pour le même genre de travail. Au-delà des pré-

cieuses recommandations, dans le domaine de la fraternité et de la sympathie, le Gouverneur décida que nous devions faire attention à la sphère de la pensée, nous préservant de toute inclination indigne d'ordre sentimental.

Je pus me rendre compte que dans ces circonstances, les Esprits supérieurs ne considèrent pas les nations agresseurs comme des ennemis, mais comme des perturbateurs dont il est indispensable de réprimer l'activité criminelle.

— Malheur aux peuples qui se saoulent avec le vin du mal, dit Salustio. Même s'ils obtiennent des victoires temporaires, elles serviront seulement à aggraver leur ruine, accentuant leurs déroutes fatales. Quand un pays prend l'initiative de la guerre, il prend la tête du désordre dans la Maison du Père et payera un prix terrible.

Je pus alors me rendre compte que les zones supérieures de la vie se tournent vers la défense appropriée contre les entreprises de l'ignorance et de l'ombre, rassemblées pour l'anarchie et, conséquemment, pour la destruction. Mes collègues de travail m'expliquèrent que dans les événements de cette nature, les pays agresseurs se transforment naturellement en puissants groupes de centralisation des forces du mal. Sans se prémunir des immenses dangers, ces peuples, à l'exception des esprits nobles et sages qui intègrent leur cadre de service, s'enivrent au contact des éléments de perversion qu'ils invoquent depuis les sombres niveaux. Des collectivités de travailleurs se transforment en automates du crime. Des légions infernales se précipitent sur les grands ateliers du progrès commun, les transformant en champs de perversité et d'horreur. Mais, pendant que les groupes obscurs prennent possession de la pensée des agresseurs, les groupements spirituels de la vie noble s'emploient à venir en aide aux agressés.

Si nous devons plaindre l'être en opposition à la loi du bien, nous devons, à plus forte raison, plaindre le peuple qui oublie la justice.

Peu après les premiers jours qui furent marqués par les premières bombes larguées en terre polonaise, je me trouvais, en fin d'après-midi, dans les Chambres de Rectification en compagnie de Tobias et de Narcisa, quand un inoubliable clairon se fit entendre pendant plus d'un quart d'heure. Nous fûmes tous envahis par une profonde émotion.

— C'est la convocation aux services de secours pour la Terre, m'expliqua Narcisa avec bonté.

— Nous avons le signal que la guerre continuera, avec de terribles tourments pour l'esprit humain, s'exclama Tobias, inquiet. Malgré la distance, toute la vie psychique américaine a eu son origine en Europe. Nous aurons un grand travail pour protéger le Nouveau Monde.

Le clairon se faisait entendre avec d'étranges et imposantes modulations. Je notai qu'un profond silence était tombé sur tout le Ministère de la Régénération.

Attentif à mon attitude d'attente angoissée, Tobias me dit :

— Quand sonne le clairon d'alerte, au nom du Seigneur, nous devons faire cesser les bruits afin que l'appel se grave dans nos cœurs.

Quand le mystérieux instrument eut lancé sa dernière note, nous nous rendîmes au grand parc afin d'observer le ciel. Profondément ému, je vis d'innombrables points lumineux ressemblant à de petits foyers resplendissants et lointains, suspendus dans le firmament.

— Ce clairon, dit Tobias également ému, est utilisé par des esprits surveillants de haute position hiérarchique.

Revenant à l'intérieur des Chambres, mon attention fut attirée par une énorme rumeur provenant des zones les plus élevées de la colonie où se trouvaient les voies publiques.

Tobias confia certaines activités d'importance à Narcisa auprès des infirmes et m'invita à sortir afin d'observer le mouvement populaire.

Arrivés à l'étage supérieur, d'où nous pourrions prendre le chemin de la Place du Gouvernement, nous notâmes un intense mouvement dans tous les secteurs. Voyant mon étonnement naturel, mon compagnon m'expliqua :

— Ces groupes énormes se dirigent vers le Ministère de la Communication, à la recherche de nouvelles. Le clairon qui vient de finir de sonner ne se fait entendre qu'en des circonstances très graves. Nous savons tous qu'il est question de guerre, mais il est possible que la Communication nous offre un quelconque détail essentiel. Observez les passants.

Venaient à côté de nous deux messieurs et quatre dames engagés dans une conversation animée.

— Imaginez ce qu'il adviendra de nous, à l'Aide, disait l'une d'entre-elles. Depuis de nombreux mois, le mouvement des demandes est extraordinaire. Nous éprouvons une juste difficulté pour répondre à tous les devoirs.

— Et nous, à la Régénération ? objecta l'homme le plus âgé. Les travaux continuent en étant considérablement augmentés. Dans mon secteur, la vigilance contre les vibrations du Seuil réclame des efforts incessants. Je me demande ce qui va nous tomber dessus...

Tobias retint légèrement mon bras et s'exclama :

— Avançons un peu. Écoutons ce que disent d'autres groupes.

Nous approchant de deux hommes, j'entendis l'un d'entre eux demander :

— Serait-il possible que la calamité nous atteigne tous ?

L'interpellé, qui semblait être en possession d'un grand équilibre spirituel, répliqua avec sérénité :

— De toute manière, je ne vois pas de raison pour les précipitations. L'unique nouveauté est le surplus de travail qui, au fond, constituera une bénédiction. Quant au reste, tout est à mon avis naturel. La maladie est maîtresse de la santé, le désastre est le maître de la pondération. La Chine est sous le feu depuis longtemps, et vous n'avez pas encore manifesté une quelconque démonstration d'étonnement.

— Mais à présent, objecta le compagnon, désappointé, il semble que je serai obligé de modifier mon programme de travail.

L'autre sourit et répondit :

— Helvécio, Helvécio, oublions le « mon programme » pour penser à « nos programmes ».

Répondant à un nouveau geste de Tobias qui demandait mon attention, j'observai trois femmes qui allaient dans la même direction que nous, sur notre gauche, remarquant que le pittoresque ne manquait pas non plus ici, dans ce crépuscule d'inquiétude.

— La question m'impressionne excessivement, disait la plus jeune, car Everardo ne doit pas revenir du monde maintenant.

— Mais la guerre, dit une de ses compagnes, à ce qu'il semble, n'atteindra pas la péninsule. Le Portugal est très loin du théâtre des évènements.

— Cependant, demanda la troisième personne, pourquoi pareille préoccupation ? Si Everardo venait, que se passerait-il ?

— Je crains qu'il ne me recherche comme son épouse, expliqua la plus jeune. Je ne pourrai pas le supporter. Il est très ignorant et je ne me soumettrai en aucune manière à de nouvelles cruautés.

— Quelle idiote tu es ! commenta son amie. Tu oublies qu'Everardo sera bloqué dans le Seuil ou dans un endroit pire ?

Souriant, Tobias m'expliqua :

— Elle redoute la libération d'un mari imprudent et pervers.

De longues minutes s'étant écoulées, pendant lesquelles nous avons observé la multitude spirituelle, nous atteignîmes le Ministère de la Communication, nous tenant devant les énormes édifices destinés au travail informatif.

Des milliers d'entités se bousculaient, affligées. Toutes voulaient des informations et des explications mais il était pourtant impossible de trouver un accord général. Extrêmement surpris par le brouhaha énorme, je vis quelqu'un monter jusqu'à un balcon situé à grande hauteur, réclamant le silence et l'attention des personnes présentes. Il s'agissait d'un vieillard à l'apparence imposante qui annonça que d'ici dix minutes, l'appel du Gouverneur se ferait entendre.

— C'est le Ministre Espiridion, m'apprit Tobias, attentif à ma curiosité.

Le bruit ayant diminué, la voix du Gouverneur lui-même se fit entendre après quelques instants, à travers les nombreux haut-parleurs.

— Frères de « Nosso Lar », ne vous livrez pas à la perturbation de la pensée et de la parole. L'affliction ne construit pas, l'anxiété n'édifie pas. Sachons être dignes du clairon du Seigneur, répondant à Sa Volonté Divine dans le travail silencieux, à nos postes respectifs.

Cette voix claire et énergique de qui parle avec autorité et amour, produisit un singulier effet sur la multitude. Dans le court espace d'une heure, toute la colonie retrouvait sa sérénité habituelle.

L'INTERVENTION DU GOUVERNEUR

Le dimanche qui suivit l'appel du clairon, le Gouverneur promit que serait réalisé un culte évangélique dans le Ministère de la Régénération. Le principal objectif de la mesure, expliqua Narcisa, serait de préparer de nouvelles écoles d'assistance à l'Aide et des groupes d'éducation à la Régénération.

— Nous avons besoin d'organiser, disait-elle, des éléments particuliers pour le service hospitalier urgent et également des exercices adéquats contre la peur, bien que le conflit se soit manifesté si loin.

— Contre la peur ? ajoutai-je, étonné.

— Pourquoi pas ? répondit aimablement l'infirmière.

Peut-être trouverez-vous étrange, comme beaucoup de personnes, le grand pourcentage d'existences étran­glées simplement par les vibrations destructrices de la terreur qui est aussi contagieuse que n'importe quelle maladie à la propagation dangereuse. Nous classons la peur parmi les pires ennemis de l'individu pour se loger dans la citadelle de l'âme, attaquant les forces les plus profondes.

Observant mon air surpris, elle continua :

— N'ayez aucun doute. Le Gouvernement, dans les urgences actuelles, place l'entraînement contre la peur bien au-dessus des leçons de soins infirmiers. Le calme est une garantie de succès. Plus tard, vous comprendrez de tels impératifs de travail.

Je ne trouvai pas d'argument de contestation à lui répondre.

La veille du grand évènement, j'eus l'honneur d'intégrer l'équipe des nombreux coopérateurs dans le travail de nettoyage et d'ornementation naturelle du grand salon consacré au plus grand chef de la colonie. Je ressentis alors une anxiété juste. J'allais voir, pour la première fois, à côté de moi, le vénérable dirigeant qui méritait la vénération générale. Je ne me sentais pas seul dans une telle attente car il y avait d'innombrables compagnons dans les mêmes conditions que moi.

J'avais l'impression que toute la vie sociale de notre Ministère avait convergé vers le grand salon naturel, dès les premières lumières du jour de dimanche, quand de véritables caravanes de tous les départements régénérateurs arrivaient sur les lieux. Le Grand Cœur du Temple du Gouvernement, s'alliant aux petits chanteurs des écoles de l'Éclaircissement, commença les festivités par le merveilleux hymne intitulé « Toujours avec toi, Seigneur Jésus », chanté

par deux mille voix en même temps. D'autres mélodies à la beauté singulière emplirent le salon. Le doux murmure du vent, canalisé en ondes de parfum, semblait répondre aux harmonies suaves.

Il y avait eu une permission générale pour tous les serviteurs de la Régénération afin qu'ils puissent entrer dans l'énorme enceinte verte car, conformément au programme établi, le culte évangélique leur était spécialement dédié, les autres Ministères ayant de nombreuses délégations présentes.

Pour la première fois, j'avais devant les yeux quelques-uns des coopérateurs des Ministères de l'Élévation et de l'Union Divine qui me semblaient vêtus de brillantes clartés.

La fête dépassait tout ce que je pouvais rêver en beauté et en éblouissement. Des instruments musicaux au sublime pouvoir vibratoire berçaient le paysage odorant de mélodies.

À dix heures, Le Gouverneur arriva, accompagné par les douze Ministres de la Régénération. Je n'oublierai jamais le visage noble et imposant de ce vieillard aux cheveux de neige qui donnait l'impression d'avoir la sagesse de l'ancien et l'énergie du jeune homme, comme la douceur du saint et la sérénité de l'administrateur consciencieux et juste, imprimées ensemble dans sa physiologie. Grand, maigre, vêtu d'une tunique très blanche, les yeux pénétrants et merveilleusement lucides, il prenait appui sur un bâton bien qu'il marchât dans la position droite de la jeunesse.

Satisfaisant ma curiosité, Salustio m'informa :

— Le Gouverneur a toujours apprécié les attitudes patriarcales, considérant que l'on doit administrer avec un amour paternel.

S'asseyant dans la plus haute tribune, les voix enfantines s'élevèrent suivies de harpes légères, entonnant l'hymne « À toi, Seigneur, Nos Vies ».

Le vieillard énergiques et affectueux promena son regard sur l'assemblée compacte constituée de milliers d'assistants. Ensuite, il ouvrit un livre lumineux que mon compagnon m'expliqua être l'Évangile de Notre Seigneur Jésus Christ. Il le feuilleta attentivement puis lut d'une voix posée :

— « Vous aurez aussi à entendre parler de guerres et de rumeurs de guerres ; voyez, ne vous alarmez pas : car il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. » Paroles du Maître au chapitre 24, verset 6 de l'Évangile de Matthieu.

Le volume de sa voix considérablement augmenté par les vibrations électriques, le chef de la ville pria de manière émouvante, invoquant les bénédictions du Christ, saluant, ensuite, les représentants de l'Union Divine, de l'Élévation et de l'Éclaircissement, de la Communication et de l'Aide, s'adressant avec une attention toute particulière à tous les collaborateurs des travaux de notre Ministère. Il est impossible de décrire l'intonation douce et énergique, aimante et convaincante, de cette voix inoubliable, comme il est tout aussi difficile de traduire pour la compréhension humaine les considérations divines du commentaire évangélique inspiré par le profond sentiment de vénération pour les choses sacrées.

Au milieu d'un respectueux silence, alors qu'il terminait, le Gouverneur s'adressa de manière particulière aux serviteurs de la Régénération, s'exclamant à peu près en ces termes :

— C'est à vous, mes frères, dont le labeur s'approche des activités terrestres, que j'adresse, avec raison, mon appel personnel, attendant beaucoup de votre dévouement. Éle-

vons le plus haut possible notre niveau de courage et d'esprit de service. Quand les forces de l'ombre aggravent les difficultés des sphères inférieures, il est indispensable d'allumer de nouvelles lumières qui dissipent, sur Terre, les ténèbres denses. J'ai consacré le culte d'aujourd'hui à tous les serviteurs de ce Ministère, leur vouant de manière particulière la confiance de mon cœur. Ainsi, je ne m'adresse pas, en ce moment, à nos frères dont la pensée fonctionne déjà dans les zones les plus élevées de la vie, mais à vous autres, qui rapportez dans vos sandales du souvenir les signaux de la poussière du monde pour réaliser la tâche gigantesque. « Nosso Lar » a besoin de trente mille serviteurs préparés au service défensif, trente mille travailleurs qui ne mesurent pas le besoin de repos, pas plus que les intérêts personnels tant que durera la bataille contre les forces déchaînées du crime et de l'ignorance. Il y aura du travail pour tous dans les régions de la limite vibratoire, entre nous et les plans inférieurs, car nous ne pouvons pas attendre l'adversaire dans notre lieu de vie spirituelle. Dans les organisations collectives, il faut la médecine préventive comme mesure primordiale dans la préservation de la paix intérieure. À « Nosso Lar », nous sommes plus d'un million d'individus dévoués aux desseins supérieurs et à notre amélioration morale. Permettre l'invasion de plusieurs milliers d'esprits perturbateurs serait-il charitable ? Par conséquent, nous ne pouvons pas hésiter en ce qui concerne la défense du bien. Je sais que bon nombre d'entre-vous se souviennent, en cet instant, du Grand Crucifié. Oui, Jésus se livra à la foule des émeutiers et des criminels par amour de notre rédemption, mais il n'a pas livré le monde au désordre et à l'anéantissement. Nous devons tous être préparés au sacrifice individuel, mais nous ne pouvons livrer notre lieu de résidence aux malfaiteurs. Il est normal que notre tâche essentielle soit la fraternisation et la paix, l'amour et le soulagement de ceux qui

souffrent. Il est évident que nous interprétons le mal comme une perte d'énergie, et tout crime comme une infirmité de l'âme. Cependant, « Nosso Lar » est un patrimoine divin qu'il nous faut défendre avec toute l'énergie de nos cœurs. Qui ne sait pas préserver n'est pas digne de profiter. Nous avons donc préparé des légions de travailleurs qui sont à l'œuvre, éclairant et consolant, sur la Terre, dans le Seuil et dans les Ténèbres, en mission d'amour fraternel. Mais nous avons, avant tout, besoin d'organiser dans ce Ministère une légion spéciale de défense qui nous garantira les réalisations spirituelles à l'intérieur de nos frontières vibratoires.

Il continua à discourir ainsi durant un long moment, prônant des mesures à caractère fondamental, énonçant des considérations que je ne parviendrai jamais à décrire ici. Terminant ses commentaires, il refit la lecture du verset de Mathieu, invoquant, de nouveau, les bénédictions de Jésus et les énergies des auditeurs, afin qu'aucun d'entre-nous ne reçoive de présent en vain.

Ému et émerveillé, j'écoutai les enfants entonner l'hymne que le Ministre Vénérande avait intitulé « La Grande Jérusalem ». Le Gouverneur descendit de la tribune sous des vibrations d'une immense espérance, et c'est alors qu'une brise caressante se mit à souffler sur les arbres, apportant, peut-être de très loin, des pétales de roses différents, d'un bleu merveilleux, qui se défaisaient délicatement au moment où ils touchaient nos fronts, remplissant nos cœurs d'une intense jubilation.

43

EN CONVERSATION

Bien que le Gouverneur se soit retiré dans son cercle privé, le Ministère de la Régénération demeura empli de manifestations festives. On commentait les événements. Des centaines de compagnons se proposaient pour les difficiles travaux défensifs, répondant à l'appel du grand chef spirituel.

Je recherchai Tobias afin de l'entretenir quant à la possibilité de profiter de cette opportunité, mais le frère généreux sourit de mon ingénuité et dit :

— André, vous êtes en train de commencer une nouvelle tâche. Ne vous précipitez pas, demandant un accroissement de responsabilité. Il y aura du travail pour tous, nous disait il y a encore peu le Gouverneur. N'oubliez pas que nos Chambres de Rectification constituent des centres d'effort actif, jour et nuit. Ne vous affligez pas. Rappelez-vous

que trente mille serviteurs vont être convoqués pour la surveillance permanente. De cette manière, il y aura de nombreux trous à boucher.

Percevant mon désappointement, mon bienveillant compagnon, de bonne humeur, fit ressortir après une légère pause :

— Contentez-vous de l'inscription aux cours contre la peur. Je crois que cela vous fera énormément de bien.

Durant cet intervalle, je reçus une grande embrassade de Lisias qui avait intégré, durant la fête, la délégation du Ministère de l'Aide. M'étant excusé auprès de Tobias, je me retirai en compagnie de Lisias afin de pouvoir converser de manière plus personnelle.

— Connais-tu le Ministre Benevenuto, ici, de la Régénération, le même qui est arrivé avant-hier de la Pologne ? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas ce plaisir.

— Allons à sa rencontre, répliqua Lisias, enveloppant dans les vibrations de son immense tendresse fraternelle. Cela fait longtemps que j'ai l'honneur de le compter parmi mes relations.

Quelques instants plus tard, nous étions dans la grande enceinte verte, que je connaissais seulement de vue, consacrée aux travaux de ce Ministre de la Régénération. De nombreux groupes de visiteurs échangeaient des idées à propos de la cime des grands arbres. Lisias me conduisit jusqu'au plus grand regroupement où Benevenuto échangeait des propos avec plusieurs amis, me présentant avec des paroles généreuses. Le Ministre m'accueillit, courtois, me faisant entrer dans son cercle avec une extrême bonté.

La conversation se poursuivit de manière naturelle et

je remarquai que l'on discutait de la situation dans la sphère terrestre.

— La situation que nous avons vue est très douloureuse, commenta Benevenuto d'un ton grave. Habités à des travaux de paix en Amérique, aucun d'entre-nous n'imaginait ce qu'était le travail de secours spirituel dans les champs de la Pologne. Tout est obscur, tout est difficile. Là-bas, on ne peut s'attendre à trouver les lumières de la foi chez les agresseurs, pas plus que chez la plus part des victimes qui se livrent totalement à d'effrayants sentiments. Les désincarnés ne nous aident pas, se limitant à absorber nos forces. Je n'avais jamais vu pareilles souffrances collectives depuis le début de mon Ministère.

— Et la commission y est-elle restée longtemps ? demanda un des compagnons avec intérêt.

— Tout le temps disponible, ajouta le Ministre. Le chef de l'expédition, notre collègue de l'Aide, jugea nécessaire que nous restions attachés à la tâche afin d'enrichir nos observations et de profiter au mieux de l'expérience. Les conditions ne pouvaient, en effet, être meilleures. Je crois que notre position est très éloignée de l'extraordinaire capacité de résistance des serviteurs dévoués qui se trouvent en service sur le terrain. Toutes les tâches d'assistance immédiate fonctionnent parfaitement, en dépit de l'air asphyxiant, saturé de vibrations destructrices. Le champ de bataille, invisible aux yeux de nos frères terrestres, est un véritable enfer aux proportions indescriptibles. En aucune occasion, comme pendant la guerre, l'esprit humain met en évidence la condition de l'âme déchue, présentant des caractéristiques essentiellement diaboliques. J'ai vu des hommes intelligents et instruits chercher avec une attention minutieuse, des secteurs bien précis d'activité pacifique pour ce

qu'ils appelaient « impactes directes ». Des bombes au haut pouvoir explosif détruisaient des édifices patiemment construits. Aux fluides empoisonnés de la bataille se mêlaient les émanations pestilentées de la haine rendant la moindre aide pratiquement impossible. Ce qui nous a pourtant le plus attristé, ce fut la douloureuse condition des militaires agresseurs quand quelques-uns parmi eux abandonnaient, obligés par les circonstances, leurs vêtements terrestres. Dominés dans leur majorité par des forces ténébreuses, ils fuyaient les Esprits missionnaires, les appelant « fantômes de la croix ».

— Et n'étaient-ils pas recueillis pour recevoir l'explication due ? demanda quelqu'un, interrompant le narrateur.

Benevenuto ébaucha un geste significatif et répondit :

— Il sera toujours possible de s'occuper des fous pacifiques, dans leur foyer ; mais quel remède faut-il réserver aux fous furieux, si ce n'est l'hospice ? Il n'y avait pas d'autres possibilités, pour de tels êtres, que de les laisser dans les précipices des ténèbres où ils seront naturellement obligés de se réajuster, donnant une chance aux pensées dignes. Par ailleurs, il est normal que les missions d'aide ne recueillent que les personnes prédisposées au secours élevé. Mais les scènes entrevues furent excessivement douloureuses pour de nombreuses raisons.

Profitant d'un léger intervalle dans la conversation, un autre compagnon donna son avis :

— Il est presque incroyable que l'Europe, avec autant de patrimoines culturels, se soit lancée dans pareille calamité.

— Manque de préparation religieuse, mes amis, expliqua le Ministre avec une inflexion expressive dans la voix. Il ne suffit pas que l'homme ait son intelligence épurée ; il lui

est nécessaire d'illuminer ses réflexions pour la vie éternelle. Les églises sont toujours saintes dans leurs fondements et le sacerdoce sera toujours divin, quand il s'occupe essentiellement de la Vérité de Dieu ; mais le sacerdoce politique ne s'occupera jamais de la soif spirituelle de la civilisation. Sans le souffle divin, les personnalités religieuses pourront inspirer respect et admiration, pas la foi ni la confiance.

— Mais, le Spiritisme ? demanda abruptement l'une des personnes présentes. Les premiers bourgeonnements de la doctrine n'ont-ils pas surgi en Amérique et en Europe il y a plus de cinquante ans ? Ce nouveau mouvement au service des vérités éternelles ne se poursuit-il pas ?

Benevenuto sourit, ébaucha un geste extrêmement significatif, et ajouta :

— Le Spiritisme est notre grande espérance et parmi tous les titres qu'il pourrait recevoir, il est le Consolateur de l'humanité incarnée ; mais notre marche est encore très lente. Il s'agit d'un don sublime pour lequel la majorité des hommes n'a pas encore « d'yeux pour voir ». Un écrasant pourcentage parmi les nouveaux apprentis s'approche de cette source divine, reproduisant les anciens vices religieux. Ils veulent recevoir les bienfaits mais ne se disposent pas à donner quoi que ce soit d'eux-mêmes. Ils invoquent la vérité, mais ne marche pas à sa rencontre. Pendant que de nombreux chercheurs réduisent les médiums à des cobayes humains, de nombreux croyants procèdent à la manière de certains malades qui, bien que guéris, croient plus en la maladie qu'en la santé, et ne se servent jamais de leurs pieds. Enfin, ils cherchent, sur Terre, les Esprits matérialisés pour le phénoménisme passager, pendant que dans le même temps, nous, nous vivons à la recherche des hommes spiritualisés pour le travail sérieux.

Le jeu de mot fit naître des expressions de bonne humeur générale, et le Ministre ajouta gravement :

— Nos services sont astronomiques. Mais n'oublions pas que tout homme est une semence de la divinité. Attaquons l'exécution de nos devoirs avec espérance et optimisme, et soyons toujours convaincus que si nous faisons bien notre part, nous pourrons rester en paix, car le Seigneur fera le reste.

44

LES TÉNÈBRES

Pour apporter un peu plus de joie à la réunion, Lisias me fit connaître de nouveaux aspects de sa culture et de sa sensibilité. Pinçant avec maestria les cordes de la cithare, il nous fit nous souvenir de vieilles chansons et de vieilles mélodies de la Terre.

Journée vraiment merveilleuse ! Les enchantements spirituels se succédaient, comme si nous nous trouvions en plein paradis.

Quand je me retrouvai seul avec le bienveillant infirmier de l'Aide, je cherchai à lui transmettre mes sublimes impressions.

— Sans aucun doute, dit-il en souriant, quand nous réunissons ceux que nous aimons, il se produit quelque

chose de réconfortant et de constructif au plus profond de nous-même. C'est l'aliment de l'amour, André. Quand de nombreuses âmes se rassemblent dans le cercle de telle ou telle activité, leurs pensées s'entrelacent, formant des centres de force vive au moyen desquels chacun reçoit sa part d'allégresse ou de souffrance, de la vibration générale. C'est pour cette raison que, sur la planète, le problème de l'ambiance est toujours un facteur à prendre en compte sur le chemin de chaque homme. Chaque être vivra de ce qu'il cultive. Qui s'adonne journallement à la tristesse en elle vivra ; qui glorifie la maladie en souffrira les dommages.

Observant ma surprise, il conclut :

— Il n'y a dans tout cela aucun mystère. C'est la loi de la vie, aussi bien dans nos efforts pour le bien que dans nos mouvements vers le mal. Des réunions fraternelles, d'espérance, d'amour et de joie, nous sortirons avec la fraternité, l'espérance, l'amour et la joie de tous ; mais de toute assemblée aux tendances inférieures, où prédominent l'égoïsme, la vanité ou le crime, nous sortirons empoisonnés par les vibrations destructrices de ces sentiments.

— Tu as raison, m'exclamai-je, ému. Je vois ici également les principes qui régissent la vie dans les foyers humains. Quand il y a la compréhension réciproque, nous vivons dans l'antichambre du bonheur céleste, et si nous demeurons dans la mésentente et la méchanceté, nous avons l'enfer vivant.

Lisias eut une expression de bonne humeur, confirmant mes paroles par un sourire. C'est alors que je me souvins de l'interroger sur une chose qui, depuis quelques heures, me torturait l'esprit. Cela concernait le Gouverneur, quand il nous parlait à propos de la Terre, du Seuil et des Ténèbres, car je n'avais, jusqu'alors, jamais eu la moindre

information sur ce dernier plan. Ne serait-ce pas une région ténébreuse du Seuil lui-même où j'avais vécu en des ombres épaisses pendant plusieurs années consécutives ? N'avais-je pas vu, dans les Chambres, de nombreux déséquilibrés et des malades de toutes sortes, arrivant des zones du Seuil ? Me souvenant des si précieuses explications que Lisias m'avait donné au sujet de ma propre situation, au début de mon expérience à « Nossos Lar », je lui confiai mes doutes intérieurs, lui exposant la perplexité dans laquelle je me trouvais.

Affichant une physionomie bien significative, il dit :

— Nous appelons « Ténèbres » les régions les plus inférieures que nous connaissons. Il faut considérer les êtres comme des voyageurs de la vie. Quelques-uns, peu nombreux, avancent, résolus, visant l'objectif essentiel du voyage. Ce sont des esprits extrêmement nobles qui découvriront l'essence divine en eux-mêmes, marchant vers le but sublime, sans hésitation. Cependant, la majorité stagne. Nous avons alors la multitude des âmes qui, pendant des siècles et des siècles, répètent les expériences. Les premiers suivent une ligne droite ; les secondes marchent en décrivant de grandes courbes. Dans ce mouvement, répétant des cheminements et refaisant d'anciens efforts, elles restent à la merci d'innombrables vicissitudes. C'est ainsi qu'un grand nombre a l'habitude de se perdre en pleine forêt de la vie, perturbé dans le labyrinthe qu'ils ont tracé pour leurs propres pieds. Ce sont les millions d'êtres qui déambulent dans le Seuil. Préférant se déplacer dans l'obscurité à cause de la préoccupation égoïste qui les absorbe, d'autres ont l'habitude de chuter dans des précipices, restant au fond de l'abîme pour un temps indéterminé. Tu comprends ?

Les explications ne pouvaient pas être plus claires.

Mais, sensibilisé par l'ampleur et la complexité du sujet, je dis :

— Et que peux-tu me dire à propos de ces chutes ? Ont-elles seulement lieu sur la Terre ? Seuls les incarnés sont susceptibles de se précipiter dans le gouffre ?

Lisias réfléchit une minute et répondit :

— Ton observation est opportune. L'esprit peut, en n'importe quel endroit, se précipiter dans les cavernes du mal, en notant cependant que dans les sphères supérieures, les défenses sont plus fortes, la culpabilité de la faute commise s'imprimant, par conséquent, avec plus d'intensité.

— Cela dit, objectai-je, la chute m'est toujours apparue comme impossible dans les régions étrangères au corps terrestre. L'ambiance divine, la connaissance de la vérité, l'aide supérieure, tout cela me semblait être des antidotes infaillibles contre le venin de la vanité et de la tentation.

Mon compagnon sourit et expliqua :

— Le problème de la tentation est plus complexe. Les paysages de la planète terrestre sont emplis de l'ambiance divine, de la connaissance de la vérité et de l'aide supérieure. Nombreux sont ceux qui, là-bas, participent à des batailles destructrices parmi les arbres accueillants et les champs printaniers ; nombreux sont ceux qui commettent des homicides au clair de lune, insensibles à la profonde suggestion des étoiles ; d'autres exploitent les plus faibles en écoutant les révélations élevées de la vérité supérieure. Sur Terre, les paysages et les expressions essentiellement divines ne manquent pas.

Les paroles de l'infirmier firent garder à mon esprit un silence profond. Effectivement, en général, les guerriers préférèrent la destruction durant le printemps et l'été, quand

la Nature répand sur le sol et dans le ciel des merveilles de couleur, de parfum et de lumière ; les vols à main armée et les homicides sont de préférence pratiqués quand la Lune et les étoiles remplissent la planète de poésie divine. La majorité des bourreaux de l'Humanité se constitue d'hommes éminemment cultivés qui méprisent l'inspiration divine. Rénovant ma conception concernant la chute spirituelle, j'ajoutai :

— Cela dit, Lisias, pourrais-tu me donner une idée de la localisation de cette zone de Ténèbres ? Si le Seuil est lié à la pensée humaine, où se trouvera un pareil endroit de souffrance et de terreur ?

— Il y a des sphères de vie en toute part, dit-il, serviable, le vide a toujours été une simple image littéraire. Il y a des énergies vivantes en tout et chaque espèce d'êtres fonctionne dans une zone déterminée de la vie.

Après une petite pause où il me parut méditer profondément, il poursuivit :

— Naturellement, comme cela se produit avec nous, tu as seulement considéré comme région d'existence, après la mort du corps, les cercles qui commencent à la superficie du globe, oubliant les niveaux plus bas. Malgré tout, la vie palpite dans la profondeur des mers et à l'intérieur de la terre. De plus, il y a des principes de gravitation pour l'esprit, comme il en va avec les corps matériels. La Terre n'est pas seulement un champ que nous pouvons blesser ou mépriser selon notre bon vouloir. C'est une organisation vivante, possesseur de certaines lois qui nous maintiendront en esclavage ou nous libèreront, selon nos œuvres. Il est évident que l'âme écrasée de fautes ne pourra remonter à la surface du lac merveilleux de la vie. Pour résumer, nous devons nous souvenir que les oiseaux libres s'élèvent vers les

hauteurs ; ceux qui s'empêtrent dans des situations très compliquées se sentent gênés dans leur vol, et ceux qui s'attachent à un poids considérable ne sont que des esclaves de l'inconnu. Comprends-tu ?

Lisias n'avait pas besoin de me poser cette question. D'emblée je percevais la situation immense de luttes purificatrices, se dessinant devant mes yeux spirituels, dans les zones les plus basses de l'existence.

Comme quelqu'un qui a besoin de réfléchir raisonnablement pour pouvoir s'exprimer, mon compagnon pensa, pensa... et conclut :

— Comme cela arrive avec nous, qui portons en notre for intérieur le supérieur et l'inférieur, la planète a également en elle des expressions hautes et basses, avec lesquelles elle corrige le coupable et ouvre le passage au triomphateur de la vie éternelle. En tant que médecin humain, tu sais qu'il y a des éléments dans le cerveau de l'homme présidant au sens de ses actes. Mais aujourd'hui, rends-toi compte que ces éléments ne sont pas à proprement parler physiques mais spirituels, dans leur essence. Qui apprécie de vivre exclusivement dans les ombres, émoussera le sens divin de la direction. Il ne sera alors pas étonnant de voir la personne se précipiter dans les Ténèbres car l'abîme attire l'abîme et chacun de nous atteindra le lieu vers où nos pas nous dirigent.

45

DANS LE DOMAINE DE LA MUSIQUE

En fin d'après-midi, Lisias m'invita à l'accompagner au Domaine de la Musique.

— Il est nécessaire de se distraire un peu, André ! dit-il aimablement.

Me voyant résister, il insista :

— Je parlerai avec Tobias. Même Narcisa a consacré cette journée au repos. Allons-y !

Mais j'observai en moi un phénomène singulier. Malgré le peu de jours de service, je vouais déjà un grand amour aux Chambres. Les visites journalières du Ministre Génésio, la compagnie de Narcisa, l'inspiration de Tobias, la camaraderie des compagnons, tout cela touchait particuliè-

rement mon esprit. Narcisa, Salustio et moi, profitons de tous les instants de relâche pour améliorer l'intérieur, ici ou là, adoucissant la situation des infirmes que nous aimions de tout notre cœur, comme s'ils étaient nos enfants. Considérant la nouvelle position dans laquelle je me trouvais, je m'approchai de Tobias à qui l'infirmier de l'Aide s'adressa avec une intimité respectueuse. Recevant la demande, mon initiateur dans le travail accepta, satisfait :

— Excellent programme ! André a besoin de connaître le Domaine de la Musique.

Et me serrant dans ses bras, il ajouta :

— N'hésitez pas. Profitez-en ! Revenez à la nuit, quand vous le voudrez. Tous nos services sont convenablement conduits.

J'accompagnai Lisias, reconnaissant. Étant arrivés à sa résidence, au Ministère de l'Aide, j'eus la satisfaction de revoir Laura qui m'informa du prochain retour de la mère pleine d'abnégation d'Éloïsa, retour de la planète prévu pour la semaine suivante. La maison était emplie de joie. Il y avait plus de beauté à l'intérieur et de nouveaux arrangements dans le jardin. Nous séparant, la propriétaire de la maison nous embrassa et dit avec bonne humeur :

— Alors dorénavant, la ville aura un habitué du Domaine de la Musique de plus ! Prenez garde à votre cœur !... Quant à moi, je resterai aujourd'hui à la maison mais je me rattraperai bientôt ! Le temps ne tardera pas où j'irai chercher ma nourriture sur la Terre !...

Au milieu de l'allégresse générale, nous gagnâmes la voie publique. Les jeunes étaient accompagnés de Polidoro et d'Estacio, avec qui ils discutaient de manière animée. Dès que nous quittâmes l'aérobis sur une des places du

Ministère de l'Élévation, Lisias qui se trouvait à mon côté, me dit affectueusement :

— Finalement, tu vas faire la connaissance de ma fiancée à qui j'ai de nombreuses fois parlé de toi.

— C'est curieux de se trouver fiancé également ici, observai-je, intrigué.

— Pourquoi donc ? L'amour sublime vit-il dans le corps mortel ou dans l'âme éternelle ? Là-bas, dans les cerdes de la Terre, mon cher, l'amour est une espèce d'or perdu au milieu des pierres brutes. Les hommes le mêlent tellement à leurs nécessités, leurs désirs et aux états inférieurs, que la gangue se différencie rarement du précieux métal.

L'observation était logique. Reconnaisant l'effet bénéfique de l'explication, il poursuivit :

— Les fiançailles sont beaucoup plus belles dans la spiritualité. Il n'existe pas de voile d'illusion pour nous obscurcir le regard. Nous sommes ce que nous sommes. Lascinia et moi avons échoué de nombreuses fois dans les expériences matérielles. Je dois reconnaître que presque tous les désastres du passé eurent leur origine dans mon imprévoyance et mon manque absolu d'autocontrôle. Nous n'avons pas encore compris les libertés que les lois sociales de la planète confèrent au sexe masculin. Il est rare que l'un d'entre-nous l'utilise dans le monde au service de la spiritualisation. Souvent, nous la convertissons en un terrain glissant vers l'animalité. Les femmes, au contraire, ont jusqu'à présent fait preuve, à son égard, de la discipline la plus rigoureuse. Dans l'existence passagère, elles souffrent la tyrannie et supportent le poids de ce que nous imposons ; mais ici, nous voyons le réajustement des valeurs. N'est vraiment libre que celui qui apprend à obéir. Cela paraît paradoxal, et c'est pourtant l'expression de la vérité.

— Cependant, demandai-je, as-tu de nouveaux plans pour les cercles de la chair ?

— Il ne pourrait en aller autrement, m'expliqua-t-il promptement. J'ai besoin d'enrichir mon patrimoine des expériences et, en plus de cela, mes dettes envers la planète sont encore énormes. Lascinia et moi fonderons ici, dans peu de temps, notre petite maison de la félicité, pensant revenir sur la Terre d'ici trente ans précisément.

Nous avons atteint les environs du Domaine de la Musique. Des lumières d'une indescriptible beauté baignaient l'immense parc plein d'enchantements de véritable conte de fées. Des sources lumineuses traçaient de surprenantes manifestations : un spectacle absolument nouveau pour moi.

Avant que je ne puisse manifester ma profonde admiration, Lisias me recommanda, de bonne humeur :

— Lascinia se fait toujours accompagner par deux sœurs envers lesquelles, je l'espère, tu sauras faire preuve de la galanterie d'un gentilhomme.

— Mais, Lisias, répondis-je avec réticence, considérant mon ancienne position conjugale, tu dois comprendre que je suis lié à Zélia.

À cet instant, l'infirmier ami rit à gorge déployée, ajoutant :

— Il ne manquait plus que ça ! Personne ne veut blesser tes sentiments de fidélité. Je ne crois cependant pas que l'union maritale doive apporter l'oubli de la vie sociale. Ne sais-tu plus être le frère de personne André ?

Je souris, embarrassé, et je ne pus rien répliquer.

Nous atteignîmes alors le guichet d'entrée où Lisias

paya aimablement l'entrée. Je remarquai, ici même, un grand groupe de passants autour d'un joli Kiosque à musique où un petit orchestre exécutait une musique légère. Des chemins bordés de fleurs se dessinaient en face de nous, donnant accès à l'intérieur du parc, dans plusieurs directions. Observant mon admiration pour les chansons qui se faisaient entendre, mon compagnon expliqua :

— Nous avons, aux extrémités du Domaine, certaines manifestations qui répondent au goût personnel de chaque groupe de ceux qui ne peuvent encore écouter l'art sublime ; mais au centre, nous avons la musique universelle et divine, l'art sanctifié par excellence.

En effet, après avoir traverser des allées souriantes, où chaque fleur paraissait posséder son propre règne, je commençai à entendre une merveilleuse harmonie dominant le ciel. Sur Terre, il y a de petits groupes dédiés au culte de la musique raffinée et des multitudes dédiées à la musique régionale. J'avais assisté à de nombreux rassemblements de personnes, dans la colonie, je m'étais extasié devant la réunion que notre Ministère consacra au Gouverneur, mais ce que je vis à ce moment dépassait tout ce qui m'avait jusqu'alors ébloui.

L'élite de « Nossos Lar » était magnifiquement représentée. Il n'y avait pas de luxe, ni d'excès d'une quelconque nature. Ce qui donnait autant d'éclat à ce spectacle merveilleux, c'était l'expression naturelle de l'ensemble, la simplicité confondue à la beauté, l'art pur et la vie sans artifices. La présence féminine apparaissait dans le paysage, révélant une extrême perfection de goût personnel, sans gaspillage de décorations et sans trahir la simplicité divine. De grands arbres, différents de ceux connus sur Terre, ornaient de beaux espaces clos, illuminés et accueillants.

Il n'y avait pas que des couples affectueux qui s'attardaient sur les routes fleuries. Des groupes de femmes et d'hommes s'entretenaient dans des conversations animées, profitables et constructives. Bien que je me sentisse sincèrement humilié par mon insignifiance face à ce rassemblement hautement sélect, je ressentais le message silencieux de sympathie dans le regard de ceux qui se trouvaient devant moi. J'entendais des phrases éparses, relatives aux cercles de la chair, et néanmoins, je ne remarquai en aucune conversation la moindre trace de malice ou d'accusation contre les hommes. On parlait d'amour, de culture intellectuelle, de recherche scientifique, de philosophie édifiante, mais tous les commentaires tendaient vers la sphère élevée de l'aide mutuelle, sans la moindre friction dans les opinions. Je remarquai qu'ici, le plus savant limitait les vibrations de son pouvoir intellectuel, en même temps que les moins instruits élevaient, quand cela était possible, leur capacité de compréhension afin d'observer les dons de la connaissance supérieure. Je recueillis des références à Jésus et à l'Évangile en de nombreuses conversations et, cependant, c'est la note de joie régnant dans toutes les discussions qui m'impressionnait le plus. Personne n'évoquait le Maître avec les vibrations négatives de la tristesse inutile, ou de l'injustifiable découragement. Jésus était évoqué, par tous, comme le suprême orienteur des organisations terrestres, visibles et invisibles, plein de compréhension et de bonté, mais également conscient de l'énergie et de la vigilance nécessaires à la préservation de l'ordre et de la justice.

Cette société optimiste m'enchantait. J'avais, devant mes yeux, la concrétisation des espérances d'un grand nombre de penseurs véritablement nobles, de la Terre.

Grandement émerveillé par la musique sublime, j'entendis Lisias dire :

— Nos orienteurs, en harmonie, peuvent absorber des rayons d'inspiration dans les plans plus élevés, et les grands compositeurs terrestres sont, parfois, amenés dans des sphères comme la nôtre où ils reçoivent des expressions mélodiques, les transmettant, à leur tour, aux oreilles humaines, embellissant les thèmes reçus du génie qu'ils possèdent. L'Univers, André, est plein de beauté et de sublimité. Le flambeau resplendissant et éternel de la vie provient, à l'origine, de Dieu.

L'infirmier de l'Aide, cependant, ne put continuer. Un groupe venait de nous faire face ; Lascinia et les sœurs étaient arrivées et il était nécessaire de répondre aux impératifs de la confraternité.

SACRIFICE DE FEMME

Une année passa, employée en des travaux qui se suivirent, pour ma plus grande joie. J'avais appris à être utile, j'avais trouvé le plaisir du service, ressentant une jubilation et une confiance croissantes.

Jusqu'ici, je n'étais pas retourné au foyer terrestre malgré l'immense désir qui harcelait mon cœur. Parfois, je tentais de demander des concessions sur ce point, mais quelque chose m'en empêchait. N'avais-je pas reçu ici l'aide adéquate, ne comptais-je pas ici avec la tendresse et l'estime de tous les compagnons ? Je reconnaissais donc que s'il y avait eu un profit, j'aurais été amené depuis longtemps dans la vieille ambiance domestique. Mais il fallait attendre le mot d'ordre. De plus, malgré les activités dont il s'occupait dans la Régénération, le Ministre Clarencio continuait à être responsable pour ma présence dans la colonie. Laura et Tobias

lui-même ne se lassaient pas de me rappeler ce fait. À diverses occasions, je m'étais retrouvé en présence du généreux Ministre de l'Aide et, cependant, il s'était toujours maintenu silencieux sur ce sujet. D'ailleurs, Clarcio n'avait jamais modifié son attitude réservée dans l'accomplissement des obligations concernant son autorité.

Ce n'est qu'au moment de Noël, quand je me trouvais dans les réjouissances de l'Élévation, qu'il aborda légèrement le sujet, devinant le poids de l'absence de ma femme et de mes petits enfants. Il commenta les joies de la soirée et assura qu'il ne se trouverait pas loin le jour où il m'accompagnerait jusqu'à ma demeure familiale. Je l'avais remercié, ému, attendant plein d'espérance. Cependant, nous atteignons septembre 1940 sans que je visse la réalisation de mes désirs.

Mais la certitude d'avoir passé tout mon temps dans les Chambres de Rectification, en service utile, me rassurait. Je n'avais pas pris de repos. Nos tâches se poursuivaient toujours, sans solution définitive. Je m'étais habitué à prendre soin des infirmes, à interpeller leurs pensées. Je ne perdais pas de vue la pauvre Élisabeth, la conduisant, de manière indirecte vers de meilleures expériences.

Mais la mesure qui consolidait mon équilibre émotionnel accroissait mon impatience de revoir les miens. La sensation d'absence me faisait souffrir profondément. En compensation, je recevais, de temps à autre, la visite de ma mère qui ne m'abandonna jamais à mon propre sort bien qu'elle demeurât en des cercles plus élevés.

La dernière fois que nous nous vîmes, elle me fit part de sa volonté de m'annoncer ses nouveaux projets. Cette attitude de douce résignation face aux souffrances morales qui blessaient son âme sensible m'émut profondément.

Quelles nouvelles résolutions avait-elle prises ? Intrigué, j'attendais sa visite, impatient de connaître ses plans. En effet, durant les premiers jours de septembre 1940, ma mère vint aux Chambres et, après les tendres salutations, elle me communiqua sa volonté de retourner sur la Terre.

Elle m'expliqua son projet sur un ton affectueux. Mais, surpris et en désaccord avec pareille décision, je protestai :

— Je ne suis pas d'accord. Que tu retournes à la vie physique ? Pourquoi s'enfermer à nouveau dans le chemin obscur sans nécessité immédiate ?

Affichant une noble expression de sérénité, ma mère dit :

— Ne prends-tu pas en compte l'angoissante condition de ton père, mon fils ? Il y a de nombreuses années que je travaille pour le relever et mes efforts se révèlent inutiles. Laerte est aujourd'hui un sceptique au cœur empoisonné. Il ne peut demeurer en pareille position sous peine de plonger en des abîmes plus profonds. Que faire, André ? Aurais-tu le courage de le revoir en une telle situation et de fuir le secours nécessaire ?

— Non, répondis-je impressionné, je travaillerai pour l'aider ; mais tu pourrais l'aider d'ici aussi.

— Je n'en doute pas. Cependant, les esprits qui aiment, vraiment, ne se limitent pas à tendre la main de loin. À quoi nous servirait la richesse matérielle si nous ne pouvions en faire profiter ceux que nous aimons ? Pourrions-nous, par hasard, résider en un palace reléguant nos petits enfants aux intempéries ? Je ne peux pas rester à distance. Étant donné que je pourrai déjà compter sur toi ici, je m'unirai à Louisa afin d'aider ton père à rencontrer à nouveau le chemin juste.

Je pensai, pensai, et répondis :

— Malgré tout, j'insisterai, maman. N'y aurait-il pas de moyen pour éviter cette éventualité ?

— Non. Non, ce ne serait pas possible. J'ai étudié attentivement le sujet. Mes supérieurs hiérarchiques concorderent dans leur conseil. Je ne peux amener l'inférieur dans le supérieur, mais je peux faire le contraire. Que me reste-t-il sinon cela ? Je ne dois pas hésiter une minute. J'ai en toi le soutien du futur. Alors, ne te perds pas, mon fils, et aide ta mère quand tu pourras transiter entre les sphères qui nous séparent de la surface. Entre-temps, veille sur tes sœurs qui se trouvent peut-être encore dans le Seuil, en travail actif de purification. Je serai de nouveau sur le monde, d'ici quelques jours, où je me trouverai avec Laerte pour les services que le Père nous confie.

— Mais, demandai-je, comment se trouvera-t-il avec toi ? En esprit ?

— Non, dit ma mère avec une expression physiologique significative. Avec la collaboration de quelques amis, je l'ai localisé sur Terre, la semaine passée, préparant sa réincarnation immédiate sans qu'il ne puisse percevoir notre aide directe. Il voulait fuir des femmes qui le subjuguèrent encore, peut-être avec raison, et nous avons profité de cette disposition pour le soumettre à la nouvelle situation corporelle.

— Mais cela est possible ? Et la liberté individuelle ?

Ma mère sourit, un peu triste, et répondit :

— Il y a des réincarnations qui fonctionnent de manière drastique. Bien que le malade se sente sans courage, il existe des amis qui l'aident à prendre le saint remède, même s'il est fort amer. Concernant la liberté sans restric-

tion, l'âme peut seulement invoquer ce droit quand elle comprend le devoir et le pratique. Quant au reste, il est indispensable de reconnaître que le débiteur est l'esclave du compromis accepté. Dieu a créé le libre-arbitre, nous créons la fatalité. Il est donc nécessaire de rompre les menottes que nous avons fondues pour nous-mêmes.

Pendant que je me perdais en de profondes pensées, elle continua, reprenant ses observations antérieures :

— Les malheureuses sœurs qui le persécutent ne l'abandonnent cependant pas. Et s'il n'y avait eu la Protection Divine par l'intermédiaire de nos gardes spirituels, peut-être lui auraient-elles retiré la chance de cette nouvelle réincarnation.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je. Serait-ce alors possible ? Sommes-nous à ce point à la merci du mal ? Sommes-nous de simples jouets entre les mains des ennemis ?

— Ces interrogations, mon fils, expliqua ma mère, très calmement, doivent planer en nos cœurs et sur nos lèvres avant que nous ne contractions de nouveaux débits, et avant que nous ne transformions des frères en adversaires sur le chemin. Ne fais pas d'emprunt à la méchanceté...

— Et ces femmes ? demandai-je. Que sera-t-il fait de ces malheureuses ?

Ma mère sourit et répondit :

— Elles seront mes filles d'ici quelques années. Il faut se souvenir que je vais sur le monde pour aider ton père. Personne n'aide efficacement en augmentant les forces contraires, comme on ne peut éteindre sur la Terre un incendie avec du pétrole. Il est indispensable d'aimer, André ! Ceux qui ne croient pas perdent le véritable chemin, pérégrin-

nant par le désert ; ceux qui se trompent se détournent de la route réelle, plongeant dans le marécage. Ton père est aujourd'hui un sceptique et ces pauvres sœurs supportent de lourds fardeaux dans la boue de l'ignorance et de l'illusion. Dans un proche futur, je les mettrai toutes dans mon giron maternel, réalisant ma nouvelle expérience.

Et, les yeux brillants et humides, comme si elle contemplait les horizons de l'avenir, elle conclut :

— Et plus tard... qui sait ? Peut-être reviendrai-je à « Nosso Lar » entourée d'autres affections sacro-saintes, pour une grande fête d'allégresse, d'amour et d'union...

Percevant son esprit de renoncement, je m'agenouillai et embrassai ses mains.

Dès ce moment, ma mère n'était plus seulement ma mère. Elle était bien plus que cela. Elle était la messagère de la Protection qui savait convertir les bourreaux en enfants de son cœur afin qu'ils puissent rejoindre le chemin des enfants de Dieu.

47

LE RETOUR DE LAURA

Il n'y avait pas que ma mère qui se préparait à retourner aux cercles terrestres. Laura se trouvait aussi à la veille de la grande tentative. Avisé par plusieurs compagnons, je pris part à la démonstration de sympathie et d'estime que divers fonctionnaires, particulièrement de l'Aide et de la Régénération, allaient témoigner à la noble femme, à l'occasion de son retour aux expériences humaines. L'affectueux hommage fut réalisé la nuit où le Département des Comptes lui apporta la notification du temps global de service dans la colonie.

Il est impossible de traduire avec des mots communs la signification de la fête intime.

La résidence enchanteresse se peuplait de mélodies et de lumières. Les fleurs paraissaient plus belles.

De nombreuses familles vinrent saluer leur amie, prête à repartir. Pour la plus part, les visiteurs venaient la féliciter tendrement, s'absentant sans s'attarder outre mesure ; cependant, les amis les plus proches restèrent jusque tard dans la nuit. J'eus ainsi l'occasion d'entendre des observations curieuses et sages.

Laura me semblait plus circonspecte, plus grave. L'effort qu'elle faisait pour accompagner l'optimisme général était perceptible. Le salon était plein de monde. La mère de Lisias expliquait au représentant du Département :

— Je crois ne pas devoir attendre plus de deux jours. Les applications du Service de Préparation, de l'Éclaircissement, seront terminées.

Et avec quelque chose de triste dans le regard, elle conclut :

— Comme vous le voyez, je suis prête.

Son interlocuteur prit une expression de fraternité sincère et ajouta, la stimulant :

— Toutefois, j'espère que vous êtes motivée pour la lutte. C'est une gloire que d'aller vers le monde dans vos conditions. Vous avez des milliers et des milliers d'heures de service en votre faveur face à une communauté de plus d'un million de compagnons. Qui plus est, vos enfants constitueront un soutien d'arrière-garde.

— Tout cela me reconforte, s'exclama la propriétaire des lieux, sans cacher sa préoccupation intérieure, mais nous devons comprendre que la réincarnation est toujours une tentative de grande importance. Je sais que mon époux m'a précédé dans l'énorme effort, et que les enfants aimés seront mes amis de tous les instants ; malgré tout...

— Regardez-moi ça ! Ne vous laissez pas emporter par

vos conjectures, coupa le Ministre Génésio, nous avons besoin d'avoir confiance dans la Protection Divine et en nous-mêmes. La source de la Providence Divine est inépuisable. Il faut briser les lunettes obscures qui nous présentent le paysage physique comme un exil amer. Ne pensez pas en possibilité d'échec mais mentalisez le possibilités de succès. De plus, il est juste d'avoir confiance en nous, vos amis, qui ne serons pas si loin en ce qui concerne la « distance vibratoire ». Pensez à la joie d'aider d'anciennes affections, réfléchissez à la gloire immense d'être utile.

Laura sourit, paraissant avoir plus de courage, et elle affirma :

— J'ai sollicité le secours spirituel de tous les compagnons afin de me maintenir avec vigilance dans les leçons reçues ici. Je sais bien que la Terre est remplie de la grandeur divine. Il suffit de penser que notre Soleil est le même que celui qui alimente les hommes ; cependant, mon cher Ministre, je crains l'oubli temporaire dans lequel nous sommes précipités. Je me sens comme une infirme qui aurait guéri de ses nombreuses blessures... en vérité, les ulcères ne me tourmentent plus, mais j'en conserve les cicatrices. Il suffirait d'une légère griffure pour que l'infirmité revienne.

Le Ministre fit un geste de celui qui comprend le sens de l'allégation et répondit :

— Je n'ignore pas ce que représentent les ombres du camp inférieur, mais il est indispensable de faire preuve de courage et de marcher droit devant. Nous vous aiderons à travailler beaucoup plus pour le bien des autres que pour votre satisfaction personnelle. Le grand danger est, encore et toujours, la permanence dans les tentations complexes de l'égoïsme.

— Ici, dit l'interlocutrice, sensément, nous comptons avec les vibrations spirituelles de la majorité des habitants presque tous éduqués dans les lumières de l'Évangile Rédempteur, et bien que de vieilles faiblesses remontent à la surface de nos pensées, nous trouvons une défense naturelle dans l'ambiance elle-même. Par contre, sur Terre, notre bonne intention est pareille à une lumière tremblotante dans une mer immense de forces agressives.

— Ne dites pas cela, l'interrompit le ministre, ne donnez pas une telle importance aux influences des zones inférieures. Ce serait armer l'ennemi pour qu'il nous torture. Le domaine des idées est également un domaine de lutte. Toute lumière que nous allumons sur la Terre restera, en effet, allumée pour toujours parce que le vent fort des passions humaines n'éteindra jamais une seule lumière de Dieu.

Elle semblait à présent voir tout de manière plus claire face aux concepts entendus ; elle changea radicalement d'attitude mentale et dit, recouvrant un courage nouveau :

— Je suis maintenant convaincue que votre visite est providentielle. J'avais besoin de relever mes énergies. Il me manquait cette exhortation. C'est vrai : notre zone mentale est un champ de bataille incessante. Il faut annihiler le mal et les ténèbres qui se trouvent à l'intérieur de nous, les surprenant dans la retraite où ils se terrent, sans leur donner l'importance qu'ils exigent. Oui, maintenant je comprends.

Généσιο sourit avec satisfaction et ajouta :

— À l'intérieur de notre monde individuel, chaque idée est comme si elle était une entité à part entière... Il est nécessaire de penser à cela. Nourrissant les éléments du bien, elles progresseront pour notre félicité, elles constitueront nos armées de défense. Toutefois, alimenter le moindre

élément de mal revient à construire une base sûre pour nous bourreaux ennemis.

À ce moment, le fonctionnaire des Comptes fit observer :

— Et nous ne pouvons oublier que Laura revient vers la Terre avec d'extraordinaires crédits spirituels. Aujourd'hui encore, le Cabinet du Gouvernement a fourni une note au Ministère de l'Aide, recommandant aux coopérateurs techniques de la Régénération le maximum d'attention dans tout ce qui touche aux ascendants biologiques qui vont entrer en fonction pour constituer le nouvel organisme de notre sœur.

— Ah ! c'est vrai, dit-elle, j'ai demandé cette mesure pour que je ne me retrouve pas excessivement sujette à la loi d'hérédité. J'ai eu une grande préoccupation concernant le sang.

— Remarquez que votre mérite à « Nossos Lar » est bien grand étant donné que le Gouverneur en personne a décidé des mesures directes, dit son interlocuteur.

— Ne vous préoccupez donc pas, mon amie, s'exclama le Ministre Génésio, souriant, il y aura à vos côtés d'innombrables frères et compagnons qui collaboreront à votre bien-être.

— Grâce à Dieu ! dit Laura, réconfortée. Il me fallait vous entendre, il me fallait vous entendre...

Lisias et les sœurs auxquelles s'était jointe la sympathique et généreuse Teresa, manifestèrent une joie sincère.

— Ma mère avait besoin d'oublier les préoccupations, commenta l'infirmier dévoué de l'Aide. En fin de compte, nous ne resterons pas ici à dormir.

— Tu as raison, dit la propriétaire de la maison,

je cultiverai l'espérance, confierai dans le Seigneur et en vous tous.

Par la suite, les commentaires revinrent au plan de la confiance et de l'optimisme. Personne ne commenta le retour sur Terre, sinon comme un opportunité bénite de répéter et apprendre, pour le bien.

Tard dans la nuit, au moment où je pris congé, Laura me dit sur un ton maternel :

— Demain soir, André, je compte également sur vous. Nous ferons une petite réunion privée. Le Ministère de la Communication nous a promis la visite de mon époux. Bien qu'il se trouve dans le liens physiques, Ricardo sera amené ici avec l'aide fraternelle de nos compagnons. De plus, demain, je ferai mes au revoir. Ne soyez pas absent.

Je la remerciai, avec émotion, m'efforçant pour dissimuler mes larmes de tristesse prématurée qui se faisaient présentes en mon cœur.

48

CULTE EN FAMILLE

La réunion à laquelle je me présentai à la maison de Lisias n'aurait peut-être pas paru si surprenante aux pratiquants du Spiritisme. Mais pour moi, la situation était inédite et intéressante.

Une petite assemblée d'un peu plus de trente personnes s'était réunie dans la salle à manger spacieuse. La disposition des meubles était la plus simple possible. Des fauteuils s'alignaient par rangées de douze face à l'estrade où le Ministre Clarencio assumait la position de directeur, entouré de Laura et de ses enfants. À une distance approximative de quatre mètres, se trouvait un grand globe cristallin d'une hauteur d'environ deux mètres, enveloppé, dans sa partie inférieure, d'une longue série de fils qui se branchaient à un petit appareil, identique à nos haut-parleurs.

De nombreuses questions dansaient dans mon cerveau.

Chaque invité prenait, dans la grande salle, la place qui lui revenait, mais j'observai qu'il y avait des conversations fraternelles dans tous les groupes.

Me trouvant à côté de Nicolas, ancien serviteur du Ministère de l'Aide et ami intime de la famille de Lisias, j'osai lui demander quelque chose. Le compagnon ne se fit pas prier et il expliqua :

— Nous sommes prêts. Cela dit, nous attendons l'ordre de la Communication. Notre frère Ricardo se trouve dans la phase de l'enfance terrestre et il ne lui sera pas difficile de se détacher des maillons physiques les plus forts, pour quelques instants.

— Mais il viendra jusqu'ici ? demandai-je.

— Pourquoi ne pourrait-il pas en aller ainsi ? rétorqua mon interlocuteur. Ce ne sont pas tous les incarnés qui s'enchaînent au sol de la Terre. Comme les pigeons voyageurs qui vivent, parfois, un temps long de service, entre deux régions, il y a là-bas des Esprits qui vivent entre deux mondes.

Et indiquant l'appareil qui nous faisait face, il me dit :

— Ici se trouve la chambre qui nous le montrera.

— Pourquoi un globe cristallin ? demandai-je, curieux. Ne pourrait-il pas se manifester sans lui ?

— Il est bon de se souvenir, dit Nicolas, poliment, que nos émotions émettent des forces susceptibles de perturber. La petite chambre cristalline est constituée d'un matériau isolant. Nos énergies mentales ne pourront pas la traverser.

À cet instant, Lisias fut appelé au téléphone par les

fonctionnaires de la Communication. Le moment était venu. Le travail principal de la réunion pouvait être commencé.

Je remarquai, sur la pendule murale, qu'il était minuit passé de quarante minutes. Notant mon regard interrogatif, Nicolas dit à voix basse :

— C'est seulement maintenant qu'il y a suffisamment de paix dans le récent foyer de Ricardo, là-bas, sur la Terre. Naturellement, la maisonnée se repose, les parents dorment et dans la nouvelle phase, il ne reste pas entièrement uni au berceau...

Il ne lui fut pas possible de poursuivre. Se levant, le Ministre Clarenco demanda une homogénéité de pensée et une véritable fusion des sentiments. Une grande quiétude se fit et Il prononça une prière simple et émouvante. Ensuite, Lisias nous fit entendre sa cithare harmonieuse, emplissant l'ambiance de profondes vibrations de paix et d'enchantement. Peu après, Clarenco prit nouvellement la parole :

— Frères, dit-il, envoyons à présent notre message d'amour à Ricardo.

Avec surprise, je vis alors que les filles et la petite-fille de Laura, accompagnées de Lisias, abandonnaient l'estrade, prenant position près des instruments de musique. Judith, Iolanda et Lisias se chargèrent, respectivement, du piano, de la harpe et de la cithare, au côté de Thérèse et d'Éloïsa qui intégraient le gracieux cœur familial.

Les cordes fines se marièrent aux échos de la douce mélodie et la musique s'éleva, caressante et divine, pareille à un gazouillement céleste. Je me sentais tiré vers les sphères sublimes de la pensée quand les voix argentines bercèrent l'intérieur de la maison. Lisias et ses sœurs chantaient une merveilleuse chanson qu'ils avaient eux-mêmes composée.

Il est très difficile de retranscrire dans des phrases humaines les strophes chargées de sens, pleines de spiritualité et de beauté, mais j'essayerai de le faire afin de démontrer la richesse des affections dans les plans de la vie qui s'étendent au-delà de la mort :

Père bien aimé, pendant que la nuit
 Apporte la bénédiction du repos,
 Reçois, père affectueux,
 Notre affection et notre dévouement !...
 Pendant que les étoiles chantent
 Dans la lumière qui les fait pâlir,
 Vient unir à nos prières
 La voix de ton cœur.

Ne t'inquiète pas sur le chemin
 D'ombres de l'oubli,
 Que la souffrance ne te submerge pas,
 Que jamais tu ne te blesses qu'au contact du mal.
 N'aie pas peur de la douleur terrestre,
 Rappelle-toi notre alliance,
 Conserve la fleur de l'espérance
 Pour le bonheur immortel.

Pendant que tu dors dans le monde,
 Nos âmes réveillées
 Rappellent les aubes
 De cette vie supérieure ;
 Attends le futur souriant,
 Attends après nous qui, un jour,
 Nous tournerons vers la joie
 Du jardin de ton amour.

Viens à nous, père généreux,
 Reviens vers la paix de notre foyer,
 Retourne aux lumières du chemin,
 Bien que tu sois encore en train de rêver ;
 Oublie, une minute, la Terre
 Et viens te désaltérer à l'eau pure
 De la consolation et de la douceur
 Des sources de « Nosso Lar ».

Notre famille n'a pas oublié
 Le sacrifice, la bonté
 La sublime clarté
 De tes leçons sur le bien ;
 Traverse l'ombre épaisse,
 Vaincs, père, la chair étrangère,
 Grimpe à la cime de la montagne,
 Viens avec nous, prier aussi.

Aux dernières notes de la belle composition, je vis que le globe se couvrait intérieurement d'une substance d'un gris laiteux, laissant apparaître tout de suite après le visage sympathique d'un homme d'âge mûr. C'était Ricardo.

Il est impossible de décrire l'émotion sacrée de la famille quand elle lui adressa de chaleureuses salutations. Le nouveau venu, après s'être entretenu en privé avec sa compagne et ses enfants, posa son regard sur nous tous, demandant à ce que la douce chanson de ses enfants soit répétée, chanson qu'il écouta le visage baigné de larmes. Quand les dernières notes se turent, il dit avec émotion :

— Oh ! mes enfants, comme la bonté de Jésus qui auréola le culte domestique de l'Évangile des suprêmes joies de cette nuit est grande ! Dans cette pièce, nous avons cher-

ché, ensemble, le chemin des sphères supérieures ; de nombreuses fois, nous avons reçu le pain spirituel de la vie, et c'est encore ici que nous nous retrouvons pour la sainte motivation. Comme je suis heureux !

Laura pleurait discrètement ; Lisias et ses sœurs avaient leurs yeux brouillés de larmes. Je me rendis compte que l'ami récemment arrivé ne parlait pas avec facilité et ne pouvait pas disposer de beaucoup de temps parmi nous. Il est probable que toutes les personnes ici présentes avaient la même impression, car je vis Judith serrer le globe cristallin dans ses bras, l'entendant s'exclamer tendrement :

— Père bien aimé, dis ce que tu attends de nous, explique-nous en quoi nous pourrions être utiles à ton cœur dévoué !

Je vis alors Ricardo poser un regard profond sur Laura et murmurer :

— Ta mère viendra avec moi d'ici peu, ma petite ! Plus tard, vous viendrez également ! Que pourrai-je désirer de plus pour être heureux, sinon demander au Maître qu'il nous bénisse pour toujours ?

Tous pleuraient, émus.

Quand le globe commença à présenter à nouveau les mêmes tons grisâtres, j'entendis Ricardo s'exclamer, s'en allant pratiquement :

— Ah mes enfants, j'ai quelque chose à vous demander du fond de mon âme ! Demandez au Seigneur que je n'ai jamais de facilités à ma disposition sur Terre, afin que la lumière de la gratitude et de la compréhension demeure vive en mon esprit !...

Cette demande inattendue me toucha et me surpris en même temps. Ricardo adressa à toute l'assemblée ses au

revoir amicaux et le rideau de la substance grise recouvrit toute la chambre qui, par la suite, reprit son aspect normal.

Le Ministres Clarencio pria avec son cœur et la séance se termina, nous laissant plongés dans une allégresse indescriptible.

Je me dirigeai vers l'estrade afin d'embrasser Laura, pour lui exprimer de vive voix ma profonde émotion et ma reconnaissance, quand quelqu'un attira mon attention au moment où j'allais pratiquement atteindre la propriétaire des lieux qui était occupée à répondre aux nombreuses félicitations des amis présents. Il s'agissait de Clarencio qui me dit sur un ton aimable :

— André, j'accompagnerai demain notre sœur Laura jusqu'à la sphère physique. Si vous le souhaitez, vous pourrez venir avec nous afin de rendre visite à votre famille.

Il ne pouvait y avoir de plus grande surprise. Une profonde sensation de joie m'envahit, mais je me souvins instinctivement des Chambres. Devinant mes pensées, le généreux Ministre se mit à dire :

— Vous possédez, en votre faveur, une quantité d'heures de travail extraordinaire. Il ne sera pas difficile à Génésio de vous concéder une semaine d'absence après votre première année de coopération active.

Pris d'une jubilation intense, je le remerciai, pleurant et riant en même temps. J'allais enfin revoir mon épouse et mes fils bien aimés.

RETOURNANT À LA MAISON

Pareil à l'enfant guidé par les pas de ses bienfaiteurs, j'arrivais à ma ville avec l'indescriptible sensation du voyageur qui revient au berceau natal après une longue absence.

Le paysage ne s'était pas modifié de manière sensible. Les vieux arbres du quartier, la mer, le même ciel, le même parfum flottant dans l'air.

Enivré de joie, je ne remarquais plus l'expression de Laura qui dénonçait une extrême préoccupation, et je pris congé du petit groupe qui poursuivit sa route.

Clarencio me serra dans ses bras et me dit :

— Vous avez une semaine à votre disposition. Je passerai ici quotidiennement afin de vous revoir, répondant aux attentions que je dois consacrer aux problèmes de la réincarnation de notre sœur. Si vous voulez vous rendre à

« Nosso Lar », vous profiterez de ma compagnie. Bon séjour, André !

Les derniers adieux à la mère de Lisias faits, je me retrouvai seul, respirant l'air d'une autre époque à pleins poumons. Je ne perdis pas de temps à observer les détails. J'ai rapidement traversé quelques rues, en direction de la maison. Mon cœur battait la chamade au fur et à mesure que je m'approchai du grand portail d'entrée. Comme autrefois, le vent caressait les arbres du petit parc. Des azalées et des roses éclosaient, saluant la lumière printanière. En face du portique se dressait l'imposant palmier que nous avions planté, avec Zélia, lors de notre premier anniversaire de mariage.

Ivre de félicité, je me dirigeai vers l'intérieur. Cela dit, on dénotait en tout d'énormes différences. Où se trouvaient les vieux meubles en jacaranda¹ ? Et le grand tableau où nous formions, avec mon épouse et mes enfants, une belle famille ? Quelque chose m'oppressait d'anxiété. Que s'était-il passé ? Je commençai à chanceler sous le poids de l'émotion. Je me dirigeai vers la salle à manger où je vis ma plus jeune fille qui était déjà en âge de se marier. Et presque au même instant, je vis Zélia qui sortait de la chambre accompagnant un homme qui me sembla être, à première vue, un médecin.

Je criai mon allégresse de toute la force de mes poumons, mais les mots semblaient retentir dans toute la maison sans jamais atteindre les oreilles des personnes présentes. Je compris la situation et me tus, désappointé. Baissant le ton de sa voix, son interlocuteur dit :

— Je ne pourrai donner un diagnostic sûr que

¹ NdT : le jacaranda — famille de bignoniacée — est un arbre d'ornement originaire du Brésil très recherché en ébénisterie, donnant des fleurs au bleu éclatant.

demain car la pneumonie se présente très compliquée en raison de l'hypertension. Tous les soins sont bien peu ; le Dr Ernesto réclame un repos absolu.

Qui serait ce Dr Ernesto ? Je me perdais dans une mer de questionnements quand j'entendis mon épouse supplier :

— Mais docteur, sauvez-le, par pitié ! Je vous le demande ! Oh ! je ne supporterais pas de me retrouver veuve une seconde fois.

Zélia pleurait en se tordant les mains, démontrant une immense angoisse. Un éclair ne m'aurait pas frappé avec une telle violence. Un autre homme avait pris possession de mon foyer. Mon épouse m'avait oublié. La maison ne m'appartenait plus. Avait-il valu la peine d'attendre aussi longtemps pour recueillir de pareilles désillusions ? Je courus jusqu'à ma chambre, remarquant qu'il y avait un autre mobilier dans l'alcôve spacieuse. Sur le lit se trouvait un homme d'âge mûr affichant un délicat état de santé. À côté de lui, trois personnages noirs allaient et venaient, se montrant intéressés à aggraver ses souffrances.

D'entrée, j'eus la volonté de haïr l'intrus de toutes mes forces. Mais ce n'était plus moi, le même homme qu'autrefois. Le Seigneur m'avait appelé aux enseignements de l'amour, de la fraternité et du pardon. Je vis que le malade était entouré d'entités inférieures, dévouées au mal ; cependant, je ne parvins pas à l'aider immédiatement.

Je m'assis, déçu et abattu, voyant Zélia entrer et sortir de la chambre, à plusieurs reprises, caressant l'infirmes avec la tendresse qui me revenait en d'autres temps, et, après de longues heures d'observation et de méditation amère, je revins, chancelant, à la salle à manger où je trouvais mes filles en train de converser. Les surprises se succé-

daient. La plus grande s'était mariée et avaient un petit enfant dans les bras. Et mon fils, où pouvait-il être ? Zélia informa convenablement une vieille infirmière et vint s'entretenir, plus calmement, avec les filles.

— Je suis venue te voir, maman, s'exclama l'aînée, non seulement pour prendre des nouvelles du Dr Ernesto, mais parce qu'aujourd'hui, l'absence de papa tourmente mon cœur de manière singulière. Depuis ce matin, je ne sais pas pourquoi je pense tant à lui. C'est une chose que je ne sais pas bien définir...

Elle ne termina pas. D'abondantes larmes coulaient de ses yeux. À ma grande surprise, Zélia s'adressa à notre fille de manière autoritaire :

— Regardez-moi ça ! Il ne nous manquait plus que ça !.. Extrêmement affligée comme je le suis, je dois supporter tes perturbations. Qu'est-ce que cet attachement au passé, ma fille ? Je vous ai déjà interdit catégoriquement toute allusion à votre père dans cette maison. Vous ne savez pas que cela mortifie Ernesto ? J'ai déjà vendu tout ce qui nous rappelait ici le passé ; je suis allée jusqu'à modifier l'apparence des murs et tu ne peux pas m'aider sur ce point ?

La plus jeune intervint, ajoutant :

— Depuis que ma pauvre sœur a commencé à s'intéresser à ce maudit Spiritisme, elle vit avec toutes ces bêtises dans le crâne. Où a-t-on vu de telles sottises ? Cette histoire de morts qui reviennent est le comble de l'absurde.

Bien qu'elle continuait à pleurer, l'autre dit avec difficulté :

— Je ne suis pas en train de traduire des convictions religieuses. Est-ce donc un crime que de souffrir de l'absence de papa ? N'aimez-vous pas, n'avez-vous pas de

sentiments ? Si papa était avec nous, son seul fils ne se livrerait pas à tant de folies où il va.

— Allons, allons, dit Zélia, nerveuse et ennuyée, chacun a le sort que Dieu lui donne. N'oublie pas qu'André est mort. Ne vient pas te plaindre et pleurer sur une situation irrémédiablement passée.

Je m'approchai de ma fille larmoyante et j'étanchai ses pleurs, murmurant des paroles d'encouragement et de consolation qu'elle ne percevait pas par ses oreilles, mais subjectivement, sous la forme de pensées réconfortantes.

Finalement, je me trouvais face à un singulier cas de figure ! Je comprenais, à présent, le motif pour lequel mes véritables amis avaient tant ajourné mon retour au foyer terrestre. Angoisses et déceptions se succédaient pêle-mêle. Ma maison me parut alors un patrimoine que les voleurs et les vers avaient transformé. Ni avoirs, ni titres, ni affections ! Seule une fille gardait mon vieil et sincère amour. Pas même les longues années de souffrance, dans les premiers jours dans l'au-delà, ne m'avaient suscité des larmes aussi amères.

La nuit arriva, suivie du jour, me trouvant dans la même situation de perplexité, entendant des concepts et des attitudes surprenantes que je n'aurais jamais pu suspecter.

En fin d'après-midi, Clarencio passa, m'offrant le réconfort de sa parole amie et droite. Percevant mon abattement, il dit, serviable :

— Je comprends votre peine et je me réjouis de l'excellente opportunité de ce témoignage. Je n'ai pas de directives nouvelles. Ainsi, tout conseil de ma part serait intempestif. Je peux seulement, mon cher, ne pas oublier cette recommandation de Jésus afin que nous aimions Dieu par

dessus toute chose et notre prochain comme nous-mêmes, opère toujours, quand elle est suivie, de véritables miracles de félicité et de compréhension sur nos chemins.

Je le remerciai, touché, et lui demandai de ne pas cesser de me protéger avec l'aide nécessaire.

Clarencio sourit et prit congé.

Alors, en face de la réalité, absolument seul dans le témoignage, je commençai à penser à la portée de la recommandation évangélique et je pus réfléchir avec plus de sérénité. En fin de compte, pourquoi condamner les agissements de Zélia ? Et moi, avais-je été veuf sur Terre ? Aurais-je, par hasard, supporté la solitude prolongée ? N'aurais-je pas recouru à mille prétextes pour justifier une nouvelle union ? Et le pauvre malade ? Comment et pourquoi le haïr ? N'était-il pas également mon frère dans la maison de Notre Père ? Le foyer n'aurait-il, peut-être, pas été en de pires conditions si Zélia n'avait pas accepté l'alliance affective ? J'avais donc besoin de lutter contre l'égoïsme féroce. Jésus m'avait conduit à d'autres sources. Je ne pouvais agir comme un homme de la Terre. Ma famille n'était pas seulement une épouse et trois enfants sur la Terre. Elle était constituée de centaines d'infirmes dans les Chambres de Rectification et elle s'étendait, maintenant, à la communauté universelle. Dominé par de nouvelles pensées, je sentis que la sève du véritable amour commençait à suinter des blessures bénéfiques que la réalité avait ouvertes en mon cœur.

50

CITOYEN DE « NOSSO LAR »

La deuxième nuit, je me sentais extrêmement fatigué. Je commençais à comprendre la valeur de l'aliment spirituel au travers de l'amour et de la compréhension mutuels. À « Nossos Lar », je passais des jours employés au service actif, sans alimentation commune, dans l'entraînement de l'élévation auquel bon nombre d'entre-nous se consacrait. La présence d'amis bien-aimés, les manifestations d'affection, l'absorption des éléments purs à travers l'air et l'eau me suffisaient. Mais ici, on ne trouvait rien de tout cela, juste un obscur champ de bataille où les personnes aimées se transformaient en bourreaux. Les précieuses réflexions que les paroles de Clarencio me suggéraient apportaient une certaine tranquillité au fond de mon cœur. Je comprenais, finalement, les nécessités humaines. Je n'étais pas le propriétaire de Zélia, mais son frère et ami ; mes enfants ne m'ap-

partenaient pas, ils étaient des compagnons de lutte et de réalisation.

Je me souvins de Laura qui, certaines fois, m'affirmait que tout être, dans le témoignage, doit procéder comme une abeille, s'approchant des fleurs de la vie qui sont les âmes nobles, sur le terrains des souvenirs, extrayant de chacun la substance des bons exemples afin d'acquérir le miel de la sagesse.

J'appliquai à mon cas le conseil bénéfique et je commençai à me souvenir de ma mère. Ne se sacrifiait-elle pas pour mon père, au point d'adopter ces femmes malheureuses comme des filles de cœur ? « *Nosso Lar* » était rempli d'exemples édifiants. Le Ministre Vénéranda travaillait depuis des siècles successifs pour le groupe spirituel qui était plus particulièrement lié à son cœur. Narcisa se sacrifiait dans les Chambres afin d'obtenir l'accord spirituel afin de revenir sur le monde dans un travail d'aide. Hilda avait vaincu le dragon de la jalousie inférieure. Et l'expression de fraternité des autres amis de la colonie ? Clarencio m'avait accueilli avec le dévouement d'un père, la mère de Lisias m'avait reçu comme un fils, Tobias comme un frère. Chaque compagnon de mes nouvelles luttes m'avait offert quelque chose d'utile pour une construction mentale différente qui se dressait, rapidement, en mon esprit.

Je cherchai à faire abstraction des considérations apparemment ingrates que j'avais entendues dans le milieu familial, et je décidai de placer l'amour divin au-dessus de tout, et, au-dessus de mes sentiments personnels, les justes nécessités de mes pareils.

Dans ma fatigue, je rejoignis la chambre de l'infirmes dont l'état s'aggravait d'instant en instant. Zélia lui caressait le front et disait, en larmes :

— Ernesto, Ernesto, aie pitié de moi, chéri ! Ne me laisse pas seule ! Qu'advient-il de moi si tu n'es plus là ?

Le malade caressa ses mains et répondit avec une grande tendresse malgré une forte dyspnée.

Je demandai au Seigneur les énergies nécessaires pour maintenir la compréhension indispensable, et je me mis à voir les conjoints comme s'ils avaient été mes frères.

Je reconnus que Zélia et Ernesto s'aimaient éperdument. Et si j'étais leur compagnon fraternel, je devais les aider avec les moyens à ma portée. Je commençai le travail, cherchant à éclairer les esprits malheureux qui maintenaient une étroite liaison avec l'infirmes, mais mes difficultés étaient énormes. Je me sentais profondément abattu.

Dans cette urgence, je me souvins d'une certaine leçon de Tobias, quand il m'avait dit : « Ici, à "*Nosso Lar*", tout le monde n'a pas forcément besoin de l'aérobis pour se déplacer, car les habitants les plus élevés de la colonie disposent du pouvoir de volition ; ce n'est pas tout le monde, non plus, qui a besoin des appareils de communication pour discuter à distance car ils se maintiennent entre eux dans un plan de parfaite syntonie de pensée. Ceux qui disposent d'affinités comme celle-ci peuvent disposer, à volonté, du processus de conversation mentale, malgré la distance. »

J'imaginai combien la collaboration de Narcisa me serait utile, et j'essayais. Je me concentrai dans une fervente prière au Père et, dans les vibrations de l'oraison, je m'adressai à Narcisa, lui demandant assistance. Je lui racontai, par la pensée, ma douloureuse expérience, lui communiquant mes intentions d'aide et j'insistai pour que je ne reste pas désemparé.

Il se produisit alors ce que je n'osais espérer.

Vingt minutes s'écoulèrent environ, quand, l'esprit encore absorbé dans ma demande, quelqu'un toucha légèrement mon épaule. C'était Narcisa qui répondait à ma requête, souriante :

— J'ai entendu votre appel, mon ami, et je suis venue à votre rencontre.

Je débordais de joie. La messagère du bien regarda la situation, comprit la gravité du moment, et ajouta :

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

Avant toute chose, elle appliqua des passes de réconfort au malade, l'isolant des silhouettes obscures qui s'écartèrent comme par enchantement. Ensuite, elle m'invita énergiquement :

— Allons dans la Nature.

Je l'accompagnai sans hésitation et, notant ma surprise, elle ajouta :

— Il n'y a pas que l'homme qui peut recevoir et émettre des fluides. Les forces naturelles en font de même, dans les divers règnes qui la subdivisent. Dans le cas de notre malade, nous avons besoin d'arbres. Ils nous aideront efficacement.

Impressionné par la nouvelle leçon, je la suivis, silencieux. Arrivés à un endroit où s'alignaient de vastes frondaisons, Narcisa appela quelqu'un avec des expressions que je ne pourrais expliquer. Quelques instants plus tard, huit entités spirituelles répondirent à son appel. Immensément surpris, je la vis s'informer de l'existence de manguiers et d'eucalyptus. Dûment informée par ces amis qui m'étaient complètement inconnus, l'infirmière m'expliqua :

— Les frères qui nous ont répondu sont des serviteurs du règne végétal.

Et voyant ma surprise, elle conclut :

— Comme vous le voyez, rien de ce qui existe n'est inutile dans la Maison de Notre Père. Il y a de partout qui enseigne là où se trouve qui veut apprendre ; et où apparaît la difficulté, la Providence surgit. L'unique infortuné, dans l'œuvre divine, c'est l'esprit imprévoyant qui se condamne aux ténèbres de la méchanceté.

Narcisa manipula, pendant quelques instants, certaines substances comme les émanations de l'eucalyptus et du manguiers et, durant toute la nuit, nous appliquâmes les remèdes sur l'infirmes, à travers la respiration et l'absorption par les pores.

Ce dernier sentit une amélioration sensible. Tôt le matin, le médecin fit observer, extrêmement surpris :

— Il y a eut, cette nuit, une réaction extraordinaire ! c'est un véritable miracle de la Nature !

Zélia était radieuse. La maison s'emplit d'une allégresse nouvelle. Je sentais à mon tour une grande joie en mon âme. Une inspiration profonde et de belles espérances revigoraient mon être. Je reconnaissais que de vigoureux liens inférieurs s'étaient rompus en moi, à jamais.

Ce jour-là, je rentrais à « Nossos Lar » en compagnie de Narcisa et, pour la première fois, j'utilisai la capacité de volition. Rapidement, nous avons parcouru de grandes distances. Le drapeau de la joie se déployait dans mon monde intérieur. Transmettant à la généreuse infirmière mon impression de légèreté, je l'entendis m'expliquer :

— À « Nossos Lar », une grande partie des compagnons pourrait se dispenser de l'aérobuse et se déplacer, à volonté, dans les espaces de notre domaine vibratoire. Mais vu que la majorité d'entre-nous n'a pas acquis cette faculté, tout le

monde s'abstient de l'utiliser sur la voie publique. Toutefois, cette abstention ne nous empêche pas d'utiliser ce processus loin de la ville, quand il est nécessaire de parcourir de longues distances rapidement.

Une compréhension nouvelle et de nouveaux enchantements enrichirent mon esprit.

Instruit par Narcisa, je me rendais de la maison de la Terre à la cité spirituelle, et vice-versa, sans grande difficulté, intensifiant le traitement d'Ernesto dont l'amélioration se fit franche et rapide. Clarencio me rendait visite, quotidiennement, se montrant satisfait de mon travail.

À la fin de la semaine, j'arrivai au terme de mes premiers congés des Chambres de Rectification. L'allégresse avait pris possession des conjoints que j'appréciais comme des frères.

Il était donc nécessaire de retourner aux devoirs justes.

À la douce lumière du crépuscule, je pris le chemin de « Nosso Lar » totalement transformé. Durant ces sept jours qui passèrent si rapidement, j'avais appris de précieuses leçons dans le culte vivant de la compréhension et de la fraternité légitimes. L'après-midi sublime m'emplissait de grandes pensées.

Comme la Providence Divine est immense ! me dis-je dans un monologue intérieur. Avec quelle sagesse le Seigneur dispose de tous les travaux et de toutes les situations de la vie ! Avec quel amour s'occupe-t-il de toute la Création !

Mais quelque chose m'arracha de la méditation dans laquelle je m'étais plongé. Plus de deux cents compagnons venaient à ma rencontre. Tous me saluaient, généreux et

accueillants, Lisias, Lascinia, Narcisa, Silveira, Tobias, Salustio et de nombreux autres coopérateurs des Chambres étaient ici. Je ne savais quelle attitude adopter, accueilli ainsi, par surprise. C'est alors que le Ministre Clarencio apparut devant tout le monde, me tendant la main et disant :

— Jusqu'à aujourd'hui, André, vous étiez mon pupille dans la cité ; dorénavant, au nom du Gouvernement, je vous déclare citoyen de « Nosso Lar ».

Pourquoi une telle magnanimité si mon triomphe était si petit ?

Je ne parvins pas à retenir les larmes d'émotion qui troublaient ma voix. Et, considérant la grandeur de la Bonté Divine, je me jetai dans les bras paternels de Clarencio, pleurant de gratitude et de joie.

